



HÉROS et PORTE-PAROLE

LA SECONDE GUERRE MONDIALE VUE PAR VERNON N. SCHMIDT

Écrit par : Kaye Ackermann, Laura Bailey et Reagan Steele

Traduit par : Christian Levaufre

Association Normandy44-90^{ème} Division US



À la mémoire :

- du **Sergent Rolland G. Ackermann**
712^{ème} Bataillon de Chars, Compagnie A
(Père de l'auteur Kaye Ackermann),

- du **Première Classe Roger C. Combs**
90^{ème} Division d'Infanterie, 358^{ème} Régiment d'Infanterie,
Compagnie G
(Grand-père de l'auteur Laura Bailey),

- du **Sergent Otis E. Miles**
23^{ème} Division d'Infanterie, Compagnie K
(Grand-oncle de l'auteur Reagan Steele).

Qu'ils reposent en paix et qu'ils sachent que beaucoup sur terre ont du respect
et de la reconnaissance pour ce qu'ils ont fait pour le monde

Nous sommes honorés et fiers d'être leurs descendants.

« Nous avons la conviction que les générations futures sauront qu'au milieu du XX^{ème} siècle, un temps est venu où les hommes de bonne volonté ont trouvé le moyen de s'unir, de produire et de se battre pour détruire les forces de l'ignorance, de l'intolérance, de l'esclavage et de la guerre ».

Président Franklin D. Roosevelt

SOMMAIRE

	Sommaire	4
Prologue	Kaye Ackermann	5
Prologue	Laura Bailey	6
Prologue	Reagan Steele	8
Chapitre 1	Qui y’a t’il de si formidable dans cette “plus grande génération”?	9
Chapitre 2	Reedley, Californie – Mon lieu d’habitation	15
Chapitre 3	Le front intérieur – De l’enfance à la guerre	22
Chapitre 4	Du camp Roberts au Queen Mary	28
Chapitre 5	La route pour Habscheid	36
Chapitre 6	Bienvenue sur le champ de bataille	43
Chapitre 7	De Mayence à Flossenbürg	54
Chapitre 8	Les derniers champs de bataille	65
Chapitre 9	L’occupation de l’Allemagne	75
Chapitre 10	Le retour à la maison , à Reedley	83
	Epilogue	95
	Correspondance Vernon et Dona	97
	Hommages à Vernon	104
	Médailles et citations	113

Prologue : KAYE ACKERMANN

Pendant de nombreuses années, j'ai fait des recherches sur la participation de mon père à la Seconde Guerre mondiale. Enfant, je savais qu'il était tankiste, qu'il avait été stationné à Fort Knox au Kentucky et qu'il avait servi sur le théâtre européen. À quelques reprises, il avait mentionné certaines informations : un jour, il a parlé de la fois où il avait été blessé et un autre jour, il a mentionné un charnier dont il avait été le témoin. Mais, c'est tout ce que je savais.

Comme mon père est mort quand j'étais jeune, je n'ai jamais pu lui poser de questions sur ses expériences de guerre. C'est donc vers 1994 que mes recherches sont devenues plus sérieuses. En 2000, j'ai écrit aux archives militaires à Saint-Louis pour leur demander des renseignements. Des mois plus tard, j'ai reçu une enveloppe contenant des feuilles volantes qui étaient des copies de son dossier militaire officiel¹ (OMPF). À l'époque, je ne me rendais pas compte de la chance que j'avais, car je n'étais pas encore au courant de l'incendie dévastateur qui s'était produit en 1973 dans nos archives militaires. Aujourd'hui encore, je suis la seule chercheuse que je connaisse à avoir une copie du dossier militaire officiel d'un soldat.

J'ai tellement appris grâce à ce dossier ! J'ai également découvert que son bataillon de chars (le 712^{ème}) était « rattaché » à la 90^{ème} Division d'Infanterie pendant le séjour sur le théâtre européen, ce qui fait de lui un « Tough 'Ombre² » par le biais de ce rattachement. J'ai fouillé sur Google et Internet à la recherche d'informations. J'ai trouvé en ligne les rapports quotidiens de la 90^{ème} Division d'Infanterie et du 712^{ème} Bataillon de chars et j'y ai creusé plus profondément que je ne l'aurais jamais cru possible à la recherche d'information. Rapidement, j'ai organisé mon premier voyage en Europe pour retracer le parcours de mon père pendant la guerre. Et j'y ai beaucoup appris !

Il y a quelques années, j'ai reçu un e-mail d'une femme nommée Laura Bailey et de sa mère Kathy Bibey. En parlant avec Vern, elles avaient mentionné qu'elles avaient des difficultés avec certaines de leurs recherches. Vern s'est alors renseigné de son côté et il a appris qu'il y avait « une femme en Caroline du Nord qui avait fait beaucoup de recherches sur la 90^{ème} ». J'étais tellement flatté que quelqu'un impliqué dans la 90^{ème} Division sache que j'existais ! De là sont nées de nombreuses amitiés et beaucoup de recherches s'en sont suivies.

Il y a plusieurs années, j'ai eu le privilège d'être invité à Phoenix, en Arizona, pour entendre Vernon Schmidt prendre la parole lors d'une table ronde avec quatre autres personnes. C'était la première fois que je rencontrais Vern en personne, mais j'avais l'impression de le connaître depuis des années. Tous les autres membres du groupe étaient soit des survivants de l'Holocauste, soit des participants aux mouvements de résistance de la Seconde Guerre mondiale.

En écoutant Vernon participer à la table ronde, j'ai réalisé qu'il avait une histoire qui devait être mise par écrit. Il est si important de ne pas oublier ce qui s'est passé pendant cette période charnière de l'histoire du monde et de pouvoir laisser des informations de première main sur ce sujet aux générations suivantes. J'en ai discuté avec Laura Bailey et c'est ainsi que l'idée de ce livre est née. Vernon a bien volontiers fourni ses informations personnelles et donné de son temps pour cette tâche. Nous avons estimé qu'il était approprié de parler de sa vie avant et après la guerre, ainsi que de sa participation à la guerre elle-même. En ayant beaucoup appris sur Vern, je me sens plus proche que jamais de mon père adoré.

Nous serons éternellement reconnaissantes à Vernon pour ses actions pendant la guerre et pour sa volonté de partager ses souvenirs avec les autres. C'est un tel honneur et un tel plaisir de le connaître et de l'appeler un ami !

¹ Official Military Personnel File

² Surnom des soldats de la 90^{ème} Division d'Infanterie en liaison avec le TO de leur logo

Prologue : LAURA BAILEY

En dehors de ma famille et de ma carrière, mes dernières années d'adolescence et ma vie d'adulte ont été marquées par une volonté permanente d'en apprendre davantage sur la Seconde Guerre mondiale. Les modifications apportées par notre front intérieur, les nouvelles exigences de notre société dans son ensemble et la façon dont cet événement a façonné le monde d'hier et d'aujourd'hui ont été au centre de ma compréhension de cette histoire. Dans ma jeunesse, j'ai passé beaucoup de temps avec mes grands-parents qui avaient vécu cette époque. Après le décès en 1987, de mon grand-père vétéran, alors que j'avais seize ans, j'ai non seulement été submergée par le chagrin, mais aussi par un désir insatiable d'en savoir toujours plus sur le sujet.

Au fil des ans, tous les vieux films, les airs de « big band », les articles de magazines, les documentaires et les spectacles aériens d'avions anciens ont attiré mon attention. Je me souviens très bien, alors que j'avais une vingtaine d'années et que j'étais fauchée, d'avoir fouillé sous les sièges de ma voiture pour trouver de la petite monnaie afin de pouvoir payer quinze dollars pour visiter (enfin disons ramper à travers) un B-17 de la Seconde Guerre mondiale qui s'était posé dans ma ville natale. Mais la visite valait littéralement chaque centime.

Je me considère très chanceuse d'avoir pu faire au fil des ans la connaissance de nombreux vétérans de la Seconde Guerre mondiale. Le lieutenant-colonel à la retraite William Harris m'a ouvert son cœur et ses archives personnelles pour partager avec moi les événements du 7 décembre 1941. Il était présent à Hickam Field le jour où les Japonais ont attaqué Pearl Harbor. Grâce à ses souvenirs, parfois difficiles, il m'a permis de revivre à ses côtés chaque étape de sa guerre et de ses combats jusqu'à la fin, où il a servi comme commandant d'un bataillon de chars à Okinawa. Aucune question n'était taboue, et il était devenu important pour lui que j'apprenne ce qu'il avait vécu. Cette amitié unique est l'un des plus grands trésors de ma vie car William m'a donné une éducation qui m'a propulsée plus loin dans mon parcours.

Puis, il y a eu le monsieur rencontré chez Costco qui faisait ses courses avec sa fille. Il était évident qu'elle était là pour l'aider à terminer sa liste de courses. Pour elle, il était un papa. Pour moi, il était un témoin incontournable pour en apprendre davantage. Il m'a fallu un certain temps pour trouver le courage d'interrompre leur programme. J'ai même failli choisir de ne pas le faire, mais la casquette qu'il portait était trop attractive et j'aurais certainement regretté amèrement de ne pas lui avoir parlé. Je revois encore son sourire, toutes ces années plus tard.

Il ressemblait au célèbre receveur des Yankees de New York, Yogi Berra. Quand je lui ai dit : « Je vois à votre casquette que vous avez servi sur l'U.S.S. Missouri », sa silhouette âgée s'est immédiatement redressée pour reprendre celle du jeune marin de 1941. Les épaules fièrement en arrière et avec toute la vigueur d'un jeune homme, il m'a dit : « Jeune fille, j'ai construit le Missouri ! » En effet, il l'a fait en tant que maître soudeur. Ces tôles qu'il a posées étaient solides et sûres, tout comme lui. Elles ont permis à ce navire de traverser la guerre, en servant fièrement de lieu de reddition officielle des Japonais dans la baie de Tokyo en septembre 1945 et en devenant un navire-musée permanent maintenant ancré à Pearl Harbor. Mon seul regret est de ne pas avoir retenu son nom, perdu dans l'agitation bien connue des magasins Costco.

Quelques années plus tard, après avoir visité de nombreux musées, lu de nombreux livres, etc., je me suis retrouvée à la Nouvelle-Orléans en 2016. Mon mari et moi avons assisté au bal de la victoire au National World War II Museum. Tout passionné de la Seconde Guerre mondiale comprend l'importance de cet événement et de son emplacement. Dîner et danser sous des avions de l'époque de la guerre en compagnie de vétérans et au son d'une musique des années 40 est une expérience à la fois émouvante et euphorique. Ajoutez à cela des installations incroyables et des décennies de

compilation d'histoire à des fins éducatives, et là encore, je me suis retrouvée propulsée vers l'avant avec un désir encore plus profond d'en savoir plus, en particulier sur les expériences de mon grand-père, dont en fait je savais très peu de choses.

Au printemps 2019, j'ai rompu une promesse que je m'étais faite lorsque j'ai obtenu mon diplôme de premier cycle en 1993 : L'école c'était terminé pour moi pour le reste de ma vie... Ce n'était plus normalement que de l'histoire ancienne jusqu'à ce que l'Arizona State University s'associe au National World War II Museum pour créer un programme de Master en études sur la Seconde Guerre mondiale. Ce parcours allait me fournir un matériau incroyable pour la rédaction d'un livre à part entière. Disons simplement que ce parcours plus le diplôme m'ont amené à vous écrire ces quelques lignes aujourd'hui et que la source m'est venue de ma rencontre avec un homme nommé Vernon Noren Schmidt, dont nous retraçons la vie dans les pages suivantes.

Au printemps 2021, j'étais sur le point d'obtenir mon diplôme. Il ne me restait plus que le cours « Monuments et mémoire » et un autre. En faisant des recherches et en écrivant sur le contexte historique des vitraux d'une église de Sainte-Mère-Église, en France, j'ai trouvé un court métrage intitulé « Le 6 juin ». J'ai regardé le film de 2018 plusieurs fois, écoutant attentivement les témoignages des vétérans. Lors de mon troisième visionnage, je me suis figée en lisant le nom et les informations sur l'unité de l'un des vétérans. « Soldat Vernon N. Schmidt – Vétéran de l'Armée américaine - Compagnie E, 358^{ème} Régiment d'infanterie, 90^{ème} Division d'Infanterie. »

Mon grand-père, dont j'ai passé des décennies à essayer de reconstituer l'histoire disparue avec sa mort, était le 1^{ère} Classe Roger C. Combs - U.S. Army - Compagnie G, 358^{ème} Régiment d'Infanterie, 90^{ème} Division d'Infanterie.

Cette révélation a donné un but à ma recherche comme jamais auparavant. Grâce à une rapide recherche sur Facebook, à une conversation avec un ami proche de Vern Schmidt et à un appel téléphonique qui a changé ma vie, quelques instants plus tard, je suis devenue l'amie d'une personne à qui je serai éternellement reconnaissante. Grâce à de nombreuses rencontres, à des e-mails, des appels téléphoniques et des moments de camaraderie inestimables, je dispose maintenant d'informations que je n'aurais jamais imaginé possibles.

Vern a partagé et continue de partager ses expériences de la guerre. Au cours de ces conversations, nous avons confirmé que lui, mon grand-père et le père de ma co-auteure (Kaye Ackermann) ont servi ensemble lors de certains des affrontements les plus féroces de la bataille des Ardennes. Je n'ai peut-être pas les récits de première main de mon grand-père mais j'ai eu la chance de voir les choses à travers les yeux de Vern, qui observait, combattait, vivait et ressentait exactement les mêmes choses. Chaque fois que j'y repense, je ne peux pas m'empêcher de pleurer.

La raison pour laquelle je me suis engagée à coécrire l'histoire de la vie de Vern est évidente. Bien que l'histoire de la Seconde Guerre mondiale nous ait rapprochés, ce n'était pas ma motivation principale. Au cours de ces trois dernières années, j'ai appris à connaître un homme que je considère comme l'être humain le plus « reconnaissant » qui ait jamais croisé mon chemin. Ses leçons vont au-delà des seules actions de la « plus grande génération » car son cœur est ouvert aux autres, rempli d'amour pour son pays et de sa foi en Dieu. Bien sûr, il m'a fait découvrir des facettes de mon grand-père dont j'ignorais l'existence mais ce que j'ai retenu le plus, c'est la façon dont lui et sa famille ont ouvert mon cœur à un aspect de l'humanité qui n'avait jamais été présent en moi auparavant.

Vern, je te remercie sincèrement pour tout ton investissement dans le monde (au sens propre comme au sens figuré). La meilleure façon de le dire est de le dire à ta façon. Vern Schmidt, tu es un sacré mec !

Prologue : REAGAN STEELE

Je me souviens très bien du jour où j'ai été invitée à participer à la rédaction de ce livre. J'étais tellement excitée à l'idée d'aider à immortaliser la vie de cet incroyable vétéran même si je n'avais jamais rencontré Vern Schmidt et si je n'avais jamais entendu parler de son histoire auparavant. Franchement, je ne savais pas vraiment à quoi je m'engageais...

Cette nuit-là, j'ai fait ma première rencontre avec M. Schmidt en écoutant une interview préenregistrée par La société historique des juifs de l'Arizona. Après seulement une heure à écouter son histoire, pleine de récits déchirants de batailles et de rencontres manquées avec la mort, j'ai été frappée par son extrême humilité. Il avait tant sacrifié et vu tant d'horreurs, mais il balayait tout cela d'un revers de main comme si ce n'était rien de remarquable. Mais pour les sacrifices de ses copains, là, c'était une autre histoire. Selon lui, eux ils étaient les héros ; lui il n'avait juste fait que ce qui devait être fait...

En l'espace d'une heure, il avait gagné mon respect. Pour être honnête, j'étais incroyablement intimidée à l'idée d'écrire sur un homme aussi extraordinaire. Comment pourrais-je rendre justice à un héros qui s'était battu si courageusement et qui avait mené une vie aussi remarquable ?

Au fil des heures d'entretiens préenregistrés et d'appels téléphoniques en direct avec M. Schmidt, mon respect pour lui n'a cessé de croître. Voici un homme qui, à l'âge que j'ai aujourd'hui, a tout quitté pour faire la guerre de l'autre côté de l'océan. Même lorsque ses amis tombaient autour de lui, et même lorsqu'il a été cloué au sol par des tirs pendant ce qui lui a semblé être une éternité, il n'a jamais perdu confiance en son Dieu qui le protégeait en permanence. Dans tous ses témoignages, il n'a jamais prononcé un mot d'amertume ni exprimé de regret pour les années qu'il avait sacrifiées au service de son pays.

Je peux dire sans hésitation que M. Schmidt, un homme que je n'ai même jamais rencontré en personne, fait désormais partie de ceux que je respecte et que j'admire le plus. Découvrir son histoire, ainsi que celles d'autres héros comme le président Roosevelt et le général Patton, m'a rendue fière de mon pays comme je ne l'avais jamais été auparavant et pour la première fois peut-être, je me suis sentie vraiment fière d'être américaine.

M. Schmidt, je vous remercie pour votre service, que je considère comme ayant duré pendant votre vie entière, et pour avoir bien voulu partager votre histoire avec moi. Votre envie de faire connaître cette histoire aux générations qui suivront la vôtre est devenue la mienne. Tout comme vous l'avez fait, à mon tour j'espère pouvoir rappeler à ma génération ainsi qu'aux générations à venir quel est le prix de la liberté dont nous jouissons. Nous devons à des héros comme vous et comme vos frères d'armes notre capacité à dormir paisiblement, à pratiquer notre religion ouvertement et à parler librement. C'est une dette que nous ne pourrons jamais rembourser. Vous m'inspirez de bien des façons et vous ne manquez jamais de me faire sourire à chaque fois que nous parlons. Je considère que ma participation à l'écriture de votre histoire est l'un des plus grands honneurs de ma vie et je vous suis très reconnaissante de vous compter parmi mes amis.

Chapitre 1 : QU'Y A-T-IL DE SI FORMIDABLE DANS CETTE « PLUS GRANDE GÉNÉRATION » ?

La Première Guerre mondiale s'est terminée en 1918.

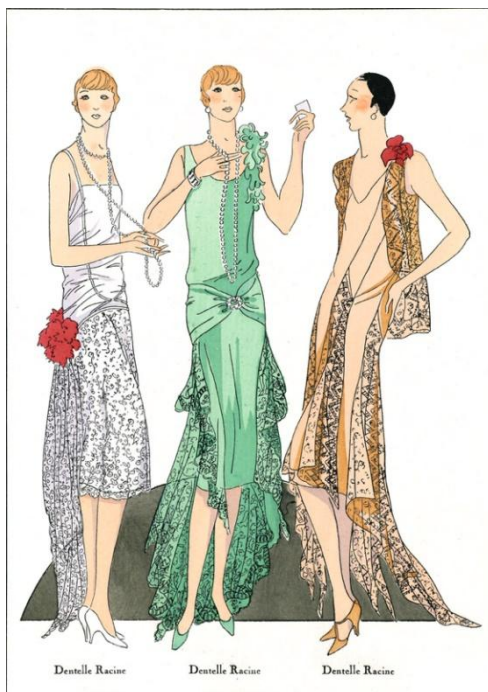
Elle avait commencé en 1914, mais les États-Unis ne sont entrés en guerre qu'en 1917. Malgré cela, près de 100 000 Américains ont perdu la vie dans la « Grande Guerre », comme on l'appelait. Certains de ces décès n'étaient pas liés au combat, car la pandémie de grippe espagnole a commencé avant la fin de la guerre et a été responsable de près de la moitié du total des décès.

La pandémie de grippe espagnole a également causé la mort de plus de 600 000 civils américains. Avec une population d'un peu moins de 100 millions d'habitants, les États-Unis ont été durement touchés par ces deux événements.

Après cela, l'Amérique a commencé à reconstruire son économie. La décennie qui a suivi la Première Guerre mondiale a été connue sous le nom des « Années folles » ... et pour cause !

Après les difficultés et les pertes des années de guerre, le début des années 1920 fut une période d'espoir et de prospérité même si au nom de la prohibition, la production, la distribution, la vente, le service, etc. de boissons alcoolisées ont été interdits par la loi de 1920 à 1933. Les femmes qui avaient obtenu le droit de vote en 1920 prenaient leur nouveau droit très au sérieux ; elles étaient devenues actives en politique et soutenaient généralement l'interdiction des boissons alcoolisées. Conséquence logique, pendant la durée de la prohibition, les « speakeasies » (bars où l'alcool était vendu illégalement) sont devenus populaires.

La mode a pris plus d'importance que par le passé. Avec toutes ces nouvelles libertés, les jeunes femmes n'adhéraient plus aux valeurs morales plutôt strictes propres aux générations précédentes. Le surnom de « garçonne » désignait les jeunes femmes qui buvaient de l'alcool, fumaient des cigarettes, s'habillaient à la dernière mode et faisaient la fête.



La mode des années 20 (juin 1929)

Source Wikimedia commons

Pendant ce temps, la politique aux États-Unis évoluait également et la durée moyenne de travail hebdomadaire était passée de plus de 55 heures à moins de 45 heures par semaine.

Mais ces temps prospères allaient prendre fin rapidement le 28 octobre 1929, une date qui allait entrer dans l'histoire sous le nom de Lundi noir. Ce jour-là, le marché boursier a chuté de 12,82 %.

Le lendemain, le mardi noir, il a encore perdu 11,73 %. Le marché a tenté à plusieurs reprises de se redresser, mais sans succès. Dans l'ensemble, le marché a continué de chuter jusqu'en juillet 1930, où il a atteint son plus bas niveau, le plus bas de tout le XXe siècle. Les années qui suivirent, de 1929 à 1941, allaient être connues sous le nom de Grande Dépression en raison des difficultés économiques extrêmes. Les années folles ont peut-être commencé en riant mais elles se sont terminées en pleurant.

Ce qui a suivi n'a plus rien eu de fou, ni aux États-Unis ni ailleurs. Environ un tiers des banques américaines ont fait faillite entraînant dans leur sillage de nombreuses autres entreprises. Avec la faillite des entreprises de nombreux emplois ont été perdus, avec la faillite des banques, les particuliers ont perdu leurs économies et incapables de payer leurs loyers ont dû abandonner leurs logements. Aux États-Unis, le taux de chômage a atteint 25 %. Soudain, l'économie a pris une tournure extrêmement négative comme dans le reste du monde.

Les familles et les individus ont fait tout ce qui était possible pour survivre : les familles ont accueilli des pensionnaires pour avoir une source de revenus complémentaire, ceux qui avaient perdu leur emploi se sont battus pour en trouver un nouveau et certains enfants ont abandonné l'école pour trouver des petits jobs leur permettant de soutenir financièrement leur famille.

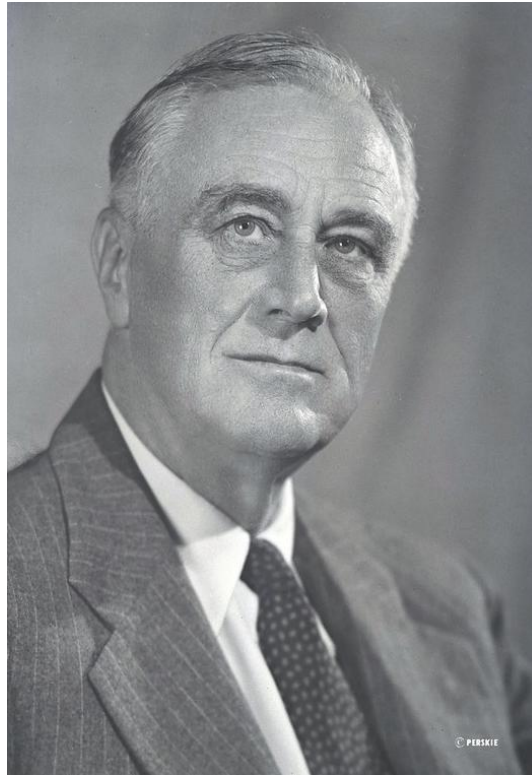
Certaines familles ont dû se passer de soins médicaux et dentaires. Elles ont fait durer leurs économies en cultivant leurs propres produits et en mettant en conserve leur production. En fait, grâce à ces efforts, les Américains ont produit 50 % de leurs propres besoins.

De nombreuses chaussures étaient encore en cuir, y compris les semelles ; lorsqu'une paire de chaussures était trouée, il était courant de tracer la forme de la semelle sur un morceau de carton, de le découper et de le glisser à l'intérieur de la chaussure pour qu'elle puisse encore être portée. Oui, ils ont fait ce qu'il fallait pour continuer à durer.

En 1932, Franklin Roosevelt a obtenu une victoire écrasante contre Herbert Hoover le président sortant. La promesse de campagne du président Roosevelt était un « new deal³ » pour le peuple américain et ce « New Deal » est né peu après l'entrée en fonction du président Roosevelt.

Le New Deal était une série de programmes de relance économique conçus pour mettre fin à la Grande Dépression. Ils ont été introduits, de 1933 à 1939, en trois vagues qui ont touché presque tous les secteurs de l'économie américaine. Il s'appuyait sur de multiples lois du Congrès qui ont taxé la bière et le vin, rétabli le système bancaire, financé des emplois spécifiques, sauvé des fermes, travaillé à la coordination des réseaux routiers nationaux, créé diverses réglementations pour maintenir en toute sécurité les processus financiers aux États-Unis, et plus encore.

³ Qu'on pourrait traduire par nouveaux accords.



*Franklin D. Roosevelt - Photo officielle de la campagne présidentielle de 1944.
Collection National Archives and Records Administration*

Pendant ce temps, les troubles dans d'autres parties du monde se profilaient en arrière-plan. En 1934, la loi Johnson était adoptée, interdisant l'octroi de crédits à tout pays n'ayant pas remboursé ses dettes envers les États-Unis, dont notamment la Grande-Bretagne. En 1939, la loi sur la neutralité était adoptée ; en abrogeant un embargo antérieur sur les armes, elle autorisait le commerce avec les « belligérants », mais uniquement sur la base du « cash-and-carry⁴ ». Mais en septembre 1939, l'Allemagne envahit la Pologne ; la plupart des gens considèrent que cet événement marque le début officiel de la Seconde Guerre mondiale.

En mars 1941, le Congrès adopta la loi sur le prêt-bail, qui permettait aux États-Unis de prêter ou de louer n'importe quel produit à n'importe quel pays si l'équipement de ce pays était jugé « vital pour la défense des États-Unis ».

Mais plus tard cette année-là, le 7 décembre 1941 à 7 h 48, heure locale à Hawaï, les Japonais attaquaient Pearl Harbor. Il était 13 h 48 sur la côte Est des États-Unis et pour les personnes qui l'ont vécu aucune ne peut oublier où elle se trouvait lorsqu'elle a appris que l'attaque avait eu lieu. Le lendemain, à 16 h 10, le président Roosevelt signait la résolution commune du Congrès américain déclarant la guerre au Japon. Puis, le 11 décembre, l'Italie et l'Allemagne, alliées du Japon, déclaraient à leur tour la guerre aux États-Unis.

Avant ces événements, une grande partie de la population américaine ne voulait pas s'impliquer dans la guerre mais soudain, tout a changé et en priorité le sentiment du peuple américain. Bien que nous produisions déjà des biens militaires pour d'autres nations en vertu de la loi sur le prêt-bail, nous allions désormais produire pour nous-mêmes un bon nombre de ces mêmes produits.

⁴ Vente au comptant et à emporter

Et tandis que toute l'Amérique se préparait à entrer en guerre, elle apprenait également à se passer de certaines choses. La Grande Dépression l'y avait préparée ! Certains aliments comme le sucre, le café, la viande et les conserves étaient rationnés pour que nos militaires aient ce dont ils avaient besoin. Pour compenser, de nombreuses familles continuaient à cultiver leurs propres légumes dans des jardins rebaptisés « Victory Gardens », les jardins de la victoire. L'essence et les pneus étaient également rationnés, car ils seraient très demandés pour les véhicules militaires. Les chaussures étaient rationnées afin de garantir qu'il y aurait suffisamment de cuir pour les bottes de saut et autres chaussures de combat nécessaires à nos militaires. Afin de rationner efficacement, les Américains ont reçu des carnets de coupons avec des « timbres » à présenter lors de l'achat de ces produits spécifiques.

Selon le National World War II Museum de la Nouvelle-Orléans, de la fin 1941 jusqu'à la capitulation du Japon près de quatre ans plus tard les Américains ont produit les équipements suivants : 300 000 avions - 86 000 chars - 12,5 millions de fusils - 107 porte-avions - 352 destroyers.

Et avec autant d'hommes partis à la guerre, les femmes ont comblé les vides là où les travailleurs étaient nécessaires. Environ six millions de femmes ont occupé des emplois en usine pendant la guerre et deux cent mille autres ont rejoint l'armée, bien que les femmes n'aient pas été autorisées à servir au combat.

En septembre 1940 la loi sur le service militaire et l'entraînement avait légalisé la conscription militaire en temps de paix, et exigeait que tous les hommes âgés de 21 à 45 ans soient inscrits à la conscription. En octobre 1940 les premiers hommes ont été enrôlés dans l'armée en vertu de cette loi.



*Miller, J. H. (1943)
Rosie la rivetuse-
National Archives at
College Park Collection*

Vernon 124

FOUR APPROVED
Budget Screen No. 83-3013-43

REGISTRATION CARD (Men born on or after July 1, 1924, and on or before December 31, 1924)
(Also for the registration of men as they reach the 18th anniversary of the date of their birth on or after January 1, 1943.)

SERIAL NUMBER	1. NAME (Print)		ORDER NUMBER
W 384	Vernon Noren Schmidt		13334

2. PLACE OF RESIDENCE (Print)
Rte 2 Box 977 Reddy Fresno Calif

[THE PLACE OF RESIDENCE GIVEN ON LINE 2 ABOVE WILL DETERMINE LOCAL BOARD JURISDICTION; LINE 2 OF REGISTRATION CERTIFICATE WILL BE IDENTICAL]

3. MAILING ADDRESS
Same as above

4. TELEPHONE
none

5. AGE IN YEARS
15

6. PLACE OF BIRTH
Reddy Calif

DATE OF BIRTH
June 26 1924

7. NAME AND ADDRESS OF PERSON WHO WILL ALWAYS KNOW YOUR ADDRESS
J. J. Schmidt (father) Rte 2 Box 977 Reddy Fresno Calif

8. ENROLLEE'S NAME AND ADDRESS
Frank S. Coules (brother) Rte 1 Box 303 Reddy Fresno Calif

9. PLACE OF EMPLOYMENT OR BUSINESS
Rte 1 Box 303 Reddy Fresno Calif

I AFFIRM THAT I HAVE VERIFIED ABOVE ANSWERS AND THAT THEY ARE TRUE.

DNRS FORM 1 (Rev. 11-15-42) 48-5182-4 (OVER) Vernon N. Schmidt

Carte d'enrôlement de Vernon N Schmidt-Ancestry.com

Mais après le bombardement de Pearl Harbor, le Congrès a révisé la loi de sorte que tous les hommes valides âgés de 18 à 64 ans soient tenus de s'inscrire pour la durée de la guerre, plus six mois. Lors de l'enrôlement, le contrat du soldat était la suivante :

- Règles d'engagement :

Enrôlement pour la durée de la guerre ou d'une autre urgence, plus six mois, à la discrétion du Président ou autre disposition conforme à la loi.

Conditions d'enrôlement – Archives d'enrôlement de Rolland G. Ackermann dans l'armée américaine pendant la seconde guerre mondiale

En 1940, la population des États-Unis était de 132 millions d'habitants. Sur ce total, nous savons qu'environ 65 millions étaient des hommes de tous âges depuis les nouveau-nés jusqu'aux personnes âgées. Mais combien de ces hommes se situaient dans la tranche d'âge des 18-64 ans ? En 1940, il y avait moins de 500 000 hommes dans toutes les branches de l'armée américaine. Mais à la fin de 1941, le nombre d'hommes enrôlés était passé à 1,8 million et à la fin de la guerre en 1945, 12,2 millions d'hommes servaient dans l'armée américaine.

Sur les 16,1 millions d'Américains qui ont servi pendant la Seconde Guerre mondiale, 421 000 ont été tués ou déclarés « disparus » au combat.

L'expression « La plus grande génération » a été inventée par le journaliste américain Tom Brokaw lorsqu'il a écrit le livre du même nom. Elle désigne la génération née entre 1900 et 1925 environ. Des millions d'histoires individuelles composent l'histoire complète de l'Amérique dans la Seconde Guerre mondiale. Pendant toute la préparation, dans une petite église du centre de la Californie, la

population n'a jamais cessé de prier pour chaque soldat de leur congrégation qui était enrôlé ou appelé à servir. Deux de ces jeunes hommes étaient les frères Schmidt de Reedley. L'un de ces frères, le soldat de première classe Vernon N. Schmidt, allait fièrement servir dans la 90^{ème} Division d'Infanterie en tant que « Tough 'Ombre ».

Voici son histoire.



Vernon à 6 mois – Avec l'aimable autorisation de V. N. Schmidt

CHAPITRE 2 : REEDLEY, CALIFORNIE

« Le lieu d'habitation »

La famille de Jake et Ethel Schmidt, avec les parents d'Ethel, louaient et exploitaient des terres agricoles à Reedley, en Californie dans la vallée de San Joaquin, nichée à 320 km au sud-est de San Francisco et à 370 km au nord de Los Angeles. Cette vallée était connue pour être une région agricole fertile, produisant diverses cultures, notamment des fruits, des légumes et des noix, elle était aussi un contributeur important de l'industrie agricole californienne et jouait un rôle essentiel dans l'économie de l'État.

Le 21 janvier 1926, le deuxième fils de Jack et Ethel Vernon Noren, est né dans cette communauté rurale. Dans une maison sans eau courante, à l'exception d'une pompe à main sous le porche grillagé, et trois ans seulement avant que son pays ne soit mis à genoux par la Grande Dépression, Vernon a commencé sa vie en apprenant les principes fondamentaux de la foi, de la famille et de la fraternité. Comme les cultures de la ferme familiale, ces valeurs ont été semées quand il était enfant et alimentées par l'expérience elles ont grandi au fil des jours produisant un vaste répertoire, celui d'une vie entière, mêlant dur labeur, optimisme et gratitude.

Comme dans de nombreux foyers américains dans les années 1920, la foi a été le phare des Schmidt. Les enseignements et les promesses bibliques ont donné aux parents de Vernon la confiance nécessaire pour persévérer dans la voie difficile de l'agriculture et subvenir aux besoins d'une famille grandissante pendant l'une des périodes financièrement les plus éprouvantes de l'histoire du pays. Leur foi leur a donné la résilience nécessaire pour traverser l'adversité et le désespoir de la récession sans précédent de 1929.



*Full Gospel Tabernacle Church - autrefois située à l'angle de la 12^{ème} rue et de la rue E - Reedley, Californie
Ce bâtiment a été le théâtre de nombreux événements marquants pour Vernon et sa famille.*

Dans les environs de la ville de Reedley il y avait une vieille mission établie pour la première fois en 1913 sous la forme d'une « mission de façade »⁵. Plus tard, une nouvelle église connue sous le nom de Full Gospel Tabernacle a été construite et elle s'est rapidement remplie de fidèles passionnés par l'apprentissage des valeurs chrétiennes diffusées par l'enseignement religieux⁶. Ces principes fondamentaux comprenaient l'honnêteté, la charité, la gratitude et la compassion... Ce sont ceux que Jake et Ethel Schmidt ont appliqué dans leur vie quotidienne ainsi que dans l'éducation de leurs trois enfants.



*La famille Schmidt en 1933 : Glenn, 9 ans, Jake, Vern, 7 ans, et Ethel. (Nelson Studio, Reedley, Californie)
Avec l'aimable autorisation de V. N. Schmidt*

Les défis classiques liés à la création et à l'éducation d'une famille se sont multipliés à l'infini pour tous les Américains à cette époque ; non seulement ils ont dû faire face à la Grande Dépression mais ils ont également subi les effets des tempêtes de poussière des années 1930 dans la région. Les familles cherchant à fuir les prairies arides et devenues stériles depuis des années se sont mises à l'abri un peu partout à travers le pays et notamment dans le comté de Fresno. Fidèle à ses convictions, la famille de Vernon a offert son cœur et sa solidarité à la communauté locale grandissante. Ils avaient compris le besoin immédiat de prendre soin les uns des autres. Cette compassion et ce sens de la communauté allaient bientôt prouver leur importance alors que des défis encore plus grands prenaient naissance ailleurs dans le monde, comme celui que les Etats-Unis allaient devoir affronter à partir du 7 décembre 1941.

Vernon a aimé cette enfance partagée avec son frère et sa sœur : Glenn Eugene, son frère aîné, né en 1924, et Violet Elaine, sa sœur arrivée dans la famille en 1934.

⁵ Lorsqu'une personne ou un groupe protestant entreprend de diffuser l'Évangile du Christ, que ce soit à une seule personne ou à plusieurs, on parle de mission. Dans ce cas, comme il s'agissait d'une première création, les personnes qui ont entrepris cette mission ont installé leur mission dans ce qui était auparavant une épicerie. À cette époque, il s'agissait probablement d'une maison du centre-ville où les gens pouvaient simplement entrer pour trouver une communauté religieuse ou des conseils. Ils organisaient également des services religieux réguliers, même si ce n'était peut-être pas le cas dès le début. Dans ce cas, ils ont réussi et la congrégation s'est agrandie, ce qui leur a permis de déménager dans un véritable bâtiment religieux

⁶ <https://www.reedleyfullgospel.com/our-vision>

Les escapades de leur jeunesse les emmenaient souvent à l'extérieur pour jouer et pêcher le long de la Kings River. Pour les enfants des années 1920 et 1930, l'imagination était leur jouet préféré et ils utilisaient la terre qui les entourait comme source d'inspiration. Bien avant que les appareils électroniques portables et autres technologies n'attirent l'attention des jeunes, la corde à sauter, le vélo et le jeu de balle étaient parmi les passe-temps les plus courants.

Les hasards de la vie ont également conduit à des aventures, certaines plus agréables que d'autres, mais non moins mémorables. L'un des premiers souvenirs de Vernon remonte à Noël 1928. Cette journée inoubliable s'est déroulée entre les murs de sa première maison, avenue Lac Jac, et comme Vernon s'en souvient avec émotion, la maison était décorée simplement pour les fêtes. L'arbre était illuminé par la douce lueur de vraies bougies et les décorations étaient certes modestes mais significatives. Vernon avait reçu de ses parents un petit avion en métal qui devint immédiatement le centre de son attention mais, comme c'est le cas pour la plupart des tout-petits, la tentation de démonter l'avion était trop forte. Il a réussi à détacher l'hélice de l'avion puis à la mettre dans sa bouche et finalement à l'avaler.

Sa mère, à la fois inquiète et déterminée, a rapidement concocté un remède - dont les ingrédients restent encore inconnus de Vernon - pour accélérer le transit non conventionnel de l'hélice dans son système digestif. Cet incident a laissé chez Vern une marque indélébile qui lui a appris les limites raisonnables de la curiosité juvénile et l'amour immense d'une mère. Bien que l'expérience ait eu lieu un mois avant son troisième anniversaire, c'est un souvenir qu'il n'a jamais oublié.

En 1929, au vu de leur famille grandissante et de leurs besoins à venir les Schmidt ont commencé à apporter des changements à leur quotidien. Ils ont choisi de construire une nouvelle maison sur Manning Avenue à Reedley, tournant ainsi la page révolue de leur passé. Pour la somme de 1 925,00 \$, ils ont construit une petite maison de deux chambres qui allait servir de toile de fond à d'innombrables souvenirs et leur fournir un refuge solide qui les aiderait à avancer dans la vie.

L'eau courante était un luxe dont ils ne pouvaient profiter que dans l'évier de leur cuisine. Le samedi soir, comme c'était courant à l'époque, était consacré au bain. Redouté par certains et attendu avec impatience par d'autres, cet événement hebdomadaire était une tâche familiale, rituelle et compliquée. Tout d'abord, l'eau était soigneusement chauffée sur la cuisinière, ce qui nécessitait la force et la supervision d'un adulte. Ensuite, leur mère remplissait la grande baignoire galvanisée de forme ronde posée sur le sol de la cuisine et chaque membre de la famille attendait patiemment son tour.

Dans ces temps-là le transport automobile était relativement nouveau. Le camion de travail de Jake Schmidt était un Ford T, une bête de somme assez robuste pour l'époque avec lequel il parcourait les routes et les champs de la vallée agricole.

Cependant, pour les sorties en famille et les escapades occasionnelles, ils comptaient sur leur berline Dodge de 1926. Mais bien qu'utile au quotidien, le fidèle véhicule a connu son lot de pannes mécaniques et fin 1935, une toute nouvelle berline Chevrolet est devenue le nouveau membre de la famille. Cette acquisition n'était pas seulement un changement de moyen de transport, elle était aussi un symbole de progrès et de prospérité. Coûtant 886,00 \$, soit près de la moitié du prix de leur maison, la famille était très heureuse d'avoir cette voiture flambant neuve qui « sentait si bon ». C'était sans aucun doute une expérience inhabituelle et passionnante pour eux.

À cette époque, une nouvelle baignoire a été installée dans leur maison. Là aussi, c'était un grand pas en avant en matière de confort ; comme Vernon le racontera plus tard, « on avait franchi un cap dans la vie ». En l'absence d'un WC intérieur à chasse d'eau, la famille continuait à utiliser les

toilettes extérieures situées à une vingtaine de mètres de leur maison. Vernon a poursuivi son commentaire : « Enfants, nous ne pouvions pas vraiment imaginer l'impact que la dépression avait sur nos parents. Je pense que nous étions tous pauvres, mais nous on ne le savait pas. » Comme beaucoup de familles de leur époque, ils faisaient au mieux pour survivre, alternant résilience et adaptabilité.

Le catalogue Montgomery Ward était toujours à portée de main. Offrant à tous les habitants du pays la possibilité de commander par correspondance les produits de première nécessité, il donnait également un aperçu de ce à quoi ressemblaient le monde de la mode et de l'industrie au-delà de la vallée de San Joaquin. Dans de nombreux cas, il apportait espoir et joie, car les familles établissaient leurs listes de souhaits en fonction des besoins immédiats et quotidiens mais aussi en fonction des envies de luxe que l'avenir pourrait leur offrir.

Glenn, Vernon et Violet passaient du bon temps chez leurs grands-parents Noren qui habitaient la ferme voisine de leur oncle Oscar et de leur tante Ruth. L'endroit offrait de nombreuses possibilités d'aventures et d'activités avec des chevaux, des poulets et des cochons à leur disposition pour jouer et s'occuper mais surtout il y avait la rivière Kings à quelques pas pour pêcher et se baigner. Le chemin de fer de Santa Fe longeait l'arrière de la propriété et le long de la voie ferrée il y avait un pont en bois qui traversait le ruisseau Wahtoke et qui offrait une promenade fascinante entre les trains qui se rendaient jusqu'à la communauté de Piedra.



Chez la famille Schmidt à Reedley, en Californie, vers 1933. De gauche à droite : Ethel, Carl Noren (le frère d'Ethel), Velma Nelson, Glenn, Wesley Nelson, Vernon (assis contre le pneu), Jake, Mme Nelson et May (la tante de Vernon). (Nelson Studio, Reedley, Californie) – Avec l'aimable autorisation de V. N. Schmidt.

De l'autre côté de ces mêmes voies se trouvait le parc à ferraille de Reedley. Vernon et Glenn y ont passé d'innombrables heures à chercher des trésors et à explorer les vestiges des premiers véhicules de l'industrie automobile. C'est également là que les garçons ont appris à manipuler et à utiliser en toute sécurité une carabine de calibre .22. Il était alors courant de tirer sur les écureuils et, un jour, ils se sont lancés à la chasse d'un de ces rongeurs avec leur voisin George Watry. Alors qu'il cherchait à s'échapper dans un trou, George l'a attrapé par la queue et il a été stupéfait de trouver

une pièce d'or étincelante de cinq dollars dans la cachette de l'animal. L'objet de leur chasse est immédiatement passé des écureuils à l'or. On ne peut qu'imaginer le choc et l'exaltation d'une telle trouvaille dans les années consécutives à la Grande Dépression.

Bien que Vernon ait connu une enfance remplie d'amour, de souvenirs chaleureux et de bien-être, ses expériences d'enfance dans la vallée de San Joaquin ont exigé beaucoup plus de lui que celles de l'époque moderne. C'était une époque marquée par des difficultés économiques et par la nécessité pour tous les membres de la famille de contribuer à essayer de joindre les deux bouts. Ces exigences imposées aux plus jeunes ont apporté une maturité de pensée, un désir de ne pas gaspiller et une éthique du travail bien fait qu'ils ont conservé, lui et son frère, bien au-delà de leur enfance et même pendant leurs jours de guerre.

Pendant leurs années de formation, il n'était pas rare que des enfants comme Vernon et Glenn passent leurs samedis et leurs étés à travailler dans les champs. La vallée de San Joaquin, avec ses vastes vergers et ses vignobles, offrait de nombreuses possibilités de travail mais exigeait en retour un effort physique intense. Cueillir les pêches ou les oranges et ramasser les raisins faisaient partie de leurs tâches habituelles.

Ils parcouraient souvent près de 35 kilomètres entre Kingsburg et Orange Cove pour accomplir ces tâches essentielles permettant de contribuer aux revenus de leur famille.



*Glenn, 7 ans, et Vern, 5 ans, dans
leur maison de Reedley en 1931
Avec l'aimable autorisation de V. N.*



*Glenn 12 ans, Vernon 10 ans, et Violet 2 ans, en
1936. (Nelson Studio, Reedley, Californie)
Avec l'aimable autorisation de V. N. Schmidt*

Travailler à la lampe de poche pour empiler des cageots de fruits ou retourner des plateaux de raisins secs pendant les pluies soudaines de septembre figuraient également sur la liste des boulots disponibles. On imagine facilement les aventures que ces circonstances ont pu procurer aux deux frères alors qu'ils travaillaient pour protéger les récoltes de leur famille dans des conditions météorologiques défavorables et dans l'obscurité. À un si jeune âge, on peut également imaginer « l'harmonie » créée entre frères et sœurs travaillant côte à côte. Ensemble, ils devaient évaluer et gérer une tâche pour le bien des autres. Sans aucun doute, ce fut un dur mais bénéfique apprentissage qui s'avérera inestimable pour affronter leur futur.

Le quartier de Reedley et ses environs était une communauté dynamique avec un mélange diversifié de familles. La population en constante augmentation comprenait des familles d'autres nations en plus de celles déplacées par le « Dust Bowl⁷ ». Chacune de ces familles a contribué à l'agriculture et à l'économie locales en apportant de nouvelles cultures, de nouveaux talents et de nouvelles perspectives tout en partageant l'objectif commun de créer un héritage sain et prospère pour les générations à venir.



*Vernon et sa photo de 1ère et 2ème année d'école primaire dans le comté de Fresno, en Californie, avant la guerre. Plusieurs élèves américains d'origine japonaise (Nisei-Terme désignant les immigrants japonais) font partie de la classe. (Vern est au deuxième rang, troisième élève à partir de la droite) - École Lincoln - Classe de Mlle Linscheid - 26 octobre 1932 –
Avec l'aimable autorisation de V. N. Schmidt*

⁷ Le Dust Bowl (« littéralement bassin de poussière ») est une série de tempêtes de poussière qui ont provoqué une catastrophe écologique et agricole dans les années 1930, en particulier dans une région à cheval sur l'Oklahoma, le Kansas et le Texas.

Parmi les nombreux amis de Vernon, il y avait des familles d'immigrants japonais qui ont partagé les expériences de leur enfance dans cet environnement unique. Vernon se souvient notamment de la façon dont lui et ses amis échangeaient leurs déjeuners à l'école. Alors que le déjeuner de Vernon se composait de pain (souvent un peu trop rassis à son goût) et de confiture faits maison, ses amis japonais avaient du pain blanc et de la mortadelle achetés en magasin. Pour les enfants, le déjeuner de l'autre semblait être un mets délicat que chacun était impatient de déguster.

En termes d'éducation, Vernon a fréquenté l'école primaire Lincoln, l'école secondaire General Grant et le lycée à Reedley. À cette époque, les joies simples de l'enfance se trouvaient dans les jeux de plein air avec les enfants du quartier. L'absence de téléphone ou de radio signifiait que leur monde tournait autour des liens étroits qu'ils formaient eux-mêmes au sein de leur communauté.

Mais au fil de l'histoire, la vie de beaucoup de ces mêmes enfants a été radicalement affectée et à jamais bouleversée par le décret 9066 du président Franklin Roosevelt, qui le 19 février 1942 a conduit à l'internement des Américains d'origine japonaise. Cette période s'est avérée difficile pour ceux qui avaient choisi l'Amérique comme patrie car elle leur promettait de pouvoir prendre un nouveau départ. Pour Vernon et ses amis, il a dû être difficile d'assister à la séparation des familles avec lesquelles ils avaient grandi et de vivre avec ce mélange complexe de compassion et de peur associées à un monde en guerre.

Le 7 décembre 1941, un dimanche matin comme les autres, Vernon et sa famille assistèrent à la messe au Full Gospel Tabernacle. Alors âgé de 15 ans, à la fois un jeune garçon et un homme en devenir, il envisageait avec optimisme les possibilités de son avenir et de pouvoir fonder sa propre famille. Les opportunités lui semblaient infinies et pour beaucoup encore inexplorées.

Mais le calme apparent de cette journée a été bouleversé peu après la fin de l'office, lorsque deux de ses amis, qui s'appelaient également Vernon, l'ont accompagné en ville pour le déjeuner. Le trio a d'abord entendu la nouvelle à la radio d'un magasin et s'est arrêté pour écouter, incrédule : Pearl Harbor avait été attaqué par les Japonais ! Au début, Schmidt ne savait pas du tout où se trouvait Pearl Harbor mais il était abasourdi et l'angoisse l'a gagné rapidement lorsqu'il s'est demandé si un tel événement l'affecterait.

Le lendemain de la déclaration de guerre, le cours de la vie de Vernon a indubitablement commencé à changer. Mais, aucun changement radical ne s'est produit immédiatement et, entre-temps, il a continué à mener sa vie quotidienne, à suivre ses cours et à se préparer pour le rôle qu'il allait tenir dans la pièce de théâtre de l'école, « June Mad⁸ ». C'était une comédie drôle sur les jeunes de l'époque et qui faisait de son mieux pour montrer une vie normale dans une période incertaine⁹. Mais la vie en dehors de la scène était tout sauf normale même si Vernon continuait à aider sa famille et à assumer les responsabilités de la vie à la ferme. Ses tâches se sont intensifiées lorsqu'il a vu son frère aîné partir à la guerre et il a alors travaillé encore plus dur, non seulement pour satisfaire aux besoins de sa famille, mais aussi à ceux d'une société en temps de guerre.

Ces détails offrent un aperçu de l'éducation de Vernon, mettant en évidence les multiples facettes de sa jeunesse dans la vallée de San Joaquin et les relations durables qu'il y a nouées au cours de ces années formatrices. C'est une toile de fond fascinante qui explique son futur comme vétéran de la Seconde Guerre mondiale et comme ambassadeur de l'histoire. Il est clair que la guerre n'a pas été le seul chapitre marquant de sa vie ; sa communauté, ses racines et sa foi ont joué un rôle important dans la formation de la personne qu'il allait devenir.

⁸ June la folle

⁹ <https://www.newspapers.com/image/704029284/?terms=Vernon%20Schmidt&match=1>

Chapitre 3 : LE FRONT INTÉRIEUR

« De l'enfance à la guerre »

Le mois de janvier 1942 a marqué non seulement le début d'une nouvelle année, mais aussi celui d'un nouveau monde. Alors que les efforts allemands pour purifier la race s'intensifiaient en Europe, les Japonais s'efforçaient d'exploiter leur conquête du Pacifique en profitant de l'avance acquise un mois plus tôt en bombardant Pearl Harbor. La population mondiale paniquée et inquiète ne savait pas ce qui l'attendait.

Le 6 janvier, le président des États-Unis, Franklin D. Roosevelt, a prononcé devant le Congrès le discours sur l'état de l'Union.

« Puisque mon devoir est de vous rendre compte de l'état de l'Union, je suis fier de vous dire que l'esprit du peuple américain n'a jamais été aussi élevé qu'aujourd'hui, que l'Union n'a jamais été aussi soudée, que ce pays n'a jamais été aussi profondément déterminé à faire face aux tâches solennelles qui l'attendent.

La réponse du peuple américain a été immédiate et elle se poursuivra jusqu'à ce que notre sécurité soit assurée.

Il y a exactement un an aujourd'hui, j'ai dit à ce Congrès : « Lorsque les dictateurs... seront prêts à nous faire la guerre, ils n'attendront pas un acte de guerre de notre part... C'est eux, et non nous, qui choisiront le moment, le lieu et la méthode de leur attaque. »

Nous connaissons maintenant le moment qu'ils ont choisi : un dimanche matin paisible, le 7 décembre 1941.

Nous connaissons le lieu qu'ils ont choisi : un avant-poste américain dans le Pacifique.

Nous connaissons la méthode qu'ils ont choisie : celle d'Hitler lui-même.....

Des choix difficiles devront peut-être être faits dans les mois à venir. Nous ne reculerons pas devant de telles décisions.

Nous, et ceux qui sont unis à nous, nous prendrons ces décisions avec courage et détermination.

... Ils savent que notre victoire signifie la victoire de la liberté.

Ils savent que notre victoire signifie la victoire de la démocratie, de l'idéal de la famille, des principes simples communs à l'humanité....

Nous devons le maintenir (le mal, notre ennemi) loin de nos côtes, car nous avons l'intention de lui livrer cette bataille sur son propre terrain.

... De notre côté, nous nous efforçons d'être fidèles à cet héritage divin. Nous nous battons, comme nos pères se sont battus, pour défendre la doctrine selon laquelle tous les hommes sont égaux aux yeux de Dieu. Ceux d'en face s'efforcent de détruire cette croyance profonde et de créer un monde à leur image, un monde de tyrannie, de cruauté et de servitude.

C'est le conflit qui règne désormais sur nos vies, jour et nuit.

Aucun compromis ne peut mettre fin à ce combat. Il n'y a jamais eu, et il ne pourra jamais y avoir de compromis possible entre le bien et le mal. Seule une victoire totale peut récompenser les champions de la tolérance, de la décence, de la liberté et de la foi. »



La communauté du comté de Fresno apprend la déclaration de guerre contre le Japon. The Fresno Bee - Fresno, Californie. Lundi 8 décembre 1941. Source : Mémorial du centre d'assemblage de Pinedale



President Franklin Roosevelt birding with Ludlow Griscom, right, in 1942.
FDR PRESIDENTIAL LIBRARY AND MUSEUM

*Franklin Roosevelt près de Pine Plains, dans l'État de New York.
(Par 62-383, Bibliothèque et musée présidentiels Franklin D. Roosevelt). (1942).*

Chronologie des événements clés survenus en attendant la conscription de Vernon

- 18 avril 1942 : Les bombardiers Doolittle attaquent le Japon

En réponse à l'attaque du Japon sur Pearl Harbor, l'Armée de terre et la Marine¹⁰ conçoivent une attaque combinée contre le Japon. Le but de l'attaque est de bombarder les centres industriels, non seulement pour infliger des dégâts, mais aussi pour semer la peur parmi la population japonaise. L'avion North American B-25 Mitchell est choisi comme la meilleure option pour décoller d'un porte-avions, et pour atterrir à des endroits donnés sur la côte Est de la Chine. Le lieutenant-colonel James H. Doolittle de l'USAAF dirige l'attaque des 16 B-25 qui bombardent cinq villes japonaises, dont la capitale, Tokyo. Alors que la plupart des équipages atterrissent en Chine comme prévu, deux équipages sont capturés par les Japonais et faits prisonniers.

- 4-7 juin 1942 : Bataille de Midway

Au printemps 1942, les décrypteurs américains interceptent des messages radio japonais indiquant la prévision d'une attaque éloignée pour laquelle la marine japonaise a besoin de ravitaillement. Les services de renseignement américains déterminent que la cible visée est l'atoll de Midway, situé dans l'océan Pacifique et rattaché à l'archipel d'Hawaï, à environ 1 770 km au nord-ouest de l'île principale.

Le 4 juin 1942, la bataille de Midway commence mais cette fois-ci les États-Unis sont prêts. Plus de 100 avions japonais attaquent Midway tôt ce jour-là mais ils ne causent pas assez de dégâts pour mettre l'aérodrome hors service. Au cours des trois jours suivants, les États-Unis détruisent quatre porte-avions japonais, soit les deux tiers de leur flotte : une victoire retentissante pour l'Amérique.

- Août 1942 : Les Alliés envahissent l'Afrique du Nord

En août 1942, les forces alliées commencent à envahir l'Afrique du Nord. L'opération Torch se déroule du 11 au 16 novembre et est, à cette date, le plus grand assaut amphibie qui a jamais eu lieu pendant la seconde guerre mondiale. Ce débarquement est également, à cette date, la plus grande participation de masse des États-Unis dans le conflit en cours.

¹⁰ Pendant la Seconde Guerre mondiale, l'armée de l'air américaine faisait partie de l'armée de terre américaine ; l'U.S.A.A.F. (U.S. Army Air Force) a existé jusqu'en 1947 avant de devenir l'US Air Force.

- Juillet 1942 : Bataille de Stalingrad

En juillet 1942, les Allemands pénètrent dans Stalingrad en Russie mais les troupes soviétiques défendent la ville pendant des mois et réussissent à stopper leur avance. Début février 1943, la Russie repousse les Allemands. Des milliers et des milliers de citoyens russes sont tués pendant le conflit, mais au final, la bataille de Stalingrad reste une victoire importante pour les forces alliées.

- 12 mai 1943 : Capitulation de l'Axe en Afrique du Nord

Début 1943, les Allemands remportent ce qui sera leur dernière bataille d'importance en Afrique. Puis, en mai, les armées de l'Axe Allemagne et Italie se rendent aux armées alliées.

- Juillet 1943 : Les Alliés envahissent la Sicile

L'invasion de la Sicile par les forces alliées (troupes américaines, britanniques et canadiennes) commence le 9 juillet 1943. Le général Dwight David Eisenhower est le commandant des forces terrestres et l'assaut naval est lancé par la Royal Navy sous la direction de l'amiral de la flotte Sir Anthony B. Cunningham.

En août 1943, la Sicile est complètement libérée et les forces alliées lancent l'assaut (nom de code « Avalanche ») contre l'Italie continentale. Vers la fin du mois de septembre, la moitié sud de l'Italie est aux mains des Alliés.

- Novembre 1943 : Les Alliés se réunissent à Téhéran

Fin novembre/début décembre 1943, les trois principaux dirigeants des nations alliées (le président américain Franklin Roosevelt, le Premier ministre britannique Winston Churchill et le dirigeant soviétique Joseph Staline) se réunissent à Téhéran. C'est lors de cette réunion qu'ils planifient non seulement leurs plans d'attaque contre l'Allemagne et le Japon mais qu'ils discutent entre eux des plans d'après-guerre. C'est ici que sont scellés les engagements de l'ouverture d'un front à l'Ouest de l'Europe et celui d'un débarquement dans le Nord-Ouest de la France, un projet qui deviendra l'opération Overlord.

- Janvier 1944 : Fin du siège allemand de Leningrad

En janvier 1944, le siège allemand de Leningrad prend fin après deux ans et quatre mois. Le nombre total de victimes est estimé à 1,5 million.

- 5 juin 1944 : Libération de Rome

Le 5 juin 1944, les armées américaine et britannique ayant réussi à prendre le contrôle de la ville, Rome qui était sous contrôle allemand depuis 1943, est libérée.



*Archives du Signal Corps.
Chars américains entrant dans
Rome, le 4 juin 1944.
Wikimedia Commons*

- 6 juin 1944 : le Jour J

Le 6 juin 1944, les forces alliées lancent un assaut surprise contre les forces allemandes qui occupent la France. Ce jour deviendra connu sous le nom de Jour J mais il était nommé officiellement « Opération Overlord ». Rien que le 6 juin, près de 160 000 soldats alliés ont débarqué sur les 5 plages de Normandie : Utah, Omaha, Gold, Juno et Sword.

- 25 août 1944 : Libération de Paris

Le 16 août 1944, une partie des habitants de Paris se soulève contre les Allemands. Les forces alliées doivent alors avancer rapidement pour venir en aide à la population et le 25 août, Paris est libéré par les troupes françaises de la 2^{ème} DB.

Quinze jours après le discours de Roosevelt, Vernon Schmidt a eu 16 ans. À un âge où l'on ne pense qu'à obtenir son permis de conduire, cet événement a marqué l'approche de l'âge adulte. Dans deux courtes et angoissantes années, il serait éligible à la conscription et rejoindrait les millions d'autres garçons américains appelés à défendre la liberté du monde.

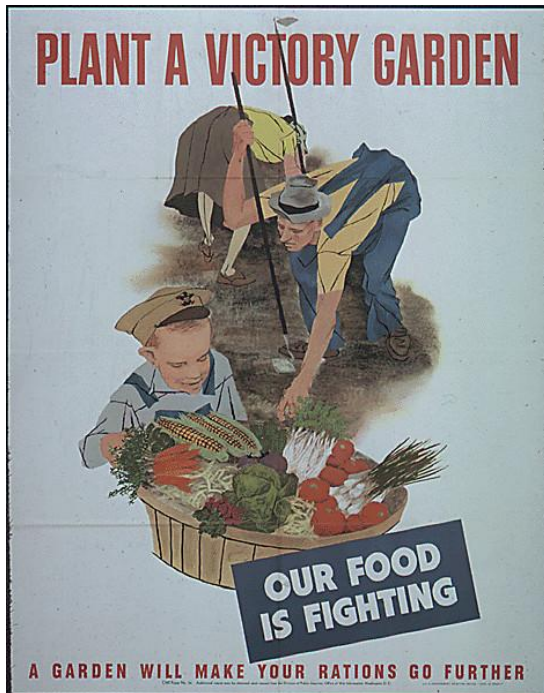
En attendant, il y avait du travail à faire. Vernon travaillait dur dans les champs avec son père, cueillant les raisins, les oranges et les pêches. Mais même pendant qu'ils travaillaient, leurs pensées étaient de l'autre côté de l'Atlantique avec Glenn, et ils priaient ensemble le Psaume 91 pour qu'il soit protégé :

*« Celui qui demeure sous l'abri du Très-Haut repose à l'ombre de sa puissance,
Je dirai au Seigneur : « Il est mon refuge et ma forteresse, mon Dieu en qui je me confie,
Il te délivrera du piège de l'oisiveté et de sa peste destructrice,
Il te couvrira de ses plumes, tu trouveras un refuge sous ses ailes ; ta confiance sera ton bouclier,
Tu ne craindras ni les terreurs de la nuit, ni les flèches du jour,
Ni la peste qui marche dans les ténèbres, ni la contagion qui frappe en plein midi,
Que mille hommes tombent à ta gauche et dix mille à ta droite, mais toi tu ne seras pas atteint,
De tes propres yeux seulement tu regarderas et tu verras la punition des méchants,
Parce que tu as fait du Seigneur, le Très-Haut, ton refuge et ta demeure
Aucun malheur ne t'arrivera, aucun fléau ne s'approchera de toi
Car il ordonnera à ses anges de te garder toujours
Ils te porteront sous leurs ailes, de peur que ton pied ne heurte contre une pierre,
Tu marcheras sur le lion et sur l'aspic, tu fouleras le lionceau et le dragon.
Puisqu'il m'aime, je l'honorerai et il me protégera puisqu'il connaît mon nom.
Je l'invoquerai et il me répondra ; Je serai avec lui dans la détresse pour l'honorer et pour le glorifier
Je le servirai toute ma vie et lui rendrai grâce pour mon salut. »*

La famille Schmidt, cependant, n'a pas eu à attendre deux ans pour que la guerre se présente à sa porte. En 1942, Glenn, le frère aîné de Vernon a reçu la redoutable enveloppe brune l'appelant sous les drapeaux. Soudain, la guerre n'était plus un conflit éloigné, bien loin de chez lui, elle était là et elle emportait son frère. Vernon était dans la tourmente ; allait-il s'enrôler en devançant l'appel, forcer ses parents à dire au revoir à un autre fils et rejoindre son frère dès qu'il aurait l'âge requis ? Ou allait-il attendre d'être appelé ?

Alors qu'ils étaient encore chez eux, Vernon et sa famille ont travaillé pour soutenir l'effort de guerre en rationnant les marchandises, en collectant de la ferraille et en cultivant leurs produits à la maison. Récolter de la nourriture dans leur propre jardin n'était pas une nouveauté pour les Schmidt car l'agriculture était leur gagne-pain, mais même pour ceux qui vivaient dans des zones plus urbaines, la création de « jardins de la Victoire » était fortement encouragée et elle devint très populaire.

Si populaire, en fait, qu'en 1945, environ 50 % des légumes du pays provenaient des Victory Gardens. Ces fruits et légumes cultivés à domicile constituaient une alternative aux rations et permettaient d'utiliser les produits agricoles pour contribuer à l'effort de guerre. Ainsi, alors que Vernon attendait avec impatience le jour où son combat quitterait le front intérieur pour le mener outre-Atlantique, il s'était engagé à « faire sa part » chez lui de toutes les manières possibles.



Imprimerie nationale des États-Unis. (1943).

« Plantez un jardin de la victoire.

Notre nourriture fait partie du combat ».

Vernon a eu son premier aperçu de l'entraînement militaire plus tôt que prévu. Deux membres de la Garde nationale se sont présentés dans son lycée pour proposer une information et une préformation aux compétences de base dont ces jeunes garçons auraient inévitablement besoin dans les jours à venir. Pour Vernon et ses camarades de classe, leur « parcours du combattant » se situait sur le terrain de sport du lycée Reedley, et c'est là qu'ils ont appris les ordres élémentaires, comment marcher au pas et se déplacer en formations. Bien qu'il ne le sache pas encore, cet apprentissage rudimentaire allait créer un socle qui adoucira le choc de sa transition vers la vraie vie militaire et l'entraînement réel quelques mois plus tard.

Pendant ces séances d'entraînement, des avions militaires survolaient souvent la zone et les garçons s'arrêtaient pour les regarder avec beaucoup d'admiration et un peu d'excitation. Mais, ce qu'ils ne savaient pas c'est que leur présence était liée au fait que beaucoup d'entre eux étaient pilotés par de jeunes hommes qui venaient d'être diplômés de Reedley, des étudiants que Vernon et ses camarades de classe avaient connus. Cela lui rappelait que la guerre était proche de son 18ème anniversaire et qu'elle se rapprochait de jour en jour.

Vernon avait obtenu son diplôme du lycée Reedley en 1943, à 17 ans, un an plus tôt. Peu de temps après, il a parcouru la courte distance qui le séparait de Hammer Field, la base aérienne militaire de Fresno, avec en tête une décision bien arrêtée. Il n'attendrait pas d'être appelé ; il n'attendrait pas d'y être contraint. Il devancerait l'appel et rejoindrait l'armée de son plein gré, résolu à être envoyé là où il le faudrait, à faire ce qui devait être fait et à sacrifier tout ce qu'on lui demanderait de sacrifier.

Après son arrivée à la base, il a passé des tests physiques puis des tests oraux et écrits, qu'il a tous réussis. En s'engageant plutôt que d'attendre la conscription, il espérait surtout avoir plus de chance d'être affecté à un programme de formation au pilotage chez les cadets. Il avait toujours voulu être pilote ; enfant, il passait son temps libre à construire des maquettes d'avions et il avait décidé de vivre sa passion dans les nuages bien avant le début de la guerre. C'était maintenant l'occasion unique de servir son pays et de pouvoir réaliser son rêve. Une fois les tests terminés, on lui dit qu'il était sur une liste d'attente et qu'il devait attendre d'être appelé. Une fois appelé, il commencerait sa formation de pilote avec un équipage. Tout était décidé, tout était réglé... Vernon serait pilote comme il en rêvait depuis son enfance. Il ne lui restait plus qu'à attendre son prochain anniversaire et son appel.

Son 18^{ème} anniversaire arriva en janvier 1944, suivi peu après, par le courrier tant redouté et tant attendu depuis deux ans. Cette grande enveloppe de couleur marron qui, même si elle ne contenait qu'un bout de papier, allait peser si lourd sur son destin. À l'intérieur il y avait en perspective des possibilités de gloire et de liberté mais aussi celle imminente de la mort. Sur la feuille se trouvaient les mots : « Vous avez été sélectionné », et Vernon pensait savoir précisément pour quoi il avait été sélectionné. Mais lorsqu'il se présenta à Fresno, puis à San Francisco, il eut une sacrée surprise.



*La famille Schmidt et les souvenirs que Vern emporterait avec lui à la guerre.
Vers 1929. Avec l'aimable autorisation de V.N. Schmidt*

CHAPITRE 4 : DU CAMP ROBERTS AU QUEEN MARY

« Trop d'au revoir »

À la grande déception de Vernon, il n'allait pas devenir pilote, mais plutôt fantassin. À ce stade de la guerre, le nombre de pertes dans l'armée de terre américaine était alarmant, si élevé que des soldats étaient retirés d'autres branches et mutés dans l'infanterie. Malheureusement, cela signifiait que Vernon était plus nécessaire au sol plutôt que dans les airs. Bien qu'il ait vraiment espéré que son engagement lui permettrait de choisir là où il servirait, il surmonta rapidement sa déception et se prépara à partir à l'entraînement au Camp Roberts.



Vue aérienne du camp Roberts (vers 1942).

Musée historique du camp Roberts, Californie.

Avec l'aimable autorisation de Gary McMaster, président et conservateur.



Situé à San Miguel, en Californie, le Camp Roberts était la plus grande base d'entraînement d'infanterie des États-Unis pendant la Seconde Guerre mondiale. En 1944, l'année même où Vernon s'y entraînait, la base a atteint sa population maximale de 45 000 soldats. Dans cette multitude, Vernon s'est fait quelques amis, dont Robert Roper, un autre Californien avec lequel il nouera plus tard un lien inoubliable. Bien que tous les deux n'aient pas encore conscience de la dureté des combats à venir allait forger une solide amitié entre eux.

PFC. Robert Roper – Ancestry.com

Après son arrivée au camp Roberts, Vernon a été affecté à une compagnie de canonnières et a appris à remorquer et à tirer avec ces armes imposantes et redoutables. L'entraînement au camp était complet ; en plus de faire fonctionner et de transporter des canons, il a appris à commander des troupes, à tirer avec un fusil M-1 Garand, qui était l'arme standard des troupes d'infanterie à l'époque et même à utiliser une baïonnette.

Certains week-ends, Vernon était autorisé à quitter le camp et il profitait pleinement de l'occasion pour aller voir sa famille. Mais comme les voitures n'étaient pas autorisées sur la base, il faisait du stop pour parcourir les 200 kilomètres qui le séparaient de chez lui. Les civils faisaient souvent confiance aux militaires auto stoppeurs, et tant qu'il était en uniforme, il pouvait compter sur quelqu'un pour s'arrêter et l'emmener plus loin.

À la maison, il retrouvait ses parents, sa sœur et sa petite amie, Dona. Vernon et Dona s'étaient rencontrés en 1935 lorsque la famille de Dona avait quitté la région du Dust Bowl pour s'installer à Reedley et qu'elle avait commencé à fréquenter la même église et la même école de Vernon. Il s'est alors rapidement lié d'amitié avec deux de ses frères, Harley et Vernon, et pour être honnête dans ses jeunes années, il ne s'intéressait guère à Dona. Ce n'est que lorsque Vernon a conduit Dona et sa famille à Berkeley en 1943 pour y visiter l'usine où travaillaient son père et ses frères que ses yeux se sont ouverts et détournés des frères pour se porter sur leur sœur de plus en plus belle. C'est là qu'a commencé leur amitié et qu'ils sont devenus très rapidement de plus en plus proches, au cours des mois suivants.

Un week-end en particulier, Vernon a appris que Dona serait à Bakersfield pour une convention religieuse, un endroit à seulement trois heures de route de Camp Roberts. Le programme d'entraînement intense et les règles strictes du camp ne lui permettaient pas de la voir souvent, il était donc déterminé à profiter de cette occasion pour passer la journée avec elle. Il a demandé une permission pour le week-end qui lui a été fermement refusée... Mais ce n'était pas un véritable obstacle pour Vernon. Nullement découragé, quoi qu'il lui en coûte, il trouverait un moyen de voir Dona.

Dans un premier temps, le dimanche soir précédant le voyage de Dona à Bakersfield, Vernon est allé emprunter la camionnette de son père. Ce véhicule n'étant pas admis sur la base, il l'a garé le long de l'autoroute juste à côté du camp, il a escaladé la colline escarpée qui séparait la base de la route et il s'est faufilé dans l'obscurité pour retourner dans ses baraquements sans se faire remarquer.

Le samedi suivant arriva enfin et ses pensées n'étaient plus à Camp Roberts mais déjà à Bakersfield. Son impatience d'y être s'intensifiait à chaque seconde qui passait. Chaque heure d'entraînement qui s'écoulait était une heure de moins qu'il pourrait passer avec Dona et si ses instructeurs le laissaient sortir trop tard, il savait qu'il n'arriverait pas à Bakersfield à temps pour la voir du tout. Enfin, Vernon a été libéré de son entraînement pour la journée. Il a couru vers sa chambrée, il a attrapé les quelques affaires dont il avait besoin, il a franchi la clôture en vitesse et il a descendu en rampant la colline herbeuse jusqu'à l'endroit où il avait garé le camion de son père près d'une semaine auparavant. À sa grande surprise et à son grand soulagement, il était toujours exactement là où il l'avait laissé. Il est monté à bord et il a roulé aussi vite que possible vers Bakersfield où il est arrivé à temps pour passer une journée agréable et mémorable avec sa chérie.

Une fois l'heure de retour au camp venue, il s'est trouvé confronté à deux difficultés : comment rendre le camion à son père et comment faire pour retourner à la base ? En scrutant la foule, il a repéré deux garçons qu'il a reconnus, comme ils étaient originaires de Reedley il leur a donné les clés. Maintenant que la camionnette allait être ramenée à la maison, il lui restait à trouver un moyen

de retourner à la base. Heureusement pour lui, il a rapidement repéré un autre résident du Camp Roberts qui lui avait le droit d'avoir une voiture sur la base et il l'a convaincu de le prendre comme passager pour le trajet du retour. Une fois ces petites complications résolues, le plan de Vernon s'est déroulé à la perfection.

Cependant, alors qu'ils approchaient du camp, Vernon s'est rendu compte qu'il avait oublié un petit détail : la sentinelle à l'entrée qui devait vérifier leurs deux permissions avant de les laisser entrer. Les deux hommes savaient à quel point il était grave de quitter la base sans autorisation et étaient bien conscients des gros ennuis qui les attendaient s'ils étaient découverts. Heureusement, la vivacité d'esprit de Vernon est venue à leur secours. Il a sauté sur le siège arrière et il s'est allongé à plat ventre sur le plancher. Il a retenu son souffle, n'osant pas faire un bruit alors que la voiture a ralenti à l'approche de la barrière. Mais à sa grande horreur, quand il a levé les yeux il a vu le faisceau de la lampe de poche du gardien éclairer l'intérieur du camion. Il a pensé que c'était fini, que son plan ingénieux était tombé à l'eau et qu'il allait être arrêté... Mais que ça en valait quand même la peine pour le temps passé avec Dona. Mais à sa grande surprise et grand soulagement le garde n'a pas regardé la banquette arrière et qu'il est parti sans dire un mot. Ce fut la première, et pas la moins angoissante, de ses nombreuses « évasions ».

De l'autre côté de l'Atlantique le 15 décembre 44, le célèbre chef d'orchestre Glenn Miller était en vol de Londres à Paris pour se produire devant les troupes lorsque son avion a disparu sans laisser de trace au-dessus de la Manche¹¹. Ce fut un coup dur pour le moral des Américains. Le choc de sa perte s'est répercuté sur toutes les lignes de front ainsi que sur le front intérieur ; la musique de Miller figurait régulièrement en tête des hit-parades avec des succès tels que « Chattanooga Choo Choo », pour lequel il avait reçu le tout premier disque d'or avec plus d'un million d'exemplaires vendus. « In the Mood », « Moonlight Serenade » et « Tuxedo Junction » ont été ses autres grands succès. En 1942, alors au sommet de sa carrière, il déconcerta son public en abandonnant sa carrière civile et en s'engageant dans l'armée de l'air américaine. Il utilisa son incroyable talent pour divertir les troupes et, comme il l'expliqua, « pour mettre un peu plus de ressort dans les pieds de nos hommes et un peu plus de joie dans leur cœur ».



*Le major Glenn Miller pendant son service
dans l'armée de l'air américaine. 1944
Wikimedia Commons.*

¹¹ On suppose que son appareil de liaison a pu être touché par une des bombes larguées au-dessus de la Manche par les bombardiers de retour de mission pour ne pas avoir à se poser en Angleterre avec des bombes armées à bord.

La musique de Miller était plus qu'un simple divertissement : elle rappelait aux troupes leur foyer et apportait de la joie à une nation noyée dans la tragédie et la mort. La douceur romantique de « Moonlight Serenade » rappelait aux amoureux les visages restés au pays, tandis que le rythme entraînant de « In the Mood » et de « Little Brown Jug » était un répit bienvenu face au rythme des mitrailleuses et des canons.

Pendant ce temps, à Camp Roberts, Vernon lui aussi a eu un choc. Il a appris que ses 17 semaines d'entraînement initialement prévues allaient être écourtées d'un mois en raison du nombre alarmant de pertes en Europe. Cette augmentation soudaine du nombre de morts était due à la célèbre bataille des Ardennes qui allait durer six longues et sanglantes semaines, du 16 décembre 1944 au 25 janvier 1945.

Avec le débarquement réussi en Normandie quelques mois plus tôt, beaucoup pensaient que la guerre était presque terminée, mais Hitler avait conçu un plan pour couper en deux l'avance des alliés. Son choix s'était porté sur les troupes américaines épuisées et quelque peu inexpérimentées stationnées dans la forêt dense et glaciale des Ardennes. Après que les soldats allemands aient percé les lignes de front, certains se sont déguisés en Américains et ont semé la confusion parmi les véritables troupes américaines en répandant de fausses informations et même en modifiant les panneaux routiers de signalisation. Leur accent était indétectable et ils utilisaient l'argot américain qu'ils avaient facilement appris des prisonniers de guerre. Les troupes américaines, trompées au début, ont rapidement réagi et commencé à leur poser des questions anodines sur la culture américaine, telles que la capitale de certains États et les épouses de stars de cinéma célèbres, afin de détecter les infiltrés. Ce n'est que le jour de Noël, neuf jours après le début de la bataille, que le temps s'est suffisamment éclairci pour que les forces aériennes alliées puissent intervenir et apporter un soulagement à l'infanterie. À la fin de la bataille, un mois plus tard, plus de 100 000 Américains avaient été blessés, tués ou portés disparus, ce qui en faisait la bataille la plus meurtrière de l'histoire des États-Unis.

Avec autant de vies perdues, l'infanterie avait désespérément besoin de renforts et Vernon devait en faire partie. Après avoir appris que son entraînement serait écourté, il a obtenu une semaine de congé pour rentrer chez lui, faire ses adieux et rassembler les affaires dont il aurait besoin. On ne lui a pas dit où il allait ; ses seuls indices étaient un ticket de bus et un ticket de train qui devaient le conduire sur la côte Est. D'après cela, lui et sa famille en ont déduit qu'il serait envoyé en Europe plutôt que dans le Pacifique, mais ils n'en savaient pas plus.

Donc, sa famille a dû se résoudre à dire au revoir à un autre fils. Les familles des soldats américains recevaient des étoiles en fonction du statut de leur militaire : une étoile bleue s'il était en vie, une étoile dorée s'il était mort au combat. Jusqu'à présent, la famille Schmidt avait seulement reçu une étoile bleue pour le déploiement de Glenn en Europe mais maintenant elle en gagnait une deuxième pour le départ de Vernon. Alors qu'ils se préparaient à lui dire au revoir, tout ce qu'ils pouvaient faire c'était de prier pour qu'aucune des deux étoiles ne devienne dorée dans les mois à venir...

La nuit précédant le départ de Vernon, Dona et lui ont dû prendre une décision difficile. Aucun des deux ne savait combien de temps Vernon serait parti, ni s'il reviendrait un jour. Pour eux, l'avenir de leur relation était clair et si le monde redevenait en paix, ils auraient tout le temps nécessaire pour vivre ensemble. Mais avec un océan et une guerre qui allaient bientôt se dresser entre eux, le moment de prendre une décision était venu. Resterait-il de jeunes amoureux, sans plus ? Ou allaient-ils se dépêcher de se marier avant le départ de Vernon, comme tant d'autres couples en temps de guerre l'avaient fait ?

Après de longues discussions, le couple a décidé d'attendre le retour de Vernon pour « devenir vraiment sérieux ». Cependant, avant de partir cette nuit-là, Vernon a demandé Dona en mariage

et il est parti comme « fiancé » pour la gare routière le lendemain matin. Il ne voulait pas partir sans un souvenir d'elle alors il a pris une photo encadrée de sa nouvelle fiancée, qu'il a attachée avec une ficelle pour la porter autour du cou.



Photo encadrée de Dona que Vern a gardée avec lui pendant toute la guerre. Signée « Avec tout mon amour, Dona ». Avec l'aimable autorisation de V. N. Schmidt.

La famille Schmidt a conduit Vernon jusqu'à la gare routière de Bakersfield, la ville qu'il avait quittée quelques semaines plus tôt pour rendre visite à son frère et lui dit au revoir. Pour les parents, envoyer leur deuxième fils rejoindre son frère dans les affres de la guerre devait leur sembler presque impossible, mais ils avaient leurs prières de protection à leur adresser, à lui et à son frère, une fois qu'il serait parti.

Cependant, Vernon et sa famille ne savaient pas encore que Glenn avait été blessé et fait prisonnier quelques jours plus tôt, le 9 janvier 1945. Le soir de cette journée d'hiver glaciale, avant d'être capturé, Glenn avait reçu une lettre de son père avec à l'intérieur le septième verset du Psaume 91, le passage pour lequel son père et Vernon priaient continuellement pour lui :

« Que mille tombent à ta gauche et dix mille à ta droite mais que tu ne sois pas atteint. »

Ces paroles se sont avérées exactes lorsque les tirs ennemis ont touché Glenn à l'intérieur du blockhaus où il était posté et, qu'au lieu de le tuer sur le coup, ils ont simplement entaillé son menton et fait tomber son casque. Une explosion a suivi les balles et l'a criblé d'éclats d'obus. Beaucoup de ses camarades ont eu moins de chance cette nuit-là et il a vu mourir bon nombre d'entre eux. Grièvement blessé, il a été fait prisonnier par les Allemands et il a survécu miraculeusement à trois mois d'emprisonnement sans aucun traitement médical, pas même une aspirine.

Chaque nuit, Glenn dirigeait la prière de ses compagnons de captivité. Alors que ses camarades mouraient de leurs blessures et de faim tout autour de lui, il continuait à remercier Dieu de lui avoir donné la force de survivre et à le louer pour sa bonté. Le psaume 91 s'était réalisé pour Glenn au cours de ces semaines et il allait bientôt devenir réalité pour Vernon aussi.



Photo de Vernon en uniforme prise par un photographe de rue juste avant son départ. Avec l'aimable autorisation de V. N. Schmidt.

Le jour même où Glenn fut capturé, Vernon s'était mis en route pour Los Angeles en bus afin de prendre un train pour Fort Meade, dans le Maryland. Arrivé au fort, il a reçu des vaccins et des vêtements, et leur laine épaisse leur a fait comprendre, à lui et à ses camarades, qu'ils allaient partir vers un endroit glacial. De Fort Meade, ils se sont rendus à New York où ils ont été chargés sur des ferries, sans avoir encore de certitudes mais de simples suppositions sur leur destination.

Dans la nuit du 24 janvier 1945, Vernon a quitté le sol américain sans savoir combien de temps il faudrait avant que ses chaussures ne le touchent à nouveau. Il a salué la statue de la Liberté et il regardé l'ombre l'engloutir lentement alors que le ferry s'enfonçait dans la nuit. Son avenir à lui n'était ni plus clair ni plus visible que les ténèbres autour de lui...

Vernon ne tarda pas à remarquer quelque chose d'étrange. Une ombre impressionnante se rapprochait peu à peu, si grande qu'il crut d'abord qu'il s'agissait d'une sorte de gratte-ciel. Mais c'était impossible, ils étaient au milieu de l'océan.



*Le paquebot Queen Mary passe devant la Statue de la Liberté dans les années 1940.
Wikimedia Commons. National Archives and Records Administration*

Une fois que cette immense structure a été suffisamment proche, les yeux de Vernon ont été attirés par d'énormes lettres peintes sur la proue qui formaient le nom de Queen Mary. C'était un navire gigantesque, l'un des plus grands au monde, conçu à l'origine comme un paquebot de luxe pour les dignitaires et les célébrités. Au cours de sa carrière civile, il avait transporté des personnalités telles que le duc et la duchesse de Windsor, Winston Churchill, Fred Astaire et Bob Hope. Le navire avait été construit pour une capacité de 2 500 personnes, mais Vernon y a embarqué avec 15 000 autres soldats, soit six fois sa capacité prévue. Il a fallu deux jours pour charger toutes ces troupes à bord, mais le Queen Mary a compensé ce retard en battant des records de vitesse lors de la traversée de l'Atlantique. Le voyage de New York à l'Écosse n'a duré que six jours, un exploit incroyable compte tenu du parcours en zigzag qu'il a fallu suivre pendant toute la durée du voyage. C'était une stratégie simple pour éviter les torpilles ennemies ; il avançait de sept secondes dans une direction, puis prenait un nouveau cap à 90 degrés gauche ou droite pour avancer pendant sept secondes dans cette nouvelle direction. Même avec ce parcours chronophage, les six jours qu'il a fallu au Queen Mary pour transporter Vernon à travers l'Atlantique représentaient moins de la moitié du temps qu'aurait mis un convoi, qui aurait pu prendre jusqu'à 14 jours.

Mais le voyage de Vernon à travers l'Atlantique dans ce paquebot de luxe était tout sauf luxueux. Les soldats dormaient sur tout ce qu'ils pouvaient trouver et ils étaient entassés dans des espaces inconfortables. Ils recevaient deux maigres repas par jour, généralement un assortiment peu appétissant d'abricots ou de pruneaux cuits et de flocons d'avoine. Avec une mer incroyablement agitée, ils étaient obligés de marcher le long du bord des cloisons pour éviter d'être ballottés avec le navire.



*Le Queen Mary rentre au port avec 14 000 soldats américains à son bord.
(20 juin 1945). Warfare History Network.*

Cependant, les jours à bord du Queen Mary n'étaient pas tous mornes et, comme Vernon se le rappelle, « chaque jour était une nouvelle expérience excitante ». Un matin exceptionnellement orageux, Vernon et ses copains étaient assis à une table en attendant leur petit-déjeuner lorsqu'il a entendu un GI s'approcher d'eux par derrière avec une énorme bassine de flocons d'avoine sur l'épaule. À ce moment-là, le navire a violemment tangué et la combinaison du pont en pente et du jus de pruneau glissant qui recouvrait le sol a été fatale pour le pauvre GI qui était de corvée ce matin-là. Il est tombé, les pieds en l'air, la casserole de flocons d'avoine fumante atterrissant malheureusement sous lui avec lui en plein milieu. Vernon et sa tablée ont éclaté de rire devant le pauvre militaire au visage rouge de honte, le cul planté dans la casserole et recouvert de leur petit-déjeuner de la tête aux pieds. Alors que le GI mortifié tentait de se relever et de retrouver sa dignité, il a glissé à nouveau sur le jus et il est retombé dans la casserole juste au moment d'un nouveau balancement du navire, le faisant glisser d'un bout à l'autre de la pièce non pas une, mais deux fois. Pendant ce temps, Vernon et ses copains malgré un fond de pitié pour ce pauvre gars ne pouvaient pas s'empêcher de continuer à rire aux éclats. Inutile de dire qu'après que le soldat crasseux se soit secoué la bouillie de ses cheveux, ni Vernon ni ses copains n'ont eu de petit-déjeuner ce jour-là.

Ce matin-là n'a certainement pas laissé de bon souvenir au GI maladroit, mais ces moments de rire et de légèreté ont aidé Vernon et ses camarades à prendre leurs distances avec les cauchemars qui les attendaient à terre.

CHAPITRE 5 : LA ROUTE VERS HABSCHIED

« À l'étroit, gelé et paumé »

Après avoir débarqué à Glasgow, en Écosse, Vernon a pris un train pour Southampton, dans le Sud de l'Angleterre, et est monté à bord d'un autre navire à destination du Havre, en France.

Autrefois l'un des plus grands ports maritimes du monde, Le Havre a été capturé par les Allemands au début de la guerre et utilisé comme base navale. Ils se sont préparés à un potentiel débarquement allié en construisant des casemates et des bunkers et en stockant suffisamment de nourriture et de provisions pour survivre à une invasion. De nombreux habitants se sont opposés avec plus ou moins de force à cette occupation et ils ont formé des groupes de résistance dont plusieurs ont fourni des informations utiles aux services de renseignement britanniques en prévision du débarquement en Normandie. Des citoyens de tous âges, de tous partis politiques, de toutes professions et de tous milieux socio-économiques ont appartenu à ces groupes, qui chacun avec un mode d'action différent, avaient tous cependant le même objectif en tête : libérer la France de l'occupation nazie.

Cependant, la clé de la réussite d'une rébellion c'est de travailler de manière cohérente vers un objectif commun. Au début, les factions résistantes travaillaient séparément et utilisaient des méthodes différentes, certaines recourant à la violence contre les occupants nazis et d'autres imprimant des articles incendiaires dans les journaux. Pour unir ces groupes et ainsi accroître leur force, le SOE (Special Operations Executive) britannique a offert son aide non seulement pour fusionner (en liaison avec les responsables français) la myriade de groupuscules rebelles en une organisation résistante unie, mais aussi en fournissant des armes et une formation à ses membres. Ces armes à feu étaient conçues pour être rapidement et facilement démontées afin d'être facilement dissimulées et rapidement remontées pour tirer. Elles étaient généralement livrées aux Français par des parachutages alliés.

Les résistants français étaient aussi connus comme saboteurs. La perturbation des lignes de communication et la destruction des moyens de transport couplées à la collecte du renseignement ont sans aucun doute joué un rôle énorme dans la victoire des Alliés, en particulier lors de la bataille de Normandie. Entre le 5 et le 6 juin 1944, près de 1 000 sabotages ont été commis par les résistants et pendant que les soldats américains prenaient d'assaut les plages d'Utah et d'Omaha, les insurgés français sabotaient les voies de communication pour empêcher les renforts nazis d'atteindre le champ de bataille. On sait maintenant que l'intelligence de ces hommes et de ces femmes courageux était une arme aussi redoutable contre l'ennemi que leurs armes ; selon le général William Brown, le « père des services de renseignement américains », 80 % des informations utiles obtenues par les alliés pour réussir l'invasion de la France provenaient de la résistance française.

Même avec l'aide de ses habitants, Le Havre restait une cible pour les forces aériennes alliées et la ville a été bombardée 132 fois, les pires attaques ayant eu lieu les 5 et 6 septembre 1944. À la fin de ce bombardement, connu sous le nom de « tempête de fer et de feu », plus de 5 000 personnes avaient trouvé la mort, 12 500 bâtiments étaient en ruines et 350 navires avaient coulé au fond de la mer. Si soixante mille Français et Françaises ont été tués par les bombardements alliés tout au long de la guerre, les trois quarts de ces pertes ont été enregistrés en 1944. La ville a été libérée une semaine après son pire bombardement, le 12 septembre 1944, mais à un prix terriblement élevé.



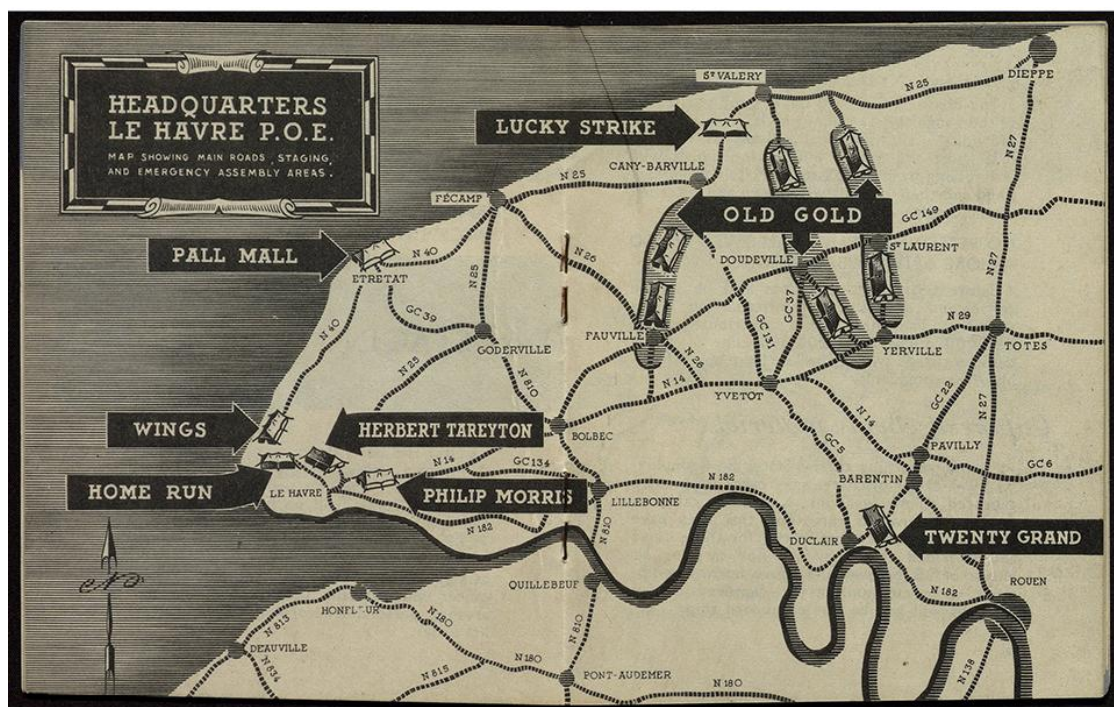
Place Saint-Roch dans le quartier Saint-Joseph du Havre, hiver 1944-1945.

Mais malgré sa destruction Le Havre est devenu le site d'un des plus grands camps de soldats « remplaçants » de la Seconde Guerre mondiale, surnommés les « Repple Depples¹² ». C'est ce qui a amené Vernon dans ce port en particulier ; il faisait partie des troupes de remplacement des hommes perdus pendant la bataille des Ardennes.

Le camp où Vernon a séjourné était probablement « Lucky Strike » qui allait être connu comme un des « camps cigarettes » après la guerre. Chacun de ces camps portait le nom d'une célèbre marque de cigarettes, d'où leur surnom. Les soldats en attente d'un rapatriement étaient hébergés dans des camps comme Lucky Strike ou Philip Morris, car l'armée entière ne pouvait pas être transportée de l'autre côté de l'Atlantique en une seule fois. Lucky Strike était en fait le plus grand « camp cigarettes » avec une capacité maximale de 58 000 soldats. Ici, les soldats étaient épouillés, douchés, soumis à des examens médicaux et recevaient de nouveaux vêtements (de nombreux hommes portaient le même uniforme depuis des mois). Lucky Strike était également le principal « camp cigarettes » pour les prisonniers de guerre américains libérés, et si certains ont profité de leur séjour pour se détendre et échanger des histoires avec leurs camarades, d'autres ont considéré qu'il s'agissait d'une simple prison de plus. De nombreux GIs ont trouvé une occasion de s'échapper et l'ont saisie, fuyant vers la liberté comme ils avaient désespérément voulu le faire lorsqu'ils étaient retenus captifs derrière les lignes ennemies. Rien que dans le camp de Lucky Strike, jusqu'à 5 000 officiers sont partis sans autorisation.

Cependant, Vernon lui ne pouvait pas s'échapper ; son voyage en Europe ne faisait que commencer. Malheureusement, l'arrivée en bateau au Havre n'était pas aussi simple que celle à Glasgow. Les eaux entourant le port étaient jonchées d'épaves provenant des bombardements alliés et empêchaient le navire d'accoster. Vernon et ses camarades ont dû emprunter un itinéraire inhabituel pour débarquer ; ils ont balancé leurs affaires par-dessus le bord du bateau avant de descendre le long de cordes et de sauter dans des embarcations plus petites qui les ont transportés jusqu'à la plage.

¹² Abréviation de Replacement Depot en argot américain.



Armée américaine sur le théâtre d'opérations européen (ETO). (1945).

*« Vous préparez votre retour aux États-Unis ». – Brochure faisant référence aux « camps de cigarettes. »
Distribué par le Corps des transports, Forces de service de l'armée américaine, ETO.*

Après avoir gagné la terre ferme, Vernon et ses copains ont été conduits dans un immense bâtiment où une surprise les attendait. En effet, ils ont été accueillis par l'orchestre de Glenn Miller qui s'est mis à jouer, faisant apparaître des sourires sur des visages creusés par l'angoisse et verdissés par le mal de mer. Le célèbre chef d'orchestre ayant disparu au-dessus de la Manche quelques semaines auparavant, son absence rendait l'interprétation de ses morceaux préférés encore plus émouvante. Cet intermède musical fut une démonstration émouvante de la force du moral des Américains et de leur refus de se laisser abattre.

Du début jusqu'à la fin de son parcours, Vernon n'a jamais connu sa destination jusqu'à ce qu'il y arrive. Effectivement, à cette époque, certes les GIs étaient habitués à obéir aux ordres et à ne pas poser de questions mais ils ne pouvaient pas s'empêcher de s'interroger. Ils ne savaient pas pourquoi ils avaient été envoyés dans cet énorme camp et ils n'avaient aucune idée de leur prochaine destination. Vernon a été nourri dans le centre d'accueil, un numéro a été inscrit à la craie sur son casque pour indiquer sa future destination, mais il n'en connaissait pas la signification, et le 2 février 1945, son groupe de militaires est sorti du camp pour entamer la dernière étape de leur voyage vers la guerre.

Jusqu'à ce moment-là, Vernon avait passé la majeure partie de son voyage sur le Queen Mary bondé, ballotté violemment par des mers agitées pendant six jours et ne mangeant que deux maigres repas par jour mais malheureusement pour lui, la partie la plus inconfortable du voyage était encore à venir.

Sur les voies de chemin de fer devant eux stationnaient des wagons en bois sans fenêtre qui, comme ils l'ont appris plus tard, étaient des wagons couverts datant de la Première Guerre mondiale et connus sous le nom de « 40 & 8 ». Ces wagons tiraient leur nom de leur capacité : ils étaient conçus pour transporter soit 40 hommes, soit huit chevaux. Après la fin de la Seconde Guerre mondiale, les Américains ont continué à les utiliser pour envoyer de l'aide à la France pendant la grave

sécheresse en 1947 justifiant leur surnom de « Thank you trains ». La France a répondu à cet acte de bonne volonté en renvoyant des 40 & 8 de l'autre côté de l'Atlantique, cette fois remplis de cadeaux personnels et étiquetés « Merci Trains ». Malheureusement pour Vernon, ces wagons avaient encore des kilomètres et des années devant eux avant d'être utilisés pour apporter de la joie et non la guerre.



« Thank you train » offert aux États-Unis : « Un cadeau de la France aux États-Unis en reconnaissance de l'aide apportée par ces derniers à la France après la Seconde Guerre mondiale ».

National Archives and Records Administration. 1949.

Alors que les hommes se tenaient debout sur le quai, tremblant de tous leurs membres dans la froideur humide de février, ils ont été lentement rassemblés dans les wagons couverts, à raison d'environ 40 GIs par wagon. En montant à l'intérieur Vernon y jeta un coup d'œil, ce qui ne prit pas longtemps et il vit qu'il n'y avait que de la paille et un seau. C'était malgré tout un minimum pour des hommes entassés les uns contre les autres.

Le bruit de la fermeture de la porte en bois coulissante avait quelque chose de sinistre. Elle se fermait de l'extérieur, bloquant toute lumière, à l'exception de celle qui s'infiltrait à travers les interstices des planches des parois. L'air était épais et rare. Bien qu'ils n'en aient pas conscience, les GIs goûtaient au mode de transport que les victimes des nazis avaient dû affronter lorsqu'ils étaient transportés vers les camps de concentration, ces mêmes personnes pour qui ils risqueraient bientôt leur vie.

Pendant les trois jours et les trois nuits que Vernon a passé dans le wagon, ils n'ont parcouru que 644 kilomètres en raison des arrêts fréquents pour laisser passer les trains transportant des soldats blessés. Comme Vernon le racontera plus tard, « à cette vitesse là on aurait presque pu le faire à pied... ». Les soldats ne respiraient de l'air frais que deux fois par jour, lorsque le train s'arrêtait, ouvrait les portes des wagons pour laisser les hommes sortir et recevoir les repas venus des cuisines de campagne. Les portions étaient loin d'être suffisantes - et encore moins d'être savoureuses - mais heureusement pour les hommes, des enfants français peu farouches attendaient dans les champs pour profiter de la faim des Américains. Ils vendaient du vin et des miches de pain que les soldats leur achetaient bien volontiers.

C'était sûrement un peu pénible que de devoir quitter l'air frais et de remonter dans ces caisses en bois. Blottis les uns contre les autres, la chaleur corporelle combinée de 40 hommes aidait à lutter contre le froid mais ils devaient quand même éviter la neige qui s'infiltrait par les fissures des parois.

Pire encore, beaucoup d'hommes ont contracté des maladies dues au froid intense et au manque de nourriture, maladies qui se sont propagées comme une traînée de poudre dans ces espaces confinés. Les wagons, qui avaient été plutôt calmes au début du voyage, à l'exception de quelques cris ou de plaintes occasionnelles résonnaient maintenant de toux sèches et de gémissements.

Le trajet du Havre à Metz, a été sans aucun doute une épreuve difficile pour Vernon, lui qui ne connaissait que la chaleur et le soleil de la Californie. Pour un garçon habitué à un climat doux, l'hiver 1944-1945, qui s'avéra être l'hiver le plus froid en Europe depuis 50 ans, aura été un choc des plus cruels pour son organisme. Ce qu'il ne pouvait pas prévoir, cependant, c'étaient les mois qu'il allait bientôt passer exposé à un froid mortel, à souhaiter même pouvoir revenir dans ces fichus wagons de bois où les parois même fissurées bloquaient partiellement l'assaut du vent glacial. Aujourd'hui encore, Vernon déteste la neige et le froid car ils lui rappellent des souvenirs amers, des engelures, des maladies et des nuits blanches dans la neige. En repensant à son mémorable voyage à travers la France, son opinion était faite : « En tant que fantassin qui a fait sa part de marche à pied à travers l'Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale, c'est en marchant que l'ai connu les moins pires moments.

Une fois à Metz, ils ont été conduits à l'intérieur d'un autre « Repple Depple » où ils ont reçu des armes et des munitions. La plupart des soldats recevaient le fusil M-1 Garand standard, qui pesait 5,5 kg et qui était un peu lourd à porter, mais lorsque l'armurier de service a tenté d'en donner un à Vernon, il l'a refusé. Il a fait valoir qu'il avait été formé au maniement des canons et qu'il aurait besoin d'une carabine plus légère lorsqu'il serait affecté à une compagnie de canonnières. Après de longues discussions, le militaire exaspéré a fini par céder et a tendu une carabine à Vernon.

Dans la soirée, les soldats sont montés à l'arrière d'un camion, une quinzaine par véhicule, et les hommes se sont installés aussi confortablement que possible pour un long trajet. L'exposition à l'air hivernal était dure, mais au fur et à mesure que la distance entre eux et la ligne de front diminuait, le froid n'était plus la seule raison de leurs tremblements. La guerre maintenant n'était plus un concept abstrait, ni un conflit à des milliers de kilomètres de là. Ils fonçaient droit vers le cœur des combats et pour un adolescent comme Vernon, la perspective de la mort était étrange. Un jeune homme comme lui, qui aspirait simplement à une vie d'indépendance et à fonder sa propre famille, ne pouvait certainement pas envisager tout cela anéanti par une seule balle ou une seule explosion. Les décennies de vie à venir ne pouvaient certainement pas lui être ôtées aussi facilement que le duvet qu'il venait de commencer à raser, comme tant de ses camarades.

Vernon a traversé le Luxembourg et est entré finalement en Allemagne, à Habscheid. Pendant le trajet, il remarqué que plusieurs personnes levaient les sourcils en voyant la carabine qu'il portait mais il n'y prêta pas attention. Il expliquait à qui le lui demandait qu'il allait faire partie d'une compagnie d'artillerie et qu'une carabine était l'arme appropriée pour une telle unité. Il était loin de se douter que ses attentes allaient être une nouvelle fois déçues...

Bien qu'ils n'aient toujours aucune idée de leur destination finale, Vernon a commencé à soupçonner qu'ils approchaient des lignes ennemies lorsqu'il a aperçu les « dents de dragon » de la ligne Siegfried. Cette formidable ligne de défense qui s'étendait sur 630 kilomètres le long de la frontière occidentale de l'Allemagne avait été conçue pour ralentir l'avance ennemie. Les fameuses dents du dragon qui avaient attiré l'attention de Vernon étaient des obstacles pour les blindés alliés, espacés de manière à ce que les chars ne puissent pas les franchir.



*États-Unis. Armée. Corps des transmissions. (12 février 1945).
Armée américaine, 90^{ème} Division d'Infanterie, Habscheid, Allemagne.
Digital Commonwealth Massachusetts Collections Online.*

Une fois arrivés à Habscheid, Vernon et deux autres soldats ont été envoyés dans une église pour y attendre de nouvelles instructions. Cette église, connue sous le nom de Sainte-Lucie et Donatien, avait déjà subi de terribles bombardements et aurait presque mieux été décrite comme un tas de décombres que comme un véritable bâtiment. Conformément aux ordres Vernon est entré à l'intérieur et il y a même trouvé un banc. Les deux autres GIs qui avaient été dirigés vers l'église avec Vernon se sont assis à côté de lui, les explosions des tirs d'artillerie au-dessus de leurs têtes leur rappelaient sans cesse que jamais leur foyer n'avait été aussi loin et que jamais le champ de bataille n'avait été si proche.

Là-bas à Reedley, Vernon et Glenn n'étaient pas plus éloignés des pensées de leurs parents à cause de l'océan qui les séparait. Vernon se souvient que « Maman s'inquiétait et que Papa priait », il continuait à réciter le Psaume 91 tous les jours pour Vernon et pour Glenn.

Mais les prières de M. et Mme Schmidt étaient loin d'être les seules adressées au Seigneur en faveur de Vernon et Glenn. L'église Full Gospel Tabernacle avait publié une liste de 42 de ses paroissiens (et 10 extérieurs) qui mettaient leur vie en danger en combattant à la guerre. Cette église croyait fermement au pouvoir de la prière, à tel point qu'elle s'était assurée d'avoir 24 heures sur 24, à chaque heure de chaque jour et de la nuit, quelqu'un volontaire pour demander au Seigneur de protéger ces 52 militaires. À chaque instant de toute sa carrière militaire, Vernon a été sous la protection de la prière d'au moins une personne restée chez lui. Il en verra la preuve indéniable dans les mois de combat à venir ; la mort le frôlera à maintes reprises, avec plusieurs cas de survie totalement inexplicables sauf à y voir la protection vigilante de Dieu. Il ne faisait aucun doute que les balles qui le visaient et les explosions qui l'évitaient de quelques centimètres étaient modifiées dans leur trajectoire par un Dieu qui entendait les prières d'un croyant, à genoux et les mains jointes vers le ciel, au Full Gospel Tabernacle, dans une petite ville à l'autre bout du monde.

C'était certainement une bonne chose que le Seigneur puisse veiller sur Vernon, car le jour où ces prières étaient essentielles à sa survie venait de commencer. Elles ont été utiles cette nuit-là même, lorsque Vernon est sorti de l'église pour affronter l'ennemi, les yeux dans les yeux, fusil contre fusil.

Liste de prière du Full Gospel Tabernacle
Liste des noms figurant sur la liste de prière du Full Gospel Tabernacle.
Les noms des membres de l'église sont indiqués en gras.

<i>PFC Paul S. Bartsch</i>	<i>S.S. Hongola</i>	<i>PFC James F. Parkinson</i>	<i>Sgt. Darold M. Wood</i>
<i>Fred A. Bean</i>	<i>Sgt. Forest W. Huddleston</i>	<i>Marvin Sargent</i>	<i>Alfred Yale</i>
<i>Bill B. Buchanan</i>	<i>George Iten</i>	<i>PFC Glenn Schmidt</i>	<i>Lt. Ferd S. Yale</i>
<i>Sgt. Harley R. Buller</i>	<i>PFC Edward C. Izmerian</i>	<i>PFC Vernon N. Schmidt</i>	<i>Pvt. Harry Bartsch</i>
<i>Pvt. Vernon H. Buller</i>	<i>PFC Vernie Janzen</i>	<i>Pvt. Carl Simmons</i>	<i>Sgt. Russell Fountain</i>
<i>James Calafat</i>	<i>PFC Earl D. Johnson</i>	<i>Eugene W. Simmons</i>	<i>Sgt. John E. Huddleston</i>
<i>PFC Vernon K. Duerksen</i>	<i>Dewey Jones</i>	<i>Cpl. Wendell Simmons</i>	<i>Wayne C. Huddleston</i>
<i>PFC Richard T. Dunn</i>	<i>PFC William Kummerfeld</i>	<i>PFC Pete Taplac</i>	<i>Pvt. Milton Hutchins</i>
<i>PFC Verle M. Gant</i>	<i>Chaplain James K. McConchie</i>	<i>PFC Charles E. Thurston</i>	<i>Cpl. Edward W. Janzen</i>
<i>Elden Glaesman</i>	<i>Pvt. Vance V. McConchie</i>	<i>Sgt. John T. Thurston</i>	<i>Joseph A. Johannes</i>
<i>Marvin E. Glaesman</i>	<i>Lt. Arvi Nurmi</i>	<i>Paul E. Thurston</i>	<i>Cpl. W. B. McCutcheon</i>
<i>Pvt. Clarence Graves</i>	<i>Sgt. John Nurmi</i>	<i>T/Sgt. David E. Wiebe</i>	<i>Lt. Robert G. Parkinson</i>
<i>PFC Roy R. Hagen</i>	<i>Sgt. Earl Owens</i>	<i>Earl J. Wise</i>	<i>PFC Robert Earl Robinson</i>

CHAPITRE 6 : BIENVENUE SUR LE CHAMP DE BATAILLE

« Le feu et la glace »

Les heures passèrent et l'obscurité tomba avant que quelqu'un d'autre n'entre dans l'église. Les trois hommes serraient contre eux leurs fusils et leurs munitions, ne sachant pas quand ils seraient utilisés pour la première fois mais pressentant que ce devait être pour bientôt. Après s'être présentés, Vernon a appris que les deux autres GI s'appelaient Washington Irving Wigton et Robert Roper. Vernon et Roper s'étaient entraînés ensemble au Camp Roberts mais leurs chemins ne s'étaient pas croisés à nouveau jusqu'à présent. Ces trois hommes étaient de parfaits inconnus, ne sachant pas encore s'ils avaient beaucoup en commun, si ce n'est une nervosité à se ronger les ongles à l'idée de ce qui allait arriver et une farouche détermination à survivre. C'était peut-être une chance que Vernon ne sache pas encore que dans 11 jours, il serait le seul homme de ce banc encore en vie.

Vernon a remarqué immédiatement que Wigton portait une paire de lunettes aux verres si épais qu'il devait être presque aveugle. Wigton lui a expliqué rapidement qu'il était à l'origine dans l'armée de l'air mais qu'il avait été réaffecté dans l'infanterie en raison des fortes pertes récentes. Vernon n'a pas pu s'empêcher de se demander comment ce soldat avait pu être affecté en première ligne ; il semblait presque cruel d'affecter un homme ayant une déficience visuelle aussi grave dans l'infanterie. Sa mauvaise vision était certainement pour lui synonyme d'une catastrophe à venir.

Un soldat à l'allure décharnée s'est approché enfin d'eux et leur a chuchoté de le suivre sans faire de bruit, pas même le moindre son. Ils avaient compris sans se poser de question que leur silence était une question de vie ou de mort. Ils l'ont suivi hors de l'église dans la nuit froide de l'hiver en portant leurs sacs et leurs armes et en avançant aussi silencieusement que possible. Vernon a entendu bientôt un murmure rauque derrière lui.

« Schmidt, je ne vois rien ! T'es où ? »

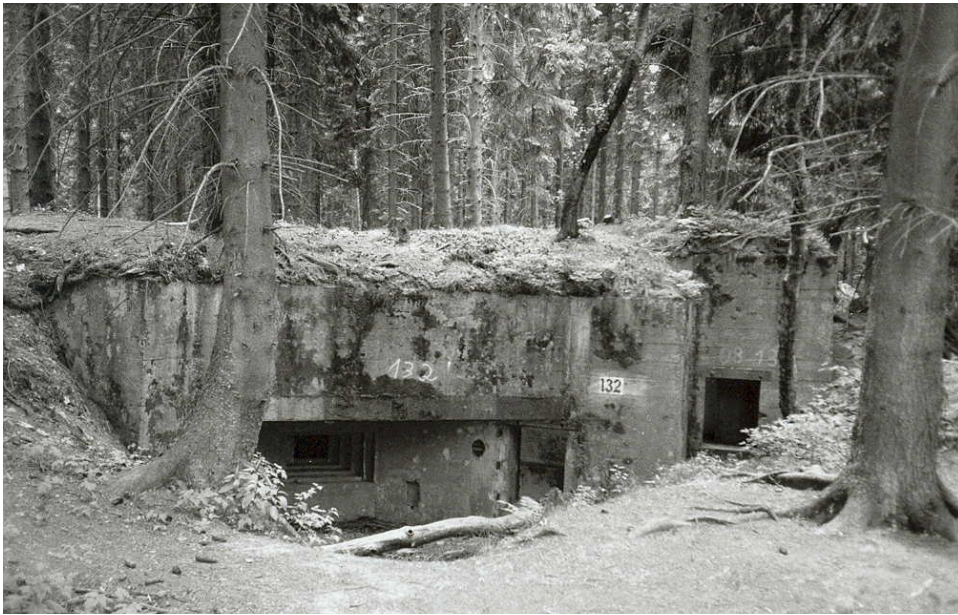
C'était Wigton. Apparemment, sa vision était mauvaise en plein jour mais presque inexistante dans l'obscurité. Vernon lui a dit doucement de s'accrocher à sa ceinture et ainsi il a tiré Wigton jusqu'à leur destination.

Même pour ceux qui avaient une vision parfaite, il était impossible de voir où ils allaient dans cette obscurité totale. Le seul indice pour Vernon c'était le changement de terrain sous ses pieds ; le gravier de la ville se transformait lentement en un sol accidenté lui indiquant qu'ils se trouvaient maintenant dans une sorte de pâturage. Finalement, leur guide s'est arrêté devant ce qui ressemblait à un énorme mur de fer, il a chuchoté un code secret à un garde et la porte dans le mur s'est ouverte en grinçant.

Vernon, Roper et Wigton ont été conduits à l'intérieur d'une structure qu'ils découvrirent rapidement être un « blockhaus ». Les blockhaus étaient des abris constitués de murs de béton de 60 cm d'épaisseur armés de barres d'acier qui protégeaient et abritaient les soldats pendant la guerre. Conçus avec un système de ventilation et parfois des ouvertures dans le béton pour pouvoir tirer avec des armes, ils constituaient un bouclier efficace et offraient un refuge aux fantassins épuisés. Ils avaient été construits à l'origine par les Allemands, mais à mesure que les troupes alliées repoussaient les Nazis, ces casemates étaient capturées et utilisées par les Américains.

Vernon est entré dans la casemate et il a vite vu qu'il se trouvait dans ce qui ressemblait simplement à une grande pièce. Elle était totalement sombre, à l'exception d'une lampe de fortune qu'un GI astucieux avait fabriquée à partir d'une bouteille de vin et d'une chaussette en laine qui servait de mèche à une réserve d'essence.

Ils ont été présentés au sergent Mueller, le soldat le plus gradé du blockhaus. Après leur avoir serré la main, il leur a demandé de poser leurs sacs et de se reposer un moment. Vernon a volontiers délesté ses épaules fatiguées et a laissé ses affaires dans un coin.

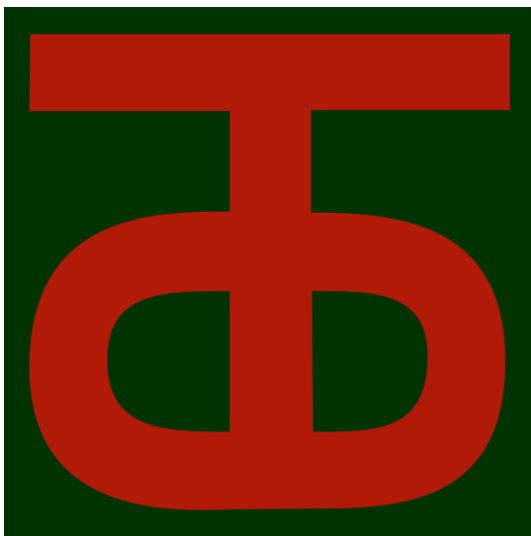


Bunker de la ligne Siegfried près d'Aix-la-Chapelle, en Allemagne. 1945

Le sergent Mueller s'est tourné à nouveau vers eux. « Bienvenue à vous, vous faites partie de la compagnie E du 358^{ème} Régiment de la 90^{ème} Division d'Infanterie, sous les ordres du général Patton. » La fierté se lisait dans chacune des syllabes qu'il prononçait et grandissait graduellement en même temps dans le cœur des trois jeunes hommes.

C'était la première information que Vernon recevait sur sa mission depuis le début de son voyage à travers l'Atlantique. Cette révélation n'était pas anodine non plus car cette affectation à une division signifiait bien plus qu'un simple numéro.

La 90^{ème} Division d'Infanterie, dont les soldats sont connus sous le surnom de « Tough 'Ombres », a été créée en 1917 pour combattre lors de l'entrée en guerre des Etats-Unis pendant la Première Guerre mondiale. Les premiers appelés venaient du Texas et de l'Oklahoma, d'où le chevauchement du « T » et du « O » qui forment l'insigne de la division. Plus tard, lorsque la division fut réactivée pour la Seconde Guerre mondiale, les lettres « T » et « O » ont été conservées dans l'insigne, même si les conscrits venaient dorénavant de tout le pays. Vers la fin de la guerre, le général Patton a fait l'éloge de la division en utilisant l'acronyme de « Tough 'Ombres » au lieu de Texas et Oklahoma.



*Insigne de la 90^{ème} Division d'infanterie,
également connue sous le nom de
« Tough 'Ombres ».*

Pendant la Première Guerre mondiale, la 90^{ème} Division a servi sous les ordres du général John J. Pershing, qui complimenta plus tard ses actions en écrivant : « La 90^{ème} est l'une des meilleures divisions envoyées ici. Tout le monde le dit. » Cependant, l'honneur de la division ne s'est certainement pas éteint avec la Première Guerre mondiale car les soldats ont échangé un général légendaire contre un autre ; s'ils ont commencé avec le général Pershing, l'un des trois généraux américains à avoir jamais reçu six étoiles (les deux autres récipiendaires étant George Washington et Ulysses S. Grant) ils ont fini avec le général Patton, un homme considéré par beaucoup comme le général le plus redouté de l'armée américaine pendant la Seconde Guerre mondiale. La division a reçu également les éloges du général Patton, qui a félicité ses hommes en ces termes : « Parfois, je pense que vous ne savez pas à quel point vous êtes bons. Vous êtes les meilleurs soldats du monde. Ce fut un grand honneur de vous commander ».

Mais gagner ce niveau de respect et d'honneur n'a pas été une mince affaire pour la division. Il a fallu des sacrifices inimaginables et une détermination farouche pour vaincre l'ennemi. Pendant sa présence en Europe, la 90^{ème} Division a passé plus de jours au combat que toute autre division de l'armée américaine. Au moins une de ses unités a été en contact direct avec l'ennemi pendant chaque jour, de la première heure de la guerre jusqu'à la toute dernière. Au cours de la guerre, ils ont capturé 83 437 prisonniers (soit l'équivalent de six divisions ennemies) et détruit 501 chars allemands, 195 canons automoteurs, 5 572 véhicules, 82 locomotives, 134 avions et trois bateaux à vapeur.

C'est là, dans ce blockhaus froid et humide, avec la lumière de la lampe de fortune projetant les ombres de dix autres GI's sur les murs, que Vernon a été initié à la fraternité des frères d'armes, à celle de la bravoure et du sacrifice de soi qui était l'ADN de la 90^{ème} Division d'Infanterie. Le sergent Mueller leur a ordonné de trouver un endroit où passer la nuit et de se préparer pour « décoller » à six heures le lendemain matin. Vernon n'avait aucune idée de ce que signifiait « décoller », mais six heures lui semblait tôt... Il a donc trouvé un endroit vide sur le sol en béton gelé pour se pelotonner pour la nuit. Il a frissonné et remarqué de l'eau qui s'infiltrait à travers les murs de béton. Apparemment, un soldat américain avait jeté un cocktail Molotov dans le système de ventilation du bunker et l'avait complètement détruit. Ce serait donc une longue nuit de frissons et de grincements de dents.

Le lendemain matin, le 8 février 1945, Vernon et les autres hommes ont reçu des rations K pour le petit-déjeuner. Ces rations étaient contenues dans de petites boîtes, pesant chacune un peu plus d'une livre, chaque soldat recevant trois boîtes par jour. Elles se composaient généralement de deux types de biscuits, d'une boîte de viande, de poudre pour boisson avec du sucre et d'un morceau de bonbon ou de chocolat. Trouver le juste équilibre entre la nutrition, la saveur et la légèreté pour toutes les rations était certainement une science, mais particulièrement pour les rations K. Cette ration était conçue pour les situations d'urgence uniquement, de sorte qu'aucune réhydratation de la viande ou des œufs ni aucune cuisson n'étaient nécessaires. Pour Vernon, recevoir une ration K pour le petit-déjeuner signifiait qu'il était au cœur d'une crise, et comme les rations ont continué à arriver il a rapidement compris que la crise ne serait pas terminée de sitôt.

À six heures du matin, tous les soldats se tenaient à l'extérieur du blockhaus, prêts à partir. Vernon avait laissé son paquet de trésors personnels sur le sol du bunker et, au moment de partir, il s'est demandé s'il devait les emporter avec lui ou revenir les chercher plus tard. Lorsqu'il s'est approché du sergent et lui a demandé s'ils reviendraient bientôt au blockhaus, le sous-officier l'a regardé avec étonnement. Ils ne reviendraient ici que si les Allemands les forçaient à battre en retraite. Cela n'allait bien sûr pas se produire et Vernon devait donc emporter tout ce qu'il voulait garder. À ce moment-là, Vernon a réalisé qu'il était désormais officiellement et indéniablement en combat.

De retour dans le blockhaus, vêtu de son pardessus et de ses chaussures en caoutchouc, il a fouillé dans son sac à dos où il avait rangé son masque à gaz, sa couverture, son savon, son papier, plusieurs photos et un grand carton de chewing-gum Dentyne. Il ne prit que l'essentiel : un rasoir, une brosse à dents, un stylo, son Nouveau Testament fourni par le gouvernement et une photo de Dona. Il était particulièrement réticent à l'idée de laisser le chewing-gum, mais il a quitté le bunker en espérant qu'un autre GI chanceux pourrait en profiter à sa place.

Le premier jour de combat de Vernon a été passé à gravir péniblement des collines verglacées, chargé de ses affaires essentielles, de sa carabine et des munitions attachées à sa poitrine. Ils ont pris d'assaut casemate après casemate, plus de 100 en tout, pour s'assurer qu'elles étaient toutes vides de soldats allemands, ne sachant jamais s'ils allaient trouver un fusil pointé entre leurs yeux en ouvrant la lourde porte métallique. Des chars encadraient l'unité alors qu'elle se dirigeait vers l'Est et Vernon était plutôt réconforté par la présence des dix autres hommes qui marchaient avec lui et surtout quand ils étaient confrontés aux tirs occasionnels de l'ennemi. C'est au cours de cette longue et ardue mission que Vernon a vu son premier mort sur le champ de bataille ; après avoir pris d'assaut l'un des blockhaus, il a trouvé un soldat allemand récemment tué et affalé dans son trou individuel. Peut-être que ce soldat a été oublié par beaucoup, mais Vernon lui se souviendra toujours de lui.



*1^{ère} Classe Artice « Cleo » Estep
Avec l'aimable autorisation
de la famille Artice Estep*



*2^{ème} Classe Hobart O. « Jay » Estep
Avec l'aimable autorisation
de la famille Artice Estep*

En plus de se lier d'amitié avec Wigton et Roper, Vernon se lia d'amitié avec un autre GI, bien qu'il appartienne à la compagnie H : son nom Artice « Cleo » Estep. Estep et Vernon représentaient tous deux l'une des deux étoiles bleues symboliques de leur famille. Pour Vernon, Glenn représentait la deuxième étoile, mais pour Estep, c'était son jeune frère, Hobart O. « Jay » Estep. Malheureusement l'étoile de Jay était déjà devenue dorée ; la veille de Noël 1944, son navire avait été coulé par une torpille allemande alors qu'il traversait la Manche pour rejoindre la Normandie.

Vernon ne pouvait qu'espérer que les deux étoiles de la famille Schmidt restent toujours bleues. Le courrier était rare et il n'a jamais reçu de lettre de Glenn. Il ignorait totalement qu'à ce moment-là Glenn grelottait de froid et mourrait de faim dans un camp de prisonniers de guerre. Il n'avait de nouvelles de chez lui que par Dona, qui lui écrivait fidèlement presque tous les jours, depuis son départ jusqu'à son retour. Chaque fois qu'une lettre arrivait, il la lisait et la relisait jusqu'à la connaître presque par cœur, car chaque lecture lui donnait l'impression d'être de retour chez lui. Il cueillait des fruits avec son père dans les champs, il était assis à la table de la cuisine pendant que sa mère préparait le dîner, il se promenait en ville, bras dessus bras dessous avec Dona. Puis soudain un obus atterrissait à quelques mètres de lui et son explosion le ramenait brutalement des rues ensoleillées de Reedley sur le champ de bataille gelé de l'Allemagne.

Le vent semblait avoir des dents ce jour-là, mordant à travers son uniforme et jusqu'à ses os. Malgré ses mouvements incessants, Vernon cherchait désespérément un moyen de se réchauffer. Puis une idée lui est venue quand il a remarqué que les tanks de chaque côté d'eux émettaient des gaz d'échappement chauds, alors il s'est glissé rapidement derrière l'un d'eux et il a laissé l'air brûlant dégeler sa peau. Il ne put s'empêcher de sourire intérieurement en pensant qu'il avait trouvé un moyen astucieux de lutter contre le froid.

Mais presque immédiatement, il a entendu crier dans sa direction. « Barre toi de ce tank ! » et « Si tu ne veux pas te faire tuer. » Il a appris rapidement que les chars étaient une cible de choix pour l'ennemi, et que s'ils étaient touchés, ils s'enflammaient et explosaient. Alors aussi chaud et attrayant que l'endroit puisse paraître à ce moment-là, il ne serait pas le GI qui allait mourir simplement parce qu'il n'avait pas réfléchi.

Vernon n'a pas eu à attendre longtemps avant d'être confronté aux tirs ennemis. Chaque fois qu'ils affrontaient la résistance allemande, ils étaient d'abord repoussés de quelques mètres, mais ils regagnaient rapidement du terrain et continuaient à avancer. Leur progression vers l'Est ne pouvait être mesurée qu'en mètres par jour, mais cela signifiait tout de même qu'ils gagnaient du terrain plutôt que d'en perdre.

À l'une de ces occasions, peu de temps après que Vernon soit arrivé sur le terrain, son unité venait de sortir des bois lorsqu'elle a entendu le crépitement des mitrailleuses qui déchirait l'air tout autour d'eux. Ils se sont immédiatement plaqués au sol, se mettant à couvert de part et d'autre de la route. Les heures ont passé, le visage enfoui dans la terre, les balles les assaillaient comme des guêpes meurtrières. Lorsqu'ils ont enfin pu se déplacer, leur chef de section leur a ordonné de retourner dans les bois pour y trouver un meilleur abri. À leur grand soulagement, ils ont repéré plusieurs trous individuels allemands inoccupés et ils s'y sont réfugiés pour la nuit.

Les tranchées allemandes étaient beaucoup plus sophistiquées que les tranchées américaines. Comme ils étaient en territoire allemand et qu'ils devaient creuser au fur et à mesure, les Américains n'avaient que quelques instants pour creuser leurs abris. Par conséquent, il ne s'agissait le plus souvent que de simples trous dans le sol. Les nazis, cependant, plaçaient des rondins sur le dessus non seulement pour protéger les soldats de la pluie et de la neige, mais aussi pour les protéger des chars qui passaient au-dessus de leur tête. Ce jour-là, la compagnie E a donc eu la chance non seulement d'être dispensée de creuser ses propres trous individuels ce qui les aurait laissés exposés, mais aussi de bénéficier de la protection offerte par les rondins. Néanmoins, les hommes restaient en état d'alerte et se relayaient pour monter la garde toute la nuit. Craignant d'alerter l'ennemi sur leur position, ils restaient aussi silencieux que possible et ne parlaient jamais plus fort qu'un chuchotement.

Le lendemain matin, la lumière du jour a commencé à percer entre les bûches au-dessus de leurs têtes et les hommes se sont secoués pour se réveiller. Alors qu'ils se préparaient à continuer à avancer en direction de l'Est, ils ont remarqué qu'un soldat était toujours affalé dans son sommeil. Ils l'ont secoué, mais sa tête a continué à dodeliner comme une sorte de poupée de chiffon. C'était étrange, voire déconcertant. Quelque chose n'allait pas. Il ne leur semblait même pas familier. Attendez, son uniforme ...même son uniforme n'était pas normal...

Ils ont tous soudain réalisé : il était mort. Non seulement il était mort, mais en plus le mort était un soldat allemand. Ils avaient probablement passé toute la nuit dans ce trou avec un Allemand mort à côté d'eux sans même s'en rendre compte. Selon les mots de Vernon : « il n'était pas étonnant que ce type n'ait pas dit un mot de toute la nuit ».

Même lorsque la compagnie était à l'abri des tirs ennemis, l'intensité du froid entraînait un risque de gelures graves. De nombreux hommes ont été contraints de quitter le front en raison d'engelures, certains ayant même perdu leurs orteils. Des jeeps transportant des rations K et des couvertures étaient censées arriver chaque nuit pour distribuer des fournitures aux soldats mais elles se perdaient souvent incapables de trouver la compagnie. Vernon s'est souvent glissé sous un buisson pour se protéger du vent, le ventre serré et grelottant de façon incontrôlable, avec sa veste pour seule couverture. Les hommes menaient une double guerre à la fois contre les tirs ennemis mais aussi contre le froid impitoyable ; comme le disait Vernon, « le froid était probablement le pire de nos ennemis ».

La carabine que Vernon avait si âprement voulue n'allait pas lui appartenir longtemps. Après seulement quelques jours de combat, son sergent l'a remarquée et lui demandé pourquoi il la portait. Vernon a expliqué qu'il pensait être affecté dans une unité d'artillerie et qu'une carabine serait l'arme appropriée. Le sergent a secoué négativement la tête et il a trouvé rapidement un autre soldat avec lequel Vernon a pu faire l'échange. Vernon a reçu le fusil M-1 Garand qu'il allait porter pendant le reste de la guerre. Il ne lui fera jamais faux bond.

Le 19 février, le sergent s'est approché de Vernon et l'a informé qu'il serait chargé de porter sa radio pour le reste de la journée. Cela signifiait qu'il devait rester aux côtés du sergent et ne pas le quitter, même pas un instant. Le soldat qui était habituellement affecté à cette tâche était envoyé à l'arrière pour se reposer, celui-ci connaissait Vernon, avait confiance en lui et il l'avait recommandé auprès du sergent pour prendre sa place. Le GI ne se doutait pas que sa propre fatigue et sa confiance en Vernon lui sauveraient la vie.

Par coïncidence, c'était le jour où commençait la célèbre bataille d'Iwo Jima. Sur cette île du Japon, à l'autre bout du monde, l'une des batailles les plus sanglantes de l'histoire du Corps des Marines des États-Unis venait de commencer. Contrairement à la bataille d'Iwo Jima, Vernon était sur le point d'affronter un combat qui resterait inconnu de la plupart des gens, mais lui il n'allait jamais l'oublier jusqu'à la fin de sa vie.

Vernon était réticent à l'idée de quitter Wigton et Roper mais les ordres étaient les ordres et il n'avait bien sûr pas le choix. Les trois hommes s'étaient liés d'amitié depuis cette première nuit à l'église et comme ils en étaient encore à leurs premiers jours de combat, ils ne se connaissaient vraiment que tous les trois.

La compagnie a atteint le sommet d'une colline et le sergent leur a fait signe de s'arrêter : ils allaient rester là un moment. Cependant, à l'insu du sergent, les Allemands les attendaient depuis des heures. Le sergent a alors ordonné au reste de la compagnie de commencer à creuser ses trous individuels ignorant totalement qu'ils étaient à cet instant pile dans le champ de vision de l'ennemi.

Le premier réflexe de Vernon a été de commencer à creuser à côté de ses amis ; le sol dans cette zone était rocheux et plein de racines ce qui rendait le creusement presque impossible et la réalisation rapide d'un trou individuel totalement inconcevable. Mais le sergent est venu le chercher pour l'amener à un trou individuel allemand, proche du sien, déjà creusé et recouvert de rondins et de terre.

Ils venaient à peine de s'y installer que des explosions ont brisé la quiétude des bois. Des obus ennemis ont explosé dans les airs au-dessus de leurs têtes, faisant pleuvoir des éclats sur les copains de Vernon, complètement exposés. Caché sous les rondins, il était totalement impuissant à les aider. Tout ce qu'il pouvait faire c'était de prier pour une fin rapide et indolore pour ses frères d'armes.

Robert Roper a été tué sur le coup. Irving Wigton a vécu quelques secondes d'agonie, et Vernon l'a entendu crier, à moins de trois mètres de lui, pour qu'un médecin vienne le secourir avant de mourir quelques secondes plus tard.



*1^{ère} Classe Washington Irving Wigton
Jr. Ancestry.com*

Ce jour-là restera à jamais gravé dans la mémoire de Vernon, car il a été confronté pour la première fois à une mort aussi brutale et à une douleur aussi vive. Pour un garçon d'à peine 19 ans, élevé par des parents aimants dans une petite communauté, il n'était pas encore familiarisé avec les atrocités que la nature humaine est capable de commettre. Il n'avait pas de jeux vidéo, pas de films d'action, pas de réseaux sociaux pour l'endurcir à la vue de la souffrance et de la mort. Voir des hommes, morts ou vivants, amputés d'une jambe ou criblés d'éclats d'obus suffisait à faire fuir un homme du champ de bataille ou à le recroqueviller en position fœtale, noyé dans ses larmes. Un homme autre que Vernon, sans sa foi, sa force mentale et son sens du devoir, n'aurait pas pu le supporter comme lui. Pourtant, la mise à l'épreuve de son courage n'était pas encore terminée.

Le sergent de Vernon lui a ordonné de quitter son trou individuel, de redescendre la colline et d'alerter le capitaine de ce qui se passait. En fait, il allait devoir avancer sous une pluie d'acier et les chances d'atteindre indemne le capitaine étaient misérablement faibles.

Mais, le sergent n'a entendu aucune protestation de la part de Vernon. Il est sorti du trou, M-1 en main, et il a dévalé la colline. Il ne put s'empêcher de voir les corps mutilés de ses camarades alors qu'il passait à côté d'eux à toute vitesse, mais il n'avait pas le temps de les pleurer s'il ne voulait pas les rejoindre. Presque immédiatement, il a entendu le miaulement d'une roquette juste derrière lui et il s'est plaqué au sol juste à temps.

Elle passa juste à côté de l'endroit où se trouvait sa tête quelques secondes auparavant. Il avait reconnu ce genre de roquettes : elles s'appelaient « Screaming Meemies » et venaient toujours par groupes de six. Il a attendu qu'une autre passe au-dessus de sa tête avant de se relever et de repartir. Deux roquettes en moins, il n'en restait plus que quatre à éviter.

Contre toute attente, Vernon a réussi à atteindre la grange où le capitaine avait son poste de commandement. Vernon et son fusil étaient couverts de boue, mais il était vivant et c'était un miracle. Même si son corps avait survécu à cette journée, son cœur saignait. Il avait perdu non pas deux, mais trois amis car Estep était mort ce jour-là aussi. Les deux étoiles de la famille Estep étaient devenues dorées. En serait-il de même pour les Schmidt ?

Plus tard dans le mois, la Compagnie E a atteint une petite ville nommée Waxweiler en surplomb de la rivière Prüm. Ses hommes savaient que les Allemands étaient positionnés sur l'autre rive de la Prüm, et ils avaient donc pour ordre de les surveiller et de rendre compte de leurs activités. Vernon et un autre soldat ont localisé rapidement une maison qui offrait un excellent point de vue et ils s'y sont précipités en s'attendant à ce qu'elle soit encore habitée. Ils ont été surpris de trouver la maison inhabitée. Après avoir fouillé la maison et constaté qu'elle était vide, le compagnon de Vernon a repéré un escalier qui menait à un sous-sol. Le protocole de sécurité exigeait qu'ils lancent une grenade dans le trou noir pour éliminer tout Allemand qui les attendrait, mais quelque chose les a retenus. Le GI n'a pas perdu de temps pour descendre dans l'obscurité, et lorsqu'il l'a fait, il a été accueilli par les yeux écarquillés d'une grande famille blottie les uns contre les autres dans leur cachette. Comme Vernon allait bientôt le découvrir, il avait devant lui trois générations de la famille Maier, toutes terrifiées à l'idée que les Américains étaient venus pour les tuer.

L'autre GI sentait bien qu'ils avaient peur, mais la barrière de la langue les empêchait de les calmer. Réfléchissant rapidement, il a montré le crucifix accroché au mur au-dessus d'eux et leur a demandé s'ils étaient catholiques. Ils ont répondu par l'affirmative, ce à quoi le soldat a répliqué en sortant son chapelet de son uniforme. Par ce simple geste, il avait brisé la barrière entre les langues, les pays et les camps. Un « sentiment de soulagement » s'est installé lorsque la famille a réalisé que les soldats étaient là pour les aider, pas pour leur faire du mal, et ils sont rapidement « devenus des amis qui ont partagé les bons et les mauvais moments ». Vernon a découvert plus tard que la plupart des familles de cette région avaient été évacuées, mais que la famille Maier était restée sur les conseils de leur prêtre. Quand ils lui ont demandé s'ils devaient rester ou fuir, il leur a dit de rester, car Dieu prendrait soin d'eux.

Une fois que la famille a connu la mission des soldats, elle les a emmenés à l'étage dans une chambre avec fenêtre qui offrait une excellente vue sur l'activité des Allemands de l'autre côté de la rivière. Pendant deux jours, Vernon s'est contenté d'observer, en prenant soin de ne pas révéler sa position à l'ennemi. C'était sans aucun doute un répit bienvenu après avoir été sous le feu et avoir dormi dehors à la merci des intempéries.

D'autres GI sont arrivés bientôt à la maison et ont rejoint Vernon dans sa tour de guet improvisée. Avant qu'il n'ait pu réagir, le sergent a saisi le fusil de Vernon, a visé le camp allemand et a tiré plusieurs fois de suite. Vernon a protesté avec colère ; leur mission était d'observer, pas de tirer et maintenant leur couverture était découverte.

Quelques secondes plus tard, les nazis ont repéré leur position et des rafales de mitrailleuses ont commencé à pleuvoir comme de la grêle à travers la fenêtre ouverte. Vernon s'est jeté à terre pour se protéger et il a attendu que l'orage passe.

Peu de temps après, ils ont entendu des bruits de moteurs de l'autre côté de la rivière, ils ont regardé par la fenêtre endommagée pour voir ce que faisaient les Allemands. À leur grand soulagement, c'était le bruit des chars ennemis qui quittaient la zone. Peu après, la compagnie E a traversé la rivière sans rencontrer de résistance.

La compagnie a continué vers l'Est pendant plusieurs semaines. Les routes étaient souvent impraticables à cause de la neige fondante et boueuse qui empêchait les jeeps de ravitaillement de livrer de la nourriture, des couvertures et des munitions. Conséquence, Vernon a été obligé de passer davantage de nuits avec l'estomac vide et sans protection contre le froid.

Le 12 mars, ils ont enfin pu bénéficier de quelques jours de repos. Une douche portable a été installée et Vernon a enfin pu prendre sa première douche depuis son arrivée en Allemagne plus de six semaines auparavant. Avec de l'eau glacée et seulement dix minutes allouées par soldat, il était encore loin d'être propre, mais ce simple geste d'hygiène lui a redonné un peu d'humanité. Ce devait d'ailleurs être la dernière - et la seule - douche qu'il prendrait pendant son service actif.

Encore mieux que les douches froides, pendant ce jour glacial, ils ont reçu des beignets fumants, du café et du chocolat chaud servis par un camion de la Croix-Rouge. En s'approchant du camion, les hommes n'en croyaient pas leurs yeux : des femmes, de vraies Américaines en chair et en os distribuaient des pâtisseries et des boissons avec des lèvres rouges, souriantes et prêtes à la conversation. Les hommes en sont restés bouche bée, jamais la langue anglaise ne leur avait paru aussi belle, et jamais des femmes inconnues ne leur avaient autant rappelé leur pays.

Bien qu'ils aient été plutôt réticents à quitter les beignets, le café et les dames, ils ont dû poursuivre leur marche vers l'Est et ils n'ont pas échappé à la résistance ennemie en cours de route. Un jour, alors qu'ils marchaient dans les bois à la lisière d'une petite ville, ils sont tombés sur un arbre couché en travers de leur chemin. Le chef de section de Vernon venait de grimper par-dessus l'arbre lorsqu'ils ont entendu une rafale de tirs d'armes légères et qu'ils ont vu leur chef disparaître sous le tronc. Vernon a suivi son exemple et il s'est plaqué au sol, immobilisé pendant quelques secondes seulement, jusqu'à ce qu'un autre soldat vise les arbres et tire.

Le soldat allemand a laissé tomber son pistolet mitrailleur et s'est effondré, non sans avoir auparavant blessé mortellement le sergent de Vernon.

Le reste de l'équipe s'est remis sur pied et s'est à nouveau dirigé vers la ville. Peu de temps après, ils ont été à nouveau touchés par des tirs ennemis et cette fois-ci, ils ont eu besoin de renforts. Un chasseur de chars du 773^{ème} Bataillon a fait irruption dans la ville avec le lieutenant Napier à son bord et il a détruit tout ce qu'il a pu à l'aide de sa mitrailleuse. Ce militaire exalté aimait particulièrement les fantassins ; les nazis avaient assassiné son frère et sa sœur des années auparavant, alors il faisait de son mieux pour protéger les fantassins comme il aurait voulu protéger ses frère et sœur. Chaque visage allemand qu'il croisait aurait pu être le dernier que son frère ou sa sœur ait vu... Sa ténacité et son envie de vengeance ont sauvé la vie de Vernon ce jour-là.

Un soir, après le coucher du soleil, les soldats fatigués se sont mis à creuser leurs trous individuels pour s'y coucher pour la nuit. Vernon venait de commencer à creuser le sien lorsqu'il a remarqué un filet d'eau qui s'y écoulait. L'air de la nuit était déjà glacial, d'autant plus que la jeep de ravitaillement n'avait pas livré les couvertures pour les GIs et que dormir dans l'eau stagnante était un moyen sûr de contracter des engelures. Toujours rapide pour résoudre les difficultés qui déroutaient la plupart des gens, Vernon a modifié le creusement de sa tranchée ajoutant une sorte d'escalier pour que toute l'eau s'écoule vers le niveau inférieur et qu'il puisse dormir dans la terre sèche du dessus. Mais par manque de chance ou par l'action d'un Dieu contrarié, le filet d'eau s'est

rapidement transformé en une mini-inondation et Vernon a dû quitter la flaque et se résigner à dormir sous un buisson, en se couvrant de son imperméable pour se réchauffer.

Peu de temps après s'être installé « confortablement » pour la nuit - autant qu'on puisse l'être allongé sur un sol gelé et entouré de branches épineuses – Vernon a entendu des voix et des pas. Il a jeté un coup d'œil sous le buisson et il a vu plusieurs paires de bottes passer sur la pointe des pieds, avec des pantalons inconnus rentrés à l'intérieur. Des Allemands !

Soudain, Vernon a senti les branches du buisson se refermer autour de lui comme un bouclier. Il a récité intérieurement le psaume 91 pour lui-même, comme son père et lui l'avaient fait pour Glenn. La peur s'est emparée du camp, tant chez les Américains que chez les Allemands. Tout le monde a serré fort son fusil, prêt à l'utiliser mais aucun coup de feu n'a été tiré. Les Allemands sont passés indemnes, les Américains sont restés immobiles. À ce moment-là, ils n'étaient pas tant deux pays ennemis que deux bandes de jeunes hommes qui étaient tous autant terrifiés les uns que les autres. Ils étaient fatigués des effusions de sang, fatigués de sacrifier deux des leurs pour abattre l'un des autres. Dans l'obscurité hivernale, ils ont vu des hommes, pas des cibles.

Peu de temps après, le 14 mars, la compagnie a traversé la Moselle. Aucun pont n'était en vue, car Adolf Hitler avait ordonné de tous les faire sauter afin d'empêcher les Américains de traverser la rivière. Comme Vernon l'a déclaré à juste titre, « Hitler était déterminé à nous arrêter, mais il ne connaissait pas le GI américain ». La stratégie d'Hitler n'a certainement pas arrêté les Américains, elle n'a fait que les ralentir. Évidemment leur plus grande difficulté était de savoir comment traverser car de toute évidence, la Compagnie E n'avait pas transporté de bateau depuis Habscheid et il était hors de question de nager...

Leur « bateau » se présentait sous la forme de quelques planches de bois avec plusieurs bouteilles de gaz attachées sur le côté pour assurer la flottaison. Heureusement, ils n'avaient pas à ramer contre le courant rapide de la Moselle, mais il y avait quand même un petit moteur à l'arrière pour les emmener sur l'autre rive.

Quand ils l'ont atteinte, ils n'ont pas été très chaleureusement accueillis par la 6^{ème} Division SS de montagne « Nord »¹³. Auparavant stationné en Finlande, ce groupe féroce avait reçu l'ordre d'Hitler de retourner en Allemagne en renfort pour la bataille des Ardennes. Ils étaient arrivés trop tard pour la bataille, mais juste à temps pour une violente escarmouche avec la 90^{ème} qui allait devenir connue sous le nom de la bataille de Pfaffenheck ou « Machine Gun Hill¹⁴ ». La compagnie E n'était qu'une des nombreuses compagnies confrontées aux SS mais ces soldats Allemands combattaient avec une force et une ardeur qui ont étonné Vernon et ses camarades. Alors que les Américains étaient motivés par leur passion pour la liberté de l'humanité, pour leurs compatriotes ou pas, ces Nazis se battaient avec une rage et une haine aveuglantes. Ils préféraient voir la colline couverte de leur propre sang plutôt que de brandir le drapeau blanc...

L'une des unités d'accompagnement, la Company G, a placé des mitrailleuses sur la colline pour faucher les Allemands au fur et à mesure qu'ils sortaient des bois. Ils tombaient un à un, et les Américains ne sauront jamais s'ils continuaient à se battre par peur de la défaite ou par patriotisme extrême. Bien qu'à la fin de la bataille, les troupes alliées aient subi de nombreuses pertes, en particulier la Company G, la 6^{ème} Division SS « Nord » n'existait plus...

¹³ La 6^{ème} division SS « Nord » ou la division « Nord » (appellation allemande : la 6. SS-Gebirgs-Division « Nord », ce qui signifie en français : la « 6^e division SS de montagne « Nord ») est l'une des 38 divisions de la Waffen-SS durant la Seconde Guerre mondiale.

¹⁴ La colline des mitrailleuses.

Vernon ne savait pas ce qui avait motivé le refus des SS de se rendre. Ce qu'il pouvait voir, cependant, c'était la haine qui brûlait dans leurs yeux. Contrairement à tant de victimes des Nazis, lui et ses frères d'armes n'étaient pas impuissants face à ces hommes sadiques mais ce qui les attendait à Flossenbürg¹⁵ allait dépasser leurs pires cauchemars. Aucun homme ayant un peu de cœur ou un tant soit peu de respect pour la vie humaine n'aurait pu imaginer la barbarie dont Vernon et ses camarades allaient être les témoins.

Si Vernon pensait que les atrocités de la guerre qu'il avait vues jusqu'alors étaient horribles, il allait devoir se préparer à affronter le spectacle des survivants d'une humanité détruite, ces pauvres âmes qui avaient presque perdu tout espoir de liberté.

¹⁵ Dès avril 1938, un Kommando venu du camp de Dachau a commencé l'édification d'un camp de concentration. De sa construction à sa destruction en avril 1945, près de 96 000 prisonniers y ont transité et 30 000 y ont trouvé la mort. Le 23 avril 1945, la 90^e Division d'infanterie de la 3^e Armée américaine a capturé le camp sans résistance.

CHAPITRE 7 : DE MAYENCE À FLOSSENBÜRG

« Plus proche de la mort que de la vie »

La compagnie E a poursuivi sa marche vers l'Est et s'est dirigée vers la ville de Mayence. Rapidement une rumeur a commencé à se répandre dans le groupe selon laquelle la 90^{ème} était envoyée pour prendre la ville, et si cela était vrai, ce serait de loin la plus grande ville que Vernon ait jamais capturée. Ce n'était pas vraiment une pensée réjouissante.

Alors qu'ils approchaient de la ville en traversant un paisible verger de pommiers, ils ont remarqué dans la terre de profondes tranchées que le fermier avait creusées pour l'irrigation. C'était presque comme si des trous individuels avaient déjà été creusés pour eux. Mais comme le verger était calme et serein, les hommes ne pensaient pas que des tranchées seraient nécessaires.

Soudain, le champ a été le théâtre d'une fusillade. Les hommes ont sauté dans les tranchées et se sont plaqués au sol autant que possible à cause des balles qui volaient à quelques centimètres au-dessus de leurs têtes. Puis, à leur grande surprise, un SS solitaire a couru dans le verger vers les Américains. Quelqu'un a tiré et il est tombé, mais il était toujours en vie. Toujours à terre, Vernon l'avait en ligne de mire, mais dans ces conditions, il a trouvé la détente de son fusil particulièrement difficile à actionner. Il avait déjà tiré plusieurs fois sur des soldats ennemis auparavant, mais à ce moment-là, en regardant ce soldat dans les yeux, c'était impossible.

Heureusement, il n'a pas eu à tirer. Un autre fantassin s'est levé et a attrapé le SS en le tirant vers l'arrière pour le faire prisonnier. Mais même face aux canons de ses tueurs potentiels, le soldat fanatique a continué à cracher des insultes sur les hommes qui l'avaient épargné jusqu'à ce qu'il soit trop loin pour être entendu.

Après que l'artillerie américaine ait finalement éliminé l'infanterie ennemie, Vernon et les autres soldats ont pu se relever en toute sécurité et recommencer à marcher. Mais à peine avaient-ils commencé à le faire que cette fois-ci des obus allemands ont explosé juste derrière eux les forçant à traverser le verger en courant pour se réfugier dans un bâtiment voisin.



*Armée de l'air des États-Unis. 1944. P-47 du 353e groupe de chasse.
Wikimedia Commons. Source - Armée de l'air des États-Unis via le musée de l'USAF*

Ils n'ont jamais été aussi reconnaissants d'entendre le vrombissement d'un avion que ce jour-là car en jetant un coup d'œil depuis l'intérieur de la maison, ils ont vu quatre chasseurs P-47 « Thunderbolt » plonger vers le champ de bataille. Avec leurs 32 mitrailleuses de calibre .50¹⁶ ils ont rapidement nettoyé le terrain. Ces avions étaient parmi les plus célèbres de la Seconde Guerre mondiale, capables de transporter une charge utile impressionnante, équivalente à la moitié de celle d'une forteresse volante. Au cours de la guerre, les P-47 ont détruit 4 000 avions ennemis, 9 000 trains, 86 000 camions et 6 000 véhicules blindés. Ces statistiques sont d'autant plus impressionnantes que ces avions n'ont été mis en service qu'en avril 1943, ce qui a laissé aux chasseurs un peu plus de deux ans pour faire des ravages. Les Allemands ont vite appris à redouter le vrombissement d'un P-47 en approche.

Les lignes de front de la défense allemande de Mayence étant affaiblies, la compagnie E était libre de se lancer à l'assaut de la ville. Alors les hommes ont fait irruption dans les maisons les unes après les autres, s'assurant qu'elles étaient vides de tout soldat ennemi. Même après avoir remporté une victoire, les hommes se devaient de rester vigilants pendant qu'ils fouillaient les maisons car des soldats allemands se cachaient souvent dans les sous-sols et les caves de la ville.

Vernon et le soldat de sa section armé du BAR (Browning Automatic Rifles) se sont approchés de l'une de ces maisons, le fusil M-1 de Vernon et le fusil mitrailleur BAR de l'autre GI levés et prêts à tirer au premier signe de mouvement. Les BAR étaient l'arme secrète de l'Amérique pendant la Seconde Guerre mondiale ; une mitrailleuse classique nécessitait deux hommes pour la transporter, l'un portant l'arme en travers sur ses épaules et l'autre portant les munitions. Le BAR, en revanche, pouvait être porté par un seul soldat et il était considéré comme « léger » en comparaison de la mitrailleuse. Il pesait environ neuf kilos et contenait 20 cartouches par chargeur, ce qui constituait une amélioration considérable par rapport aux sept cartouches du M-1 Garand.



*Corps des Marines des États-Unis. 1944.
Fusil Automatique Browning M1918 (BAR).*

Mieux encore, les Allemands étaient déconcertés par cette arme. Une mitrailleuse portable, du jamais vu ! Ils ont désespérément essayé de reproduire la leur, mais en vain. Chaque section américaine de douze hommes se voyait généralement attribuer un homme équipé d'un BAR, et Vernon eut la chance d'entrer dans cette maison avec un d'entre eux à ses côtés.

Alors qu'ils arrivaient à la maison, Vernon a senti une forte brûlure dans son brodequin droit et il s'est précipité à l'intérieur pour se mettre à couvert. En se penchant pour inspecter son talon, il a découvert un trou dans sa chaussure fait par une balle qui venait de l'érafler. Un centimètre de plus

¹⁶ 12,7 mm

et il aurait été mis hors de combat. De son côté, le gars au fusil mitrailleur était content que Vernontienne toujours sur ses deux pieds.

Après avoir constaté que le niveau inférieur de la maison était vide, ils ont monté les escaliers et ils ont commencé à vérifier les chambres. Ils sont entrés dans l'une d'elles et ils ont immédiatement senti un courant d'air. Il y avait une fenêtre de l'autre côté du mur, grande ouverte, avec vue sur la chambre de la maison voisine. C'est à ce moment-là que Vernon et l'autre GI ont croisé le regard de deux soldats allemands qui se tenaient en face d'eux...

Ils se sont regardés pendant quelques secondes interminables. Puis tous les quatre ils se sont jetés ensemble sur le sol. Vernon est resté allongé, le cœur battant si fort qu'il lui semblait transpercer les planches de bois, en attendant d'être sûr qu'il n'y avait plus de danger. Se lever était un pari, les Allemands pouvaient être partis, ou ils pouvaient les attendre avec des fusils braqués sur eux.

Heureusement, ils étaient partis. Mais Vernon n'a ressenti aucun soulagement. Il a attrapé le bras de son camarade pour lui expliquer que les Allemands n'allaient pas les laisser partir aussi facilement. Ils essaieraient probablement de se faufiler de la maison voisine à celle-ci et de les éliminer tous les deux. Partageant les suspicions de Vernon, l'autre GI s'est dirigé très lentement vers la fenêtre, il a soulevé son BAR et il l'a braqué vers le sol en contrebas.

Ils n'ont pas eu à attendre longtemps. Comme prévu, les deux Allemands se sont glissés au coin de la maison et ils avaient à peine commencé à se diriger vers l'autre que l'homme au BAR les a criblés de balles. Il s'est alors retourné vers Vernon et il a souri en grommelant.

« Ceux-là, y sont pas prêts de monter mon pote... »

En atteignant le centre de la ville, après avoir fouillé toutes les maisons au fur et à mesure de leur progression, il y avait maintenant davantage d'Allemands qui se rendaient que d'Allemands qui résistaient. Vernon a découvert rapidement que la puissance de feu de l'artillerie américaine et des P-47 avait semé la terreur dans l'esprit de nombreux soldats allemands et étouffé toute velléité de rébellion chez eux.

Vernon a commencé à déblayer les maisons seul. Il est tombé sur un sous-sol où il a pensé que des Nazis étaient susceptibles de se cacher et leur a crié de sortir les mains en l'air. Les yeux de Vernon se sont écarquillés en voyant les soldats sortir à la queue leu leu du sous-sol sombre, lui remettre leurs fusils et attendre d'être conduits dans la rue. Il y avait 18 soldats allemands en tout. N'importe lequel d'entre eux aurait pu tuer Vernon d'une simple pression sur la détente et pourtant, Vernon se tenait là comme un véritable Daniel dans la fosse aux lions, son M-1 sous le bras.

Quand il a amené son groupe de prisonniers sur la route, il a été accueilli par deux autres GI qui eux aussi amenaient des groupes d'Allemands à peu près du même nombre. Les prisonniers étaient alignés épaule contre épaule et ils claquaient des talons, la tête haute. Même en situation de reddition, leur comportement ne laissait transparaître aucune culpabilité ni aucune excuse.

Vernon et ses deux compagnons marchaient fièrement dans la rue en escortant ce groupe de 54 prisonniers qui s'étaient rendus. Il y avait quelque chose de si gratifiant, de si libérateur à vaincre l'ennemi sans verser une goutte de sang. Vernon avait comme le sentiment d'avoir gagné la guerre ce jour-là.

Ce soir-là, lorsque Vernon a retrouvé le reste de la compagnie, il a appris que la 90^{ème} avait réussi à capturer Mayence. Alors que le reste de sa section s'installait pour manger et dormir un peu,

quelqu'un a tendu à Vernon une pile de courrier de chez lui. Il a déchiré avidement les enveloppes et dévoré chaque phrase de Dona et de ses parents. Ce soir-là la nourriture et le repos étaient secondaires...

Ses parents lui ont donné les premières nouvelles de Glenn : il avait bel et bien été capturé et il était maintenant prisonnier de guerre. Inquiet pour la sécurité de son fils, leur père avait contacté un instituteur allemand qui vivait à Reedley pour lui demander s'il savait comment Glenn serait traité. L'homme lui a répondu que les soldats allemands étaient des hommes de premier ordre et respectables, et qu'il pouvait donc être tranquille, que Glenn serait bien traité. Quelques semaines plus tard, ils allaient se rendre compte à quel point il avait tort.



*L'armée américaine traverse le Rhin à Worms sur la bande de roulement d'un pont de radeaux
(13 mars 1945). Wikimedia Commons.*

Le défi de la 90^{ème} Division était maintenant de traverser le Rhin. Avec ses 1 233 kilomètres de long et ses 400 mètres de large en moyenne, le courant du fleuve rendrait impossible la traversée avec les radeaux de fortune de la compagnie E. Les Allemands avaient fait sauter presque tous les ponts, mais heureusement pour Vernon, les gars du Génie américain avaient construit leur propre pont sur le Rhin à Oppenheim. C'était donc l'un des deux seuls ponts que les Alliés pouvaient utiliser.

La division a traversé le pont en marchant en file indienne sur une ligne qui s'étendait sur des kilomètres. Le dernier homme venait à peine de quitter le pont lorsqu'ils ont entendu le vrombissement d'un avion au-dessus de leur tête et qu'ils se sont précipités pour se mettre à l'abri de chaque côté de la route. C'était l'un des derniers pilotes de chasse allemand fanatique qui voulait s'attirer la gloire ce jour-là en abattant à lui seul cet énorme groupe d'Américains. Il a piqué jusqu'à 30 mètres au-dessus d'eux, faisant lever les bras à Vernon au-dessus de sa tête dans l'attente d'une rafale de balles.

Mais ce que le pilote de chasse ne pouvait évidemment pas voir, c'étaient les Half-Tracks positionnés de chaque côté de la rivière et équipés de 4 mitrailleuses de calibre .50. L'air a vibré sous les explosions alors que des dizaines de ces armes semblaient toutes viser cet avion. Les hommes n'ont pas eu à attendre longtemps avant que le chasseur ne s'enflamme et ne tombe du ciel.

Ce n'était pas la seule attaque aérienne qu'ils allaient rencontrer ce jour-là. Sachant que ce pont était vital pour la victoire des Alliés, les Allemands ont envoyé avion après avion pour tenter de le réduire en miettes. Les Américains étaient toutefois bien préparés à cela et ont abattu tous leurs appareils. Chaque avion qui explosait au sol provoquait un concert d'acclamations dans la compagnie. Bien que Vernon n'aime pas plus que ça de voir des hommes mourir, il ne pouvait s'empêcher d'être fier de la force de l'armée de son pays.

Alors que la compagnie E continuait de pousser vers l'Est, le froid restait implacable. Ils continuaient de dormir sous des buissons, avec pour seule protection un imperméable pour se réchauffer. Les champs couverts de neige étaient souvent les seules couvertures qu'ils voyaient. Un matin, Vernon s'est réveillé avec son fusil M-1 tout blanc et complètement gelé. Il espérait qu'il dégèlerait avant qu'il en ait besoin, car il n'y avait aucun moyen d'accélérer le processus.

Une nuit qu'ils campaient dans les bois, Vernon et deux autres hommes ont été affectés à la patrouille de surveillance du périmètre. Ils étaient postés à un carrefour à environ 400 mètres de la ville, la lune était si brillante cette nuit-là qu'ils ont facilement repéré deux soldats allemands, à environ un pâté de maisons de là, qui marchaient vers elle. Ce que les soldats allemands ne savaient pas c'est que la ville vers laquelle ils se dirigeaient tranquillement était remplie de jeeps et d'armes américaines. Vernon et les deux autres soldats ont pensé qu'une fois que les Allemands s'en rendraient compte, ils s'éloigneraient de la ville et tomberaient directement entre leurs mains. Ils avaient raison.

Alors qu'à chaque pas les Allemands se rapprochaient de Vernon, il était sûr que le bruit des battements de son cœur allait les alerter de sa position. Pourtant, ils ont continué à avancer jusqu'à ce qu'ils soient suffisamment proches pour que Vernon et les deux autres soldats se précipitent sur la route devant eux en criant « Haut les mains ! ». Les Allemands n'en étaient pas encore revenus que déjà ils étaient fouillés et dépouillés de leurs armes, montres et briquets. Vernon a informé son poste de commandement de leur capture et ils ont escorté les prisonniers vers l'arrière pour les interroger. Le lendemain matin, lorsque des remarques ont fait jour parce qu'aucun objet de valeur n'avait été laissé sur les prisonniers pour que d'autres GI puissent les récupérer, Vernon et ses copains ont haussé les épaules en disant : « On sait, c'est dur les gars, mais c'est comme ça. »

Un autre jour dans les bois, Vernon a capturé trois « Wehrmachthelferinnen », des auxiliaires féminines allemandes qui se situaient quelque part entre les civils et les militaires. Elles servaient souvent comme des soldats masculins, par exemple en maniant des armes antiaériennes, mais elles avaient pour consigne stricte de conserver leur féminité et de ne pas devenir des soldats endurcis comme les hommes. Hitler pensait que si le pays voyait ses femmes devenir trop rudes et masculines, le moral en serait irrémédiablement affecté. Beaucoup de ces femmes faisaient partie du programme des Jeunesses hitlériennes et étaient encouragées à s'enrôler et à servir leur pays. Les valeurs et l'idéologie nazies étaient inculquées aux jeunes femmes et elles étaient souvent profondément engagées dans la réalisation du programme du parti.

Ces prisonnières posaient un problème particulier à la section. Jamais auparavant ils n'avaient capturé des femmes – qu'allaient-ils faire d'elles ? Le chef de section a décidé de les confier à Vernon parce qu'il sentait qu'il pouvait lui faire confiance. Bien qu'il ne puisse pas dire exactement pourquoi, il sentait que Vernon se démarquait des autres hommes et qu'il restait ferme sur ses principes même lorsque les soldats qui l'entouraient fumaient, buvaient et juraient.

Le chef de section avait raison. Ces femmes étaient des ennemies, mais Vernon les traitait comme des dames et avec respect, ce qu'aucun des autres soldats n'aurait fait. Néanmoins, Vernon a été soulagé de voir arriver la jeep qui allait transporter ces femmes à l'arrière pour les interroger.



*Gouvernement allemand. 1944.
Publicité allemande pour les Wehrmachthelferinnen
(auxiliaires de la Wehrmacht).*

Le 1er avril, dimanche de Pâques, Vernon et ses camarades se sont retrouvés quelque part entre Hanau et Fulda. Ils se sont sentis comme ressuscités ce jour-là, se régaland de poêlées entières d'œufs fraîchement sortis d'un entrepôt allemand récemment capturé. Alors que Vernon se souvient encore aujourd'hui de Pâques pour cette nourriture délicieuse et abondante, Glenn lui s'en est souvenu comme le jour de sa libération. Sans qu'il le sache, alors que Vernon affamé se remplissait l'estomac avec des œufs, à quelques kilomètres de là, son frère était libéré du Stalag IXB par le 2^{ème} Groupe de Cavalerie. Après avoir été prisonnier de guerre pendant trois mois, il est sorti du camp en titubant, ne pesant plus que 44 kilos pour 1,85 m. Il était faible et blessé, mais vivant.

La 90^{ème} Division d'Infanterie s'est d'abord dirigée vers le Nord-Est puis ensuite en direction de Berlin, s'en arrêtant à environ 320 km de distance, près de la ville de Merkers. Une nuit, après le couvre-feu, deux femmes ont été arrêtées par des policiers militaires en patrouille et interrogées sur la raison de leur présence si tard à l'extérieur. Elles ont expliqué que l'une d'entre elles était enceinte et que l'autre l'accompagnait pour voir une sage-femme. Les policiers les ont accompagnées à leur destination et, en chemin, elles ont mentionné une mine suspecte révélant qu'il s'agissait d'une ancienne mine de sel, l'endroit où les Allemands cachaient les trésors qu'ils avaient volés dans toute l'Europe.

Cette nouvelle de grande importance est rapidement parvenue jusqu'à des oreilles importantes, notamment celles du général Patton et du général Eisenhower, qui n'ont pas tardé à se rendre sur place. Lorsqu'ils sont descendus dans la mine, ils y ont trouvé une quantité inconcevable d'or, d'argent, de platine, de dollars américains, de Reichsmarks, de livres sterling, de francs français et d'œuvres d'art inestimables.

Mais en parallèle de l'excitation et de l'agitation générales créées par cette découverte, Vernon a reçu par radio une nouvelle dévastatrice du quartier général. Le président Roosevelt était mort le 12 avril 1945, à l'âge de 63 ans des suites d'une hémorragie cérébrale. Ce fut un coup terrible pour la nation et ses troupes mais les GIs n'ont pas laissé le décès du président entamer leur moral.

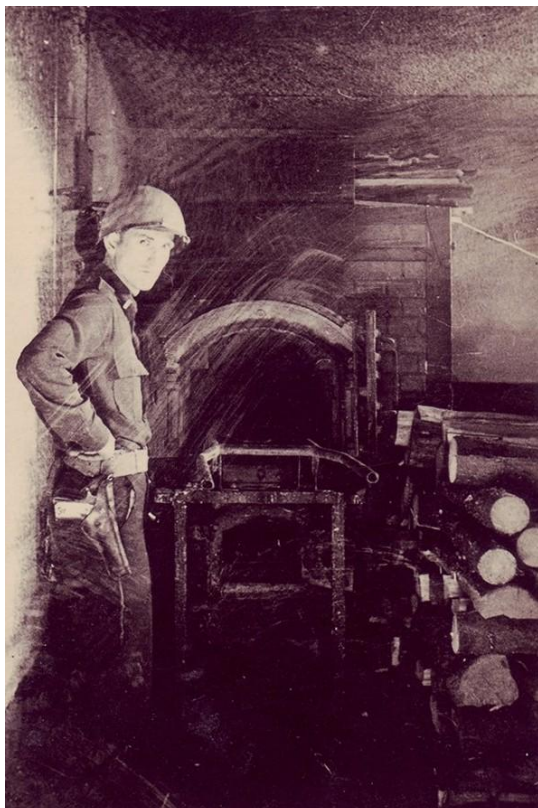
Après avoir repris la route les hommes de la compagnie E ont commencé à soupçonner qu'ils approchaient des camps de prisonniers de guerre puisqu'ils ont rencontré de plus en plus de prisonniers libérés. Rapidement ils ont croisé des prisonniers tous les jours et ils ont alors réalisé que beaucoup d'entre eux avaient été libérés de camps de concentration surpeuplés.

Puis, au fur et à mesure de leur marche ils ont découvert des mains, des pieds et des membres entiers raidis par la rigidité cadavérique qui dépassaient de la neige, tendus vers le ciel comme pour implorer de l'aide. Ces pauvres êtres humains avaient été jetés dans des tombes peu profondes et remplies de neige comme s'il s'agissait de simples emballages de bonbons ou de bouteilles de soda bons à jeter sur le bord de la route.

Vernon apprendra plus tard que ces malheureux, hommes et femmes, affamés, totalement épuisés jusqu'à tomber et être abattus s'ils ne pouvaient pas se relever, quand ils n'étaient pas déjà morts. Les Nazis avaient rapidement ramassé les corps et les avaient recouverts de quelques pelletées de terre avant de poursuivre leur route. Pour ceux qui sont arrivés plus tard, la vision de ces membres raidis dépassant du sol ne s'effacerait jamais de leur mémoire.

Fin avril, la 90^{ème} Division d'Infanterie a franchi la frontière tchèque pour poursuivre sa progression vers la Bavière et elle s'est arrêtée aux abords de la petite ville de Flossenbürg. Vernon et le reste de la division ont appris qu'ils étaient arrivés dans un camp de concentration, dans lequel ils allaient entrer le lendemain et qu'ils devaient s'attendre à libérer plusieurs milliers de personnes.

Lorsqu'ils ont franchi les portes du camp le 23 avril, ils ont été surpris de trouver moins de 1 500 personnes à l'intérieur et surtout de découvrir qu'ils étaient arrivés trop tard ; quelques jours auparavant, à partir du 16 avril, plus de 14 000 prisonniers avaient été évacués par les Allemands et forcés de marcher vers le sud en direction de Dachau, un autre camp de concentration. Beaucoup étaient trop faibles pour survivre à l'effort et aux conditions insupportables de cette marche de la mort et sont tombés d'épuisement pour être ensuite abattus. En dix jours, la moitié des prisonniers étaient morts. Ce sont les corps de ces martyres que Vernon a vus le long de la route. Les seules personnes restées dans le camp étaient celles qui étaient incapables de marcher et « la plupart d'entre elles étaient plus proches de la mort que de la vie ». Ces prisonniers, qui littéralement n'avaient que « la peau et les os » sur le corps, étaient affamés au point d'en d'être à l'article de la mort et qui plus est, étaient pour la plupart ravagés par le typhus ou par d'autres maladies mortelles. Ils avaient été laissés pour morts, mais la 90^{ème} Division devait à tout prix essayer de les sauver. Les soldats ont donné aux prisonniers chaque miette qu'ils pouvaient leur offrir et ont soigné autant de prisonniers que possible.



Le lieutenant Jim Gifford du 712^{ème} Bataillon de chars, qui a accompagné la 90^{ème} Division d'Infanterie à travers l'Europe, devant un incinérateur à Flossenbürg.

Parmi les prisonniers libérés par la 90^{ème} Division d'Infanterie se trouvait un jeune garçon juif de 15 ans nommé Jakub Szabmacher. Il était arrivé seul à Flossenbürg en 1944, son père ayant été tué dans un autre camp de concentration et sa mère et ses deux frères et sœurs assassinés par les Nazis peu de temps auparavant. La veille de la « marche de la mort » forcée pour tous les Juifs du camp, Jakub a été pris à part par un prisonnier tchèque qui lui dit de descendre au sous-sol au lieu de retourner à sa baraque à l'heure du couvre-feu. Un autre prisonnier l'attendrait et le cacherait pour qu'il n'ait pas à marcher. Le simple fait d'être surpris en dehors de sa baraque après le couvre-feu aurait pu entraîner son exécution, mais Jakub a décidé que cet espoir de liberté valait bien celui de courir le risque de mourir.

Dans la soirée c'est dans un grand tuyau qui sortait de l'unité de chauffage du camp que le courageux prisonnier a caché Jakub. Il s'est endormi cette nuit-là, terrifié à l'idée d'être découvert, mais au-delà de la peur cet acte de rébellion lui a procuré un sentiment de liberté qu'il n'avait pas ressenti depuis son entrée dans le camp. Pour la première fois dans sa prison entourée de barbelés, il n'agissait pas sur ordre et par peur de la mort.

Le lendemain matin, il a été réveillé tôt par des cris et des coups de feu. Il s'est figé, n'osant pas bouger le petit doigt et surtout pas sortir de sa cachette. Il est resté caché dans le tuyau, incapable de bouger, sans nourriture ni boisson. La sueur trempait son uniforme rayé et dégoulinait de son visage malgré la température glaciale à l'extérieur. Il ne savait pas quand il pourrait sortir du tunnel, mais il aurait préféré mourir là, dans sa cachette, dans un semblant de liberté, plutôt que de retomber entre les mains d'un Nazi.

Mais il a dû rester allongé dans ce tuyau pendant deux jours, perdant rapidement toute notion du temps. Dans son imagination chaque bruit extérieur était celui d'un gardien venant l'arracher à sa cachette. Alors son cœur a failli sortir de sa poitrine quand pour la première fois depuis des jours il a entendu une voix à l'extérieur du tunnel qui lui a dit qu'il pouvait sortir de sa cachette, que la plupart des Nazis étaient partis.

Lorsque Jakub est sorti du bâtiment, il a été accueilli par un soleil radieux et une brise fraîche d'avril sur son visage. Il s'est senti bien pendant un moment, mais en fait quelque chose n'allait pas. Il était vivant, certes mais seul. C'est alors qu'il a réalisé qu'il était le dernier Juif restant à Flossenbürg.

Mais le cauchemar est devenu encore plus effrayant car les Allemands sont revenus. C'était vraiment la plaisanterie la plus cruelle, comme si la liberté leur avait été offerte simplement pour leur être ensuite de nouveau arrachée. Jakub a rapidement retrouvé son ami tchèque et il lui a demandé ce qu'il devait faire. Il lui a dit de courir à l'hôpital et d'y demander de l'aide. Là-bas un autre prisonnier l'a caché dans le pavillon du typhus où aucun Allemand n'osait entrer et il lui a donné un nouveau nom et un nouveau matricule. Si quelqu'un vérifiait son identité, au moins ce nom ne le trahirait pas comme étant juif.

Il s'y est caché encore deux jours, jusqu'au 20 avril quand les derniers prisonniers ont été envoyés pour une marche de la mort. Une fois tous les Nazis partis, Jakub a trouvé assez de courage pour s'éclipser de la salle et sortir discrètement de l'hôpital. Dehors il a trouvé des vêtements civils et il a jeté son uniforme rayé, puis il a récupéré un fusil qu'il a porté pendant plusieurs jours.

Le 23 avril à 11 heures, il a entendu du bruit à l'entrée du camp et il est allé voir ce qui se passait avec son fusil à la main. Il a été accueilli par un soldat du 358^{ème} régiment de la 90^{ème} Division d'Infanterie, ce qui se trouvait être justement le régiment et la division de Vernon. Instantanément la peur qui avait été la base de son existence pendant tant d'années s'est envolée et il a réalisé qu'il n'avait plus à lutter pour sa vie. Il a tendu son fusil à un jeune soldat à peine plus âgé que lui. Le GI

a pris l'arme et l'a jetée au sol comme pour dire à Jakub qu'il était désormais en sécurité et que les Alliés se chargeraient dorénavant de combattre à sa place.

Même si le 23 avril 1945 a été le jour où Jakub a été sauvé des profondeurs de l'enfer, il s'en est toujours souvenu comme du « jour le plus triste de sa vie ». Depuis le jour où son père avait été envoyé dans un camp de concentration, depuis le jour où sa mère et sa sœur avaient été tuées sous ses yeux, toute l'énergie physique et mentale de ce jeune garçon avait été consacrée à la survie, et à la survie seulement. Maintenant, alors que les troupes américaines libéraient le camp de Flossenbürg, l'adrénaline s'est évaporée et le chagrin a éclaté comme un obus de mortier. En regardant à travers les portes ouvertes, il s'est rendu compte qu'il était complètement seul au monde.

Les GI ont senti la solitude de Jakub et ils l'ont tout de suite intégré à leur groupe. Ils ont donné à une couturière l'un de leurs uniformes, qu'elle a adapté pour qu'il convienne à la taille d'un garçon de 15 ans. Portant désormais fièrement l'uniforme de ses libérateurs, Jakub a enfin eu un peu le sentiment d'appartenir à une communauté.



*Photo du Corps des transmissions de l'armée américaine.
(Avril 1945).*

*Jakub Szabmacher (Jack Terry) (à l'extrême droite, à
l'arrière-plan) debout derrière le major Gray et devant les
portes de Flossenbürg.*

*Avec l'aimable autorisation du NIOD Instituut voor
Oorlogs, Holocaust en Genocidestudies*

Plus tard, Jakub a été envoyé en Amérique, il a été adopté par une famille américaine et a changé son nom de Jakub Szabmacher en Jack Terry. Mais il n'a jamais oublié ses libérateurs et il s'est mis au service de ce pays auquel il devait tout en s'engageant dans l'armée américaine et en combattant avec autant de patriotisme et de courage que si l'Amérique avait été son vrai pays natal. Son expérience au sein du régime Nazi l'a encouragé à devenir un psychanalyste renommé dans le but d'essayer de découvrir comment l'esprit d'un humain pouvait devenir si dur et son cœur si insensible à la douleur des autres. Vernon et lui sont rapidement devenus amis et le sont restés jusqu'au décès de Jack le 20 octobre 2022 à l'âge de 92 ans. Jack a toujours considéré Vernon comme son libérateur et comme un héros. Pour Vernon au contraire, Jack Terry et les autres victimes du régime nazi étaient les vrais héros. Ceux qui avaient connu la souffrance et qui avaient

survécu pouvaient maintenant raconter leur histoire et rappeler aux générations futures que la liberté n'est pas gratuite et qu'elle doit être payée de la vie de ceux qui sont prêts à la donner et de ceux qui ne le sont pas.

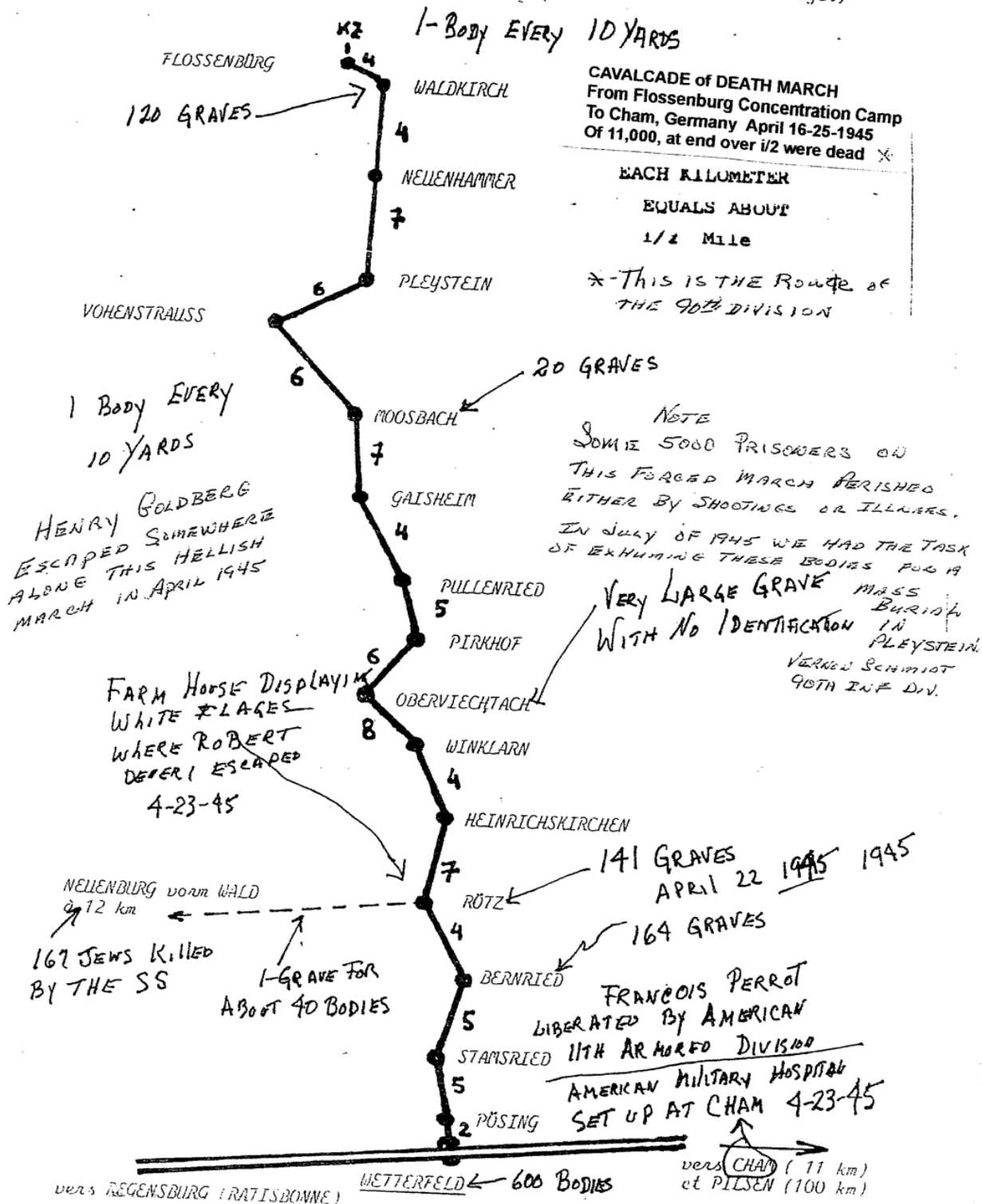


*Vernon et Jack Terry lors de la Journée internationale dédiée à la mémoire des victimes de l'Holocauste organisée par les Nations Unies (janvier 2016).
Avec l'aimable autorisation d'Audrey Tarvin*

À leur arrivée à Flossenbürg, certains membres de la 90^{ème} Division sont entrés pour apporter de l'aide, tandis que d'autres ont été envoyés à la recherche des marches de la mort. Vernon a reçu l'ordre de poursuivre l'une d'entre elles. Lui et ses camarades ont rattrapé le groupe de plusieurs milliers de martyres avant qu'il n'atteigne Dachau. Au moment où il a intercepté la marche, la moitié des prisonniers avaient déjà péri et gisaient sur le bord de la route. Vernon n'oubliera jamais la vue de tous ces corps jonchant la route vers Dachau, les membres décharnés dépassant du sol comme des brindilles grotesques.

Après la fin de la guerre, dans un acte de justice suprême, les Américains ont ordonné aux prisonniers de guerre allemands de revenir sur leurs pas le long de la marche de la mort et d'exhumer les corps qu'ils avaient enterrés au hasard dans des tombes peu profondes. Dans ce brusque renversement des rôles, les Nazis s'occupaient désormais des morts, plaçant leurs victimes dans des sacs et les déposant sur une charrette pour les emmener vers un lieu d'inhumation approprié. Sept jours seulement après la libération de Flossenbürg, l'architecte de son inhumanité, Adolf Hitler, s'est suicidé. Deux jours auparavant, Mussolini avait été exécuté en Italie. Avec le décès de Roosevelt quelques semaines auparavant, le nombre des chefs de guerre avait diminué de moitié. Seuls Staline, Churchill et Hirohito étaient encore vivants. Cela allait-il enfin permettre la fin de la Seconde Guerre mondiale ou le bain de sang ne faisait-il encore que commencer ?

Route de CHAM (Schéma sans échelle kilométrique - le chiffre entre deux points donne la distance approximative entre les villages)



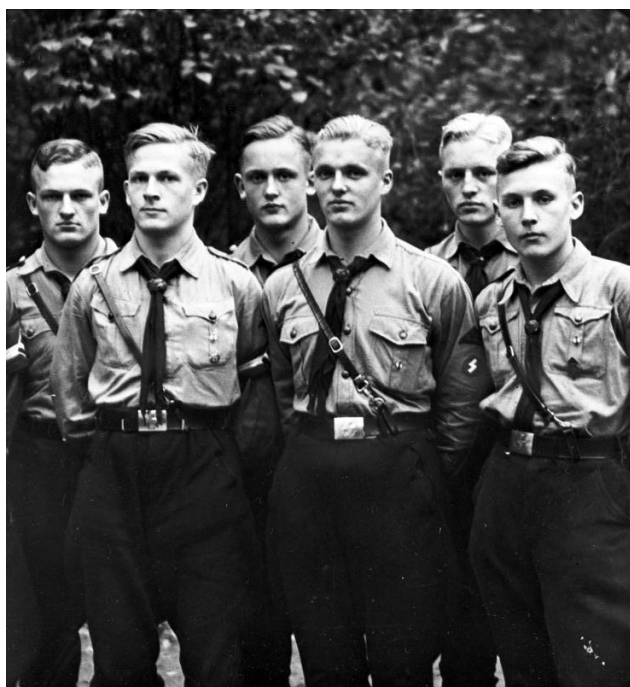
Carte de la marche de la mort libérée par le groupe de Vernon.
Avec l'aimable autorisation de V. N. Schmidt.

CHAPITRE 8 : LES DERNIERS CHAMPS DE BATAILLE

« Une fin qui donne à réfléchir »

Pendant ce temps, à Leuchtenberg, à une trentaine de kilomètres de l'endroit où les prisonniers de Flossenbürg étaient libérés, la vie d'un jeune garçon était mise en péril. Quelques jours plus tôt, Bruno Ehlich, un garçon ordinaire de neuf ans, prenait son petit-déjeuner lorsque son coin cuisine s'est effondré sur lui comme un château de cartes sous l'effet d'une énorme explosion. Un chasseur de chars allié venait de réduire en miettes la maison du maire de Leuchtenberg, et les murs de la cuisine de Bruno, qui se trouvaient à seulement 7 mètres de l'endroit où l'obus avait atterri, s'étaient effondrés, ensevelissant Bruno, sa mère et son frère sous la table de la cuisine. Quelques jours plus tard, Bruno et d'autres membres du programme des Jeunesses hitlériennes de la région ont été appelés à défendre leur village contre l'attaque alliée.

À seulement l'âge de neuf ans, Bruno Ehlich avait été arraché de sa classe et placé dans le programme des Jeunesses hitlériennes. Le petit garçon a été contraint de suivre deux semaines d'entraînement militaire de base, suivies d'un déploiement dans les tranchées de Leuchtenberg.



Archives fédérales allemandes (1933).

Groupe de jeunes hommes en uniformes des Jeunesses hitlériennes.

Malheureusement, l'expérience de Bruno dans le programme des Jeunesses hitlériennes n'était pas unique dans l'Allemagne des années 1930-1940. Lorsque Hitler est arrivé au pouvoir en 1933, la Jeunesse hitlérienne (Hitlerjugend) comptait déjà 100 000 membres. En 1936, la Jeunesse hitlérienne était le seul groupe légal de jeunes dans le Reich, et en 1939, la participation est devenue obligatoire pour tous les enfants âgés de 10 à 18 ans. Un an plus tard, le programme comptait 7,2 millions de membres.

Le plan d'Hitler pour créer une utopie nazifiée reposait en grande partie sur ces groupes de jeunes. Les dirigeants de ce programme endocrinaient lentement et subtilement les jeunes garçons et filles avec l'idéologie nazie et un sens exacerbé du patriotisme. L'accent était mis sur la conformité dans l'espoir que cette nouvelle génération penserait comme un seul homme et non pour elle-même ; en pratique toute possibilité de rébellion pouvait être étouffée dans l'œuf.

La participation à la Jeunesse hitlérienne prenait beaucoup de temps, ce qui était tout à fait voulu. Plus les enfants passaient de temps sous l'enseignement des dirigeants nazis, moins ils passaient de temps à la maison, à l'église, à l'école ou avec les non-participants. Ils risquaient moins d'être influencés par des idées contraires aux idéaux nazis et ils étaient par conséquent complètement et en permanence immergés dans la culture et les valeurs du parti. Les chansons qu'ils chantaient, les vêtements qu'ils portaient, les activités auxquelles ils participaient, tout tournait autour d'Hitler et de son programme.

Les participants étaient séparés par sexe, et par âge. Les garçons de 10 à 14 ans formaient la Jeunesse allemande (Deutsches Jungvolk) alors que les filles du même âge étaient rassemblées dans la Ligue des Jeunes Filles (Jungmädelbund). Les adolescents de 14 à 18 ans étaient soit dans la Jeunesse hitlérienne (Hitlerjugend) pour les garçons, soit dans la Ligue des Jeunes Filles Allemandes (Bund Deutscher Mädel) pour les filles. On inculquait aux garçons l'importance de servir leur pays et de devenir soldats, par conséquent ils étaient donc initiés à la vie et à l'entraînement militaires dès le départ. Les filles elles devaient devenir les épouses et les mères des soldats, ce qui rendait indispensable l'apprentissage des tâches ménagères, des soins infirmiers et de la couture. Alors que les garçons étaient mis en concurrence les uns avec les autres, les filles étaient censées travailler ensemble et mettre l'accent sur les valeurs collectivistes.

Au début de la guerre, seules les personnes âgées de 18 ans et plus étaient censées pouvoir combattre ou servir comme infirmières. Les enfants plus jeunes offraient leur aide à la maison, accomplissant des tâches simples comme emballer des colis pour les soldats au front. Mais au fur et à mesure que la défaite devenait de plus en plus imminente, les Nazis sont devenus désespérés. Ils ont continuellement abaissé l'âge minimum pour le service jusqu'à ce que des enfants, parfois âgés de moins de 14 ans, portent des fusils et prennent position dans des trous individuels. Malgré leur jeune âge, ils se battaient comme des robots car ils avaient été entraînés à le faire pratiquement depuis leur naissance. Refusant de se rendre, ils se sont souvent battus avec acharnement jusqu'à la mort. Ils ne pensaient pas à leur propre vie, mais à défendre la patrie et à apporter la gloire à leur Führer. Par conséquent, les soldats alliés ont parfois été contraints de tirer sur de jeunes garçons qui auraient pu être leurs enfants. Malgré leur ténacité, les jeunes soldats des Jeunesses hitlériennes ont été rapidement anéantis par des troupes alliées plus âgées et plus expérimentées.

Dans un ultime effort futile pour remporter la victoire, les Allemands ont commencé à retirer de l'école des garçons encore plus jeunes, comme Bruno Ehlich pour les envoyer au front. Comme ils n'avaient que peu ou pas d'entraînement militaire, ils étaient globalement condamnés à mort. S'ils refusaient d'obéir, ils étaient exécutés.



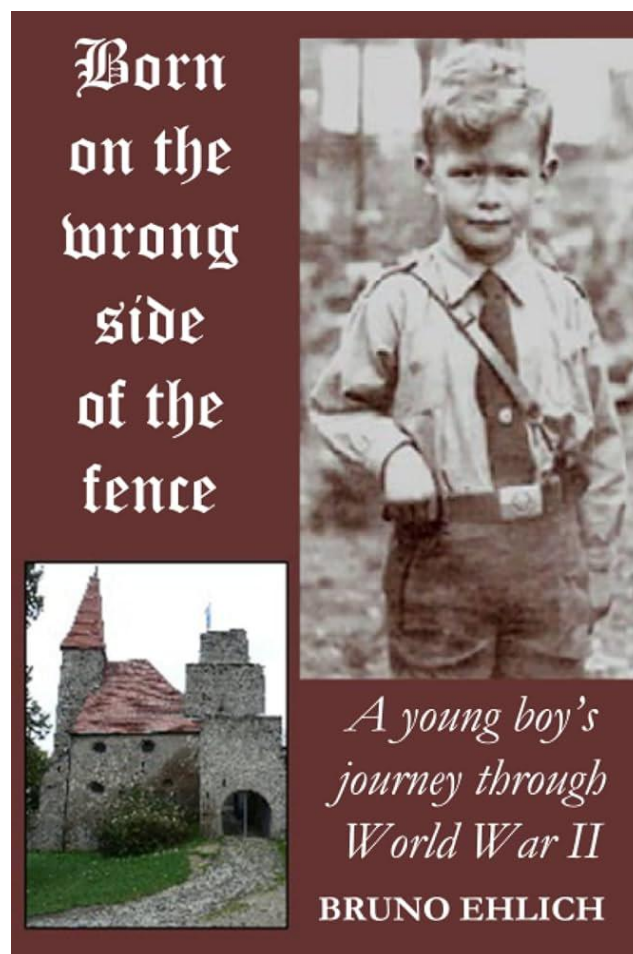
Un membre des Jeunesses hitlériennes âgé de 13 ans capturé par l'armée américaine près de Nartinzell en 1945.

Cassowary Colorizations.

<https://creativecommons.org/licenses/by/2.0/>

Bruno, neuf ans et son frère de sept ans bien que terrifiés ont dû obéir aux ordres. À leur arrivée, les frères ont été rapidement chargés de porter des boîtes de munitions et des cartouchières jusqu'aux abris. Peu après leur entrée dans l'un d'eux, le frère de Bruno s'est levé, encore trop jeune pour comprendre le danger de se lever même avec sa petite taille. Une balle est passée à côté de son oreille et a frappé l'arbre juste derrière lui, projetant des éclats de bois sur lui. Le fait d'avoir frôlé la mort, la violence des images et des sons de la bataille, c'en était trop pour un enfant de 7 ans. Tout cela a rapidement provoqué une sévère crise d'asthme justifiant son envoi d'urgence à l'hôpital de la Croix-Rouge et Bruno a dû rester seul face à l'ennemi.

Le lendemain matin, Bruno a reçu l'ordre d'être serveur de munitions. Il a déballé des obus à pointe en verre, les a séparés par couleur et les a remis au chargeur comme demandé. Assis à six mètres du canon, il ramassait un obus à pointe jaune lorsqu'une explosion aveuglante lui a fait vibrer les tympan et l'a soulevé du sol. Il a atterri brutalement à trois mètres de là, sous le couvert des arbres, saignant du nez. C'était comme si quelqu'un lui avait bourré les oreilles de coton car l'explosion assourdissante avait réduit son audition de moitié environ.



Bruno Ehlich dans son uniforme des Jeunesses hitlériennes.

*Couverture du livre « Né du mauvais côté de la barrière :
le parcours d'un jeune garçon pendant la Seconde Guerre mondiale. »*

Le petit Bruno a regardé autour de lui, désespéré, ne sachant que faire. Ses yeux sont tombés sur deux hommes allongés sur le ventre dans la boue, l'un face contre terre et immobile, l'autre gémissant de douleur. Avec le peu de vie qui lui restait, le soldat a fait signe à Bruno de fuir.

L'adrénaline coulant dans ses veines à chaque battement de cœur, Bruno s'est enfui vers le village. Le château de la ville, qui servait d'entrepôt pour les biens volés aux détenus de Flossenbürg, était

envahi par les GI américains du 357^{ème} Régiment d'Infanterie de la 90^{ème} Division d'Infanterie. Bruno a fait demi-tour et s'est précipité sur la route malgré les cris des soldats qui lui demandaient de s'arrêter. Ils tiraient sur les murs de pierre à son passage, dans l'espoir de le dissuader mais il a continué malgré les balles qui sifflaient autour de lui. Juste au moment où le jeune garçon pensait avoir presque réussi à leur échapper, il a tourné au coin d'une rue où il a été saisi à la gorge par un soldat américain. À peine capable de parler à cause de la main de l'homme autour de son cou, il a supplié qu'on le relâche. En contrepartie le GI a exigé qu'il lui révèle où se trouvaient les villageois de Leuchtenberg et les Jeunesses hitlériennes et Bruno l'a orienté sans hésiter vers les caves du château.

En partie par gratitude pour son aide et en partie par pitié pour l'enfant contraint à cette forme de service militaire, les GI l'ont pris sous leur protection et ils l'ont traité comme un fils. Ils ont échangé son uniforme des Jeunesses hitlériennes contre un uniforme américain miniature, comme l'avait déjà fait la 90^{ème} Division d'Infanterie pour Jack Terry et il est rapidement devenu comme la mascotte du 357^{ème}.

Les bases solides de l'endoctrinement nazi sur lesquelles la vie de Bruno avait été construite jusqu'ici ont commencé à se fissurer le jour où les GI l'ont emmené avec eux à Flossenbürg. Malgré son jeune âge, ils lui ont permis de voir les horreurs de la torture physique et psychologique qui y avaient eu lieu et même à l'âge de neuf ans, Bruno a commencé à prendre conscience de la supercherie du Reich.

Plus tard, il a retrouvé sa mère, son frère et son père, qui avait été fait prisonniers par la 90^{ème} et il leur a chanté les louanges de ses ravisseurs bienveillants. Non seulement il avait été traité avec gentillesse, mais on lui avait également demandé de les accompagner aux États-Unis pour y travailler plus tard comme ingénieur en mécanique. Mais la générosité des GI américains ne s'était pas arrêtée là. En guise de cadeau de la part d'un officier du 357^{ème}, la mère de Bruno a reçu un colis de la Croix-Rouge contenant suffisamment de nourriture pour nourrir la famille pendant des semaines. Bruno n'a jamais oublié la compassion dont ses ennemis avaient fait preuve à leur égard. Alors que son propre pays l'arrachait à sa mère et exigeait qu'il donne sa vie de jeune garçon, les Américains l'ont sauvé, l'ont habillé et nourri, lui et sa famille. Vernon et Glenn ne se sont liés d'amitié avec Bruno que plus tard dans leur vie, mais ils n'ont jamais oublié son histoire remarquable.

Peu de temps après la libération de Flossenbürg et le baptême du feu pour le jeune Bruno, Vernon se reposait à l'intérieur d'une grange située dans la petite ville de Hagendorf lorsque lui et le reste de la compagnie E se sont précipités à l'extérieur de la grange juste à temps pour assister à l'explosion spectaculaire et au crash du « Old Black Magic », un bombardier B-17 qui rentrait d'une mission de bombardement le 25 avril en Tchécoslovaquie. Le moteur de l'avion et l'une de ses roues se sont écrasés sur le sol dans un bruit sourd alors que des fragments de ses ailes flottaient encore dans les airs comme les plumes d'un oiseau abattu.

Ce bombardier, le Boeing B-17G surnommé « Forteresse volante », était l'un des avions les plus célèbres de la Seconde Guerre mondiale. Construit pour des bombardements de précision de jour, l'avion avait la capacité unique de pouvoir voler plus haut que la portée maximale de l'artillerie antiaérienne allemande. Seule l'Amérique pouvait alors se vanter des qualités de ses moteurs en étoile turbocompressés et de son viseur de bombardement Norden perfectionné.

En 1943, chacun de ces bombardiers était équipé de 13 mitrailleuses de calibre .50. Nécessitant un équipage de 10 personnes, le B-17 comprenait un pilote, un copilote, un mécanicien, un navigateur, un opérateur radio, un bombardier, deux mitrailleurs latéraux, un mitrailleur de

tourelle et un mitrailleur de queue. La Forteresse volante pouvait emporter une charge de bombes de 1 800 kg pour les missions longues et de 3 600 kg pour les missions plus courtes. Ces bombardiers étaient des avions révolutionnaires pour l'époque, ils étaient donc d'une valeur inestimable pour les Alliés, ce qui rendait la perte de chacun d'entre eux extrêmement regrettable.



Armée de l'air américaine. (1943). B-17 en mission de bombardement.

Alors que des morceaux de l'appareil continuaient à tomber autour de Vernon et de ses amis, ils cherchaient frénétiquement du regard l'apparition de parachutes blancs dans le ciel. Mon Dieu s'il vous plaît, a-t-il prié intérieurement, faites qu'il y ait des survivants. Après un moment d'attente angoissant, les corolles blanches ont commencé à apparaître au milieu de la fumée noire de l'explosion.

Vernon a poussé un soupir de soulagement lorsque trois membres de l'équipage ont atterri à quelques mètres d'eux, mais il a grimacé en voyant les autres descendre derrière les lignes ennemies.

Lorsque l'Old Black Magic a commencé à descendre en vrille, trois de ses membres d'équipage, Norman E. Markel, Harry S. Overbaugh et Charles B. Walker ont été pris au piège à l'intérieur. Normalement, ils auraient dû sauter de l'avion voué à s'écraser, mais la force centrifuge les maintenait enfermés à l'intérieur de l'appareil en rotation.

L'explosion en vol du bombardier a tué Walker mais a éjecté Markel et Overbaugh dans le ciel. Markel a perdu connaissance et a descendu en chute libre avant de reprendre conscience à seulement 300 mètres du sol. Réalisant que la mort le guettait, il a tiré rapidement sur la poignée de son parachute avant d'atterrir dans un arbre. Overbaugh et lui ont perdu leurs chaussures et ont atterri en chaussettes, mais Overbaugh a touché le sol au milieu des branches dans une forêt dense. À peine s'était-il démêlé de son parachute qu'il s'est retrouvé face aux armes de deux soldats allemands.

Il a pensé que pour lui c'était fini ; qu'il serait soit abattu, soit envoyé dans un camp de prisonniers de guerre pour le reste de la guerre. Mais en y regardant de plus près, il s'est aperçu qu'il ne s'agissait pas du tout de soldats allemands, mais de gardes juifs d'un camp de concentration voisin. Pour échapper à leurs ravisseurs nazis, les hommes juifs se sont « rendus » à Overbaugh en lui remettant

un pistolet et une paire de bottes allemandes. Les trois hommes ont campé dans les bois cette nuit-là avant d'être repérés le lendemain matin par une patrouille de la 90^{ème} Division d'Infanterie.

Mais les GI n'ont pas cru de suite qu'Overbaugh était un soldat américain. Lui-même a dû admettre que la situation ne plaidait pas en sa faveur : il était en compagnie de deux hommes en uniforme allemand avec des bottes allemandes à ses pieds et un pistolet allemand à sa main. Alors qu'il était interrogé sous la menace d'un fusil par un GI méfiant, Overbaugh a pu enfin prouver sa loyauté lorsque lui et l'autre GI ont réalisé qu'Overbaugh était allé au lycée avec la sœur de l'homme...

R-E-S-T-R-I-C-T-E-D

FEATURE PAGE

358TH RESCUES 6 FLIERS

B-17 CREW BAILS OUT; FIRED UPON IN PARACHUTES

Six American fliers, out of a crew of eight manning a B-17 bomber who were forced to bail out after the ship exploded a few hundred yards from German positions, were rescued yesterday by the 2nd battalion of the 358th infantry regiment, after the airmen underwent heavy German machine gun and small arms fire as they dangled from parachutes in mid-air.

Falling in the middle of a thickly wooded area, the six men were found only after a coordinated 358th onslaught.

The bomber's crew was ordered to bail out by Flight Officer Robert J. McLaughlin, of Encino, Calif., after flak had disabled the plane's No. 4 engine during an attack on Pilsen.

"We dropped our bombs", McLaughlin said, "and the whole formation turned around for home when flak fire started a leak in our engine. We shut the fuel off, but the wing was already on fire and I told the crew to jump".

* 1st Lt Leroy W. Schander and an advance group of five medics (S/Sgt Frank W. Rovezzi, of Worcester, Mass. Pfc Charles P. McGue, of San Antonio, Tex., Pfc Charles A. Grumerotr, of Philadelphia, Penna., Pfc Lloyd E. Busiehn, of Seaford, Minn., and Cpl James F. Coltrane, of Greenville, S.C.) reached the first of the fliers and brought him back to safety.

S/Sgt Charles F. Ray-

lins was the second airmen to be found, this time by three members of Co. "G" led by 1st Lt John T. Napier, of Chicago, Ill., after braving intense enemy fire.

The difficult terrain hindered efforts to locate the other four airmen. Capt Earl B. Taylor, of Tabor, Ia., a 344th FA liaison officer, enlisted a Cub plane.

The plane was piloted by 1st Lt Louis T. Obleter, of Tucson, Arizona, while his air observer, 1st Lt James Murray, of Brookline, Mass., maintained radio communications with the jeep patrols.

The coordinated hunt brought results and two more fliers were brought back. Two others discovered later brought the total of rescued men to six.

Investigation later disclosed that parts of the ship had been strewn over a mile area. The cockpit has not been found.

U.S.—BRIEFS

NEW ORLEANS, La. Farmers, florists, and fanciers are reaping huge legitimate profits these days as a result of the war with Japan—profits accruing from a 500 per cent increase in the output of Creole lilies since the war closed the door on the annual importation of 25,000 lily bulbs from Japan...

LEAHNT, Ill. Death of George C. Hoffmeyer, 700 pound Will County farmer, has been revealed here. For the last 20 years, Hoffmeyer, who was 63, had weighed 600 pounds, but gained an additional 100 pounds during a month's illness. He was an exhibitor at the Century of Progress in 1933 and was a member of the state fair.

WASHINGTON, D.C. In these war time divorce boom, the government knows nothing about it. The Census Bureau says that since 1940 "we have had no appropriation for further collection of divorce statistics".

I HAVE A PIECE OF THE WING AND A PIECE OF THE PARACHUTE OF ONE OF THE CREW SEE STORY OF "OLD BLACK MAGIC"

* I TALKED WITH LEROY SCHANDER IN 2005 REGARDING THIS INCIDENT

LT JOHN T. NAPIER WAS A TANK COMMANDER WITH THE 773RD TD BN. HE GAVE ME A MUCH NEEDED HAND CLIPPED HINA OUT DURING COMBAT

Article sur le crash du Old Black Magic et le sauvetage de son équipage. Notes de Vernon écrites à droite de l'article.

Avec l'aimable autorisation de V. N. Schmidt

Pendant ce temps, Markel se cachait dans les arbres pour échapper à une patrouille allemande. Apparemment, ils l'avaient vu tomber du ciel et ils le recherchaient maintenant, mais il a réussi à échapper à la capture et après avoir passé la nuit seul dans les bois, il a été réveillé le lendemain matin par le bruit d'un moteur qui approchait. Il a prié pour que ce soit un véhicule américain, et bien sûr, ce fut le cas. Markel a appris plus tard que lui aussi avait été secouru par un membre de la 90^{ème} Division d'Infanterie et qu'il avait ensuite été transporté en Angleterre par avion pour y être soigné d'une blessure à la main reçue dans l'accident. Comme l'équipage du Old Black Magic s'en est rendu compte ce jour-là, les « Tough 'Ombres » n'étaient pas seulement de bons soldats, mais aussi des sauveteurs de premier ordre. La combattivité de la division ainsi que sa compassion, ont été certainement l'une des nombreuses raisons pour lesquelles Vernon a déclaré : « Je suis tellement content d'avoir fini dans la 90^{ème} ! »

Tous les hommes à bord du B-17 ont survécu à l'explosion, à l'exception de Walker. Lorsque l'un des autres membres d'équipage a atterri près de l'endroit où se tenait Vernon, ce dernier a coupé un morceau du parachute abandonné et l'a mis dans sa poche. Quelques semaines plus tard, il est retourné sur les lieux, il y a trouvé un morceau de l'aile de la forteresse volante qui trainait dans l'herbe qu'il a récupéré également. Vernon possède encore aujourd'hui ces deux objets.

Entre les nombreuses attaques réussies de la 90^{ème} et l'augmentation du nombre d'Allemands qui se rendaient, Vernon a senti que la guerre touchait bientôt à sa fin. Mais la liste des victimes, cependant, était encore loin d'être complète.

Le 1^{er} mai, alors qu'il ne restait plus qu'une semaine de guerre, le régiment de Vernon marchait dans les bois lorsque le bruit familier des fusils et des mitrailleuses les a fait se précipiter pour se mettre à couvert. Puis une explosion assourdissante a retenti en faisant trembler le sol sous leurs pieds. Une mine antichar, enterrée par les Allemands quelques heures auparavant, avait été déclenchée. Lorsqu'ils ont pu se remettre debout en toute sécurité, les fantassins se sont dirigés vers la source de l'explosion et ils ont découvert un horrible spectacle. Une jeep transportant des soldats du 1^{er} bataillon du 358^{ème} (Compagnie D, 2^{ème} peloton) avait été réduite en un tas de ferraille mais les corps des six passagers étaient étrangement absents des restes tordus du véhicule. Les camarades des pauvres militaires se sont vite rendu compte que leurs restes étaient éparpillés dans toute la zone environnante et que pas un seul corps n'était resté intact.

Ces hommes, le sergent Walter Mozzle « Buddy » Basinger, le sergent-chef William Q. Howell, le soldat de première classe James Vernon Green, le soldat de première classe Marion L. McIlwain, le soldat de première classe Alfred « Red » Simons et le soldat de première classe Richard V. Pegg, n'ont jamais célébré la victoire d'une guerre durement gagnée.

Quatre jours plus tard, trois jours seulement avant la fin de la guerre, la tragédie a frappé à nouveau. Après ceux du 358^{ème}, parmi les derniers morts, on a compté 10 hommes du 357^{ème} Régiment d'Infanterie abattus par des membres fanatiques de la Jeunesse hitlérienne. Ces élèves-officiers fanatiques avaient réussi à capturer une auto mitrailleuse, un véhicule blindé léger américain et massacraient maintenant les GI avec leurs propres mitrailleuses. Dix soldats du 357^{ème} (compagnies I, G et K) sont tombés sous leurs tirs, dix familles endeuillées qui n'allaient jamais revoir le visage de leur proche.

Aujourd'hui, deux monuments¹⁷ commémoratifs se dressent en République tchèque pour honorer ces deux groupes d'hommes qui ont sacrifié leur vie si près de la ligne d'arrivée. Ils rappellent au

¹⁷ https://www.uswarmemorials.org/html/monument_details.php?SiteID=2083&MemID=2740
https://www.uswarmemorials.org/html/monument_details.php?SiteID=1748&MemID=2295

passant que des familles ont perdu des maris, des frères, des pères et des fils à chaque jour, chaque heure, chaque minute de cette guerre, du premier coup de feu jusqu'au dernier.



Le 8 mai 1945, connu sous le nom de Jour de la Victoire en Europe¹⁸, a été le jour où Vernon a enfin su qu'il rentrerait chez lui, et pas dans un cercueil. Le tonnerre des coups de feu a été remplacé une fois pour toutes par les acclamations de victoire des troupes. Les prisonniers des camps de concentration ont lancé leurs bonnets rayés en l'air et ont jeté leurs uniformes souvent ensanglantés dans le feu. Les civils ont envahi les rues des villes du monde entier, des larmes de joie coulaient sur leurs visages alors qu'ils réalisaient que leurs fiancés, frères, fils, maris et pères rentraient enfin chez eux.

Lorsque la nouvelle de la capitulation est arrivée, Vernon patrouillait à la limite des frontières tchèque, autrichienne et suisse, à la recherche de soldats allemands. De nombreux Nazis se déguisaient en civils dans l'espoir d'échapper à la capture, mais Vernon et les autres soldats s'en sont aperçus rapidement et ils ont commencé à fouiller plus attentivement les groupes de civils.

Peu de temps après, Vernon a été emmené dans des maisons tchèques avec le reste de la compagnie E où on lui a offert de délicieuses pâtisseries et des repas chauds, du genre de ceux qu'ils n'avaient pas vus - et encore moins goûtés - depuis des mois. Après avoir localisé un lac à proximité, les GI ont plongé dans ses eaux fraîches comme des écoliers en été, se débarrassant pour la première fois de la crasse et de la saleté accumulées depuis mars. Vernon et les autres hommes n'avaient qu'un seul pain de savon à se partager mais ils ne s'en sont même pas aperçus. La liberté de barboter dans l'eau limpide, le visage réchauffé par le soleil, sans craindre que des obus n'exploient à côté d'eux ou qu'ils ne soient criblés de balles était enivrante.

Ce jour-là, eux au bord de leur lac et des millions d'autres personnes dans le monde entier se sont souvenues de la valeur inestimable de la liberté. Le cœur de Vernon était rempli de fierté d'être un américain, d'être originaire d'un pays dont le fondement est la liberté et dont la règle est de la rendre à ceux qui se la sont fait voler. Bien que le jour de la Victoire en Europe ait été un jour de célébration, il a été l'occasion de rappeler à la collectivité la mémoire de tous les morts, ces victimes qui n'avaient pas eu la chance de pouvoir eux aussi « jeter leurs casques en l'air et leurs fusils au sol », pour reprendre les mots du président Harry S. Truman :

« Notre joie est tempérée et atténuée par la conscience suprême du prix terrible que nous avons payé pour débarrasser le monde d'Hitler et de sa bande maléfique. N'oublions pas, mes chers compatriotes, la douleur et le chagrin qui habitent aujourd'hui les foyers de tant de nos voisins, des voisins dont le bien le plus précieux a été sacrifié pour racheter notre liberté. »

¹⁸ VE Day

Grâce aux pays alliés qui avaient sacrifié plus de 28 millions de vies, les civils en Europe n'avaient plus à craindre pour leur vie en raison de leur race, de leur religion ou de leurs opinions politiques. Grâce à ces courageux soldats, le génocide d'Hitler était enfin terminé.



Le maréchal Wilhelm Keitel signe les conditions de capitulation de l'armée allemande au quartier général russe à Berlin. Allemagne, 7 mai 1945.

Grâce à la sagesse des dirigeants alliés et au courage de militaires comme Vernon, le sol américain est resté la Terre des hommes libres, embellie par sa diversité et sans aucune trace de croix gammées. Ses citoyens dormaient paisiblement la nuit, sans craindre les bombes qui tombaient du ciel ou d'être contraints de quitter leur maison pour être envoyés dans des camps de concentration.

Cependant, la guerre n'était pas encore entièrement gagnée. Le Japon ne s'est rendu aux forces alliées que le 14 août 1945. Cette reddition a immédiatement suivi l'explosion de deux bombes atomiques, la première larguée sur Hiroshima le 6 août et la seconde sur Nagasaki le 9 août. Au total, environ 210 000 personnes ont été tuées par ces explosions.



Le président Harry S. Truman.

Le choix du président Truman d'utiliser cette arme d'une destruction sans précédent a été douloureux. Auparavant, le président avait ordonné une estimation du nombre de victimes d'une possible invasion américaine du Japon, et on lui avait dit qu'au moins 250 000 soldats américains pourraient mourir. L'empereur du Japon avait exhorté les civils et les soldats à combattre l'ennemi jusqu'à ce que chaque homme, femme et enfant ait donné sa vie.

Sachant cela, le président Truman a réalisé que les troupes américaines seraient obligées d'envahir chaque ville, chaque maison et chaque pièce pour en chasser les ennemis. Il n'y aurait pas de reddition de la part des Japonais. En fait, les civils japonais ont parfois pris les paroles de leur empereur tellement au sérieux qu'ils se sont suicidés avec leurs enfants quand ils ont été encerclés par les Américains.

Le cœur lourd, le président Truman a commencé à se préparer au pire. Il a ordonné la fabrication de 250 000 sacs mortuaires ainsi que celle de milliers de Purple Hearts, la médaille des blessés. En larguant les bombes atomiques sur le Japon, cependant, il a rendu inutiles la plupart des sacs et des médailles. En réponse aux nombreuses vies japonaises perdues à la suite de ces bombardements, il a dit : « Comment un président pourrait-il faire face aux mères, aux fils et aux filles de ces militaires américains si, après le massacre lié à une invasion du Japon, on apprenait qu'il y avait dans notre arsenal une arme suffisamment puissante pour mettre fin à la guerre et qu'elle n'a pas été utilisée ? »

Avec une fin de guerre aussi retentissante, les soldats étaient confrontés au passage bizarre, bien que joyeux, d'un état d'esprit de guerre à un état d'esprit de paix. Vernon s'est retrouvé membre d'une confrérie de Tough 'Ombres, les liens forgés entre eux au combat étaient trop forts pour être oubliés en temps de paix.

Une question restait en suspens. Le travail était-il vraiment terminé ? Après des mois de lettres épisodiques, Vernon serait-il enfin renvoyé chez lui auprès de sa famille et de sa fiancée ?

Il lui semblait qu'il y avait encore des mois de travail en Europe devant lui et qu'il ne reverrait pas le joli visage de Dona avant un certain temps. Même s'il les aimait comme des frères, les visages des autres GI étaient une piètre consolation. Aujourd'hui contrairement aux jours de combat, au moins, ils étaient propres.

CHAPITRE 9 : L'OCCUPATION DE L'ALLEMAGNE

« Épreuves et patience »

Le 2 septembre 1945, le Japon s'est rendu officiellement et sans condition aux Alliés. Le monde entier s'est mis aussitôt à célébrer la fin de la guerre ; à New York, les civils ont organisé leurs célèbres « parades de confetti » pour fêter l'événement, jetant depuis les fenêtres des kilomètres de papier brouillon pour accueillir les généraux et les amiraux de retour au pays.

Mais la fin de la guerre a posé de nouveaux défis aux dirigeants alliés. Lorsque la victoire est devenue inévitable, les représentants des « Trois Grands » (Grande-Bretagne, États-Unis et Union soviétique) se sont réunis pour élaborer un plan d'après-guerre pour les pays vaincus. La première réunion, la conférence de Yalta, a été dirigée par Roosevelt, Churchill et Staline. Là, les dirigeants ont convenu de diviser l'Allemagne et Berlin en quatre zones, une zone étant attribuée respectivement aux États-Unis, à la Grande-Bretagne, à la France et à l'Union soviétique. Staline a également exigé qu'on lui cède une partie de la Pologne, et comme les troupes soviétiques occupaient déjà cette région, Roosevelt et Churchill n'ont pas pu refuser. Leur seul recours aurait été de chasser de force les Soviétiques de ce territoire, ce qui aurait entraîné une nouvelle guerre. Avec le sang encore frais sur les mains de celle qu'ils venaient de terminer, Roosevelt et Churchill n'étaient pas intéressés d'en commencer une autre. Ils ont donc trouvé un compromis : Staline pouvait garder la Pologne, mais il devait organiser des élections pour garantir un gouvernement démocratique. Malheureusement, Staline n'a pas tenu sa part du marché ce qui a marqué le début des relations houleuses entre les États-Unis et l'Union soviétique.



*(Février 1945). Conférence de Yalta, Crimée.
De gauche à droite : Winston Churchill, Franklin Roosevelt et Joseph Staline.*

Pour réduire le risque d'une nouvelle guerre, les puissances alliées ont créé les Nations unies (ONU), une organisation de 50 pays vouée au maintien de la paix et de l'humanitarisme dans le monde entier. L'ONU a été fondée par des pays épuisés par le sang qu'ils avaient versé ; donc, leurs principaux objectifs étaient de maintenir la paix mondiale et d'empêcher la Troisième Guerre mondiale. En entrant dans une nouvelle ère de paix, le monde espérait que la prochaine génération d'hommes jeunes mourrait paisiblement de vieillesse, et non d'une balle ou d'une explosion.

La guerre enfin terminée, la paix régnait, au moins pour l'instant. Chaque GI était impatient de rentrer chez lui et de retrouver les bras de ses proches, mais beaucoup devaient encore attendre un peu. Près de deux millions de soldats américains étaient stationnés en Europe à la fin de la guerre,

ce qui rendait impossible leur rapatriement en une seule fois. En outre, même si les combats étaient terminés, de nombreux hommes avaient encore des tâches d'occupation à accomplir. C'est pourquoi certains allaient rester en Allemagne, d'autres seraient envoyés au Japon et quelques soldats chanceux seraient rapatriés.

Se souvenant de la catastrophe qu'avait été la démobilisation des troupes après la Première Guerre mondiale, le général George C. Marshall, chef d'état-major de l'armée américaine, avait élaboré un plan prévisionnel pour rapatrier les soldats le plus efficacement possible. Ce plan s'articulait autour du système de notation des états de service, plus connu sous le nom de « système de points ». Les GI recevaient un point par mois de service, cinq points par médaille ou Purple Heart et 12 points pour chaque enfant à charge à la maison. Lorsque le système a été mis en place, les soldats devaient atteindre 85 points pour être renvoyés chez eux, et ensuite, ceux qui avaient obtenu le plus de points étaient renvoyés les premiers. À la fin de l'année 1945, le nombre minimum de points requis a été abaissé à 50. Sur le papier, le plan du général Marshall semblait parfait. Sa stratégie était juste, efficace et plairait à tout le monde...

Mais il a rapidement montré ses limites.

How to Score Points	
Points for discharge from the Army will be totalled as follows:	
1. Each month in service.....	1 Point
2. Each month in service overseas.....	1 Point
3. Each combat award (includes each medal and each battle participation star).....	5 Points
4. Each dependent child under 18 (maximum of three).....	12 Points
The four items above are the ONLY ones for which points will be awarded. No points will be awarded for age, marriage or dependents other than children under 18. A complete list of medals and campaigns for which points are to be awarded is published on page 5 of today's paper.	
"Interim" minimum score for eligibility for discharge of EM. (This score is not final. The final critical score for discharge will be based on a complete tabulation of points of all soldiers. It is expected to be the same or slightly lower.).....	85 Points
"Interim" minimum score for eligibility for discharge of enlisted Wacs.....	44 Points

*Comment gagner des points. (11 mai 1945). Stars and Stripes
Paris Edition, Vol. 1, n° 288, page 1.*

Les disparités dans l'attribution des points sont devenues rapidement une source d'irritation pour les troupes. Beaucoup de ceux qui étaient entrés en service plus tard que les autres, et qui étaient donc restés plus longtemps chez eux, avaient eu plus de temps pour avoir des enfants. Ceux qui avaient été envoyés en Europe en premier et qui n'avaient pas d'enfants étaient obligés d'attendre plus longtemps que ceux qui en avaient, car chaque enfant valait 12 points et chaque mois de service uniquement un seul. Même lorsqu'un soldat avait accumulé suffisamment de points, il devait souvent attendre qu'un navire soit disponible pour qu'il puisse y monter. La conséquence c'est que les troupes devenaient de plus en plus agitées et frustrées de jour en jour.

Les rues d'Europe étaient inondées de GI protestataires et le bureau du président Truman était rempli de lettres de civils exigeant que leurs fils et maris soient immédiatement ramenés à la maison. En plus de leur impatience à rentrer chez eux, de nombreux soldats américains se sentaient inutiles dans leurs fonctions du moment. Bien que peu d'entre eux aient envie de retourner dans les tranchées, beaucoup se remémoraient l'époque où ils avaient le sentiment d'avoir un but.

ADJUSTED SERVICE CREDITING CARD

NAME Ackermann Rolland G ASN 35500871 ARM or SERVICE CE
(Last Name) (First Name) (Initial)

UNIT 360th Engineer GS Regiment MOS 651 Platoon Sgt. 651 (D)
(Title) (SSN)

TYPE OF CREDIT :

- SERVICE CREDIT — Number of months in Army since 16 Sep 40.....
- OVERSEA CREDIT — Number of months served overseas since 16 Sep 40.....
- COMBAT CREDIT — Number of decorations and Bronze Service Stars since 16 Sep 40.....
- PARENTHOOD CREDIT — Number of children under 18 years old.....

NUMBER	MULTIPLY BY	CREDITS
39	1	39
12	1	12
0	0	0
0	0	0

WITNESsing OFFICER Arthur T. Harris Jr. CERTIFIED BY: Rolland G. Ackermann
(Signature) (Enlisted man's or woman's signature)

TYPED or stamped ARTHUR T. HARRIS JR. Capt. CE
(Name) (Grade) (Arm or Service)

TOTAL CREDITS.. 51

READ INSTRUCTIONS on reverse side before filing card out

W.D., A. G. O. Form No. 163

*Fiche d'évaluation comptable du sergent de peloton Rolland G. Ackermann. 1945.
Avec l'aimable autorisation de Kaye Ackermann*

Vernon, cependant, était très occupé par ses fonctions professionnelles. La 90^{ème} Division d'Infanterie devait partir en octobre, ce qui aurait dû signifier qu'il allait rentrer chez lui après seulement huit mois d'absence. Mais les choses ne se sont pas passées ainsi...

Avec seulement 30 points accumulés à l'époque, Vernon a été transféré dans le 2^{ème} Groupe de Cavalerie (à l'origine le 2^{ème} Régiment de Cavalerie) jusqu'à ce qu'il en gagne davantage. Bien que ne faisant plus partie de la 90^{ème}, sa nouvelle affectation n'en était pas moins honorable.

Pendant la guerre, les soldats du 2^{ème} Régiment de Cavalerie étaient si habiles à l'observation secrète que le haut commandement allemand les surnommait les « fantômes de l'armée de Patton ». C'est également ce groupe de GI qui avait sauvé Glenn du camp de prisonniers de guerre, prouvant ainsi ses compétences au combat ainsi que sa loyauté et son sens de la fraternité, des valeurs identiques à celles de la 90^{ème}. Vernon a trouvé rapidement sa place parmi ces hommes remarquables et il sera apparemment récompensé de sa patience en rentrant chez lui.



*« Toujours prêt » (1836 – aujourd'hui).
Insigne d'épaule de la 2^{ème} Division de Cavalerie.
Utilisation autorisée par le président Tim White
de la 2^{ème} association de cavalerie.*

Après que ses supérieurs aient découvert qu'il avait un permis de conduire et qu'il savait taper à la machine, Vernon s'est retrouvé affecté à l'unité d'approvisionnement du 2^{ème} Groupe de Cavalerie. Ce travail consistait à servir de chauffeur aux officiers, et en les conduisant à leurs différentes fonctions, Vernon a eu la chance de voir plusieurs d'entre eux recevoir des promotions et des récompenses pour leur service exceptionnel.

Quand il n'était pas au volant, il était derrière un bureau, à taper les ordres à mesure qu'ils arrivaient. Bien que peu de gens puissent en dire autant à l'époque, Vernon lui appréciait vraiment ses nouvelles fonctions. C'était un soulagement bienvenu par rapport à la rigueur, à la difficulté et au danger de la vie sur la ligne de front. L'atmosphère au camp était détendue par rapport à ce qu'elle était quelques semaines auparavant et les commodités et le confort de la vie civile leur étaient à nouveau accessibles.

Au grand soulagement des GI, le courrier est redevenu régulier et des téléphones ont été installés, permettant à beaucoup d'entre eux d'entendre la voix de leurs proches en Amérique pour la première fois depuis des mois. On ne peut qu'imaginer à quel point les voix de Dona et de monsieur et madame Schmidt ont dû être douces à entendre pour Vernon.

Alors que la tranquillité de l'occupation alliée devenait de plus en plus évidente pour les citoyens allemands, ils ont réalisé que leurs dirigeants nazis ne leur avaient raconté que des mensonges sur les intentions des Américains. Ils n'étaient pas venus pour les tuer mais pour les libérer. Même ceux qui n'étaient pas emprisonnés derrière les barbelés des camps de concentration étaient les détenus du Reich, qu'ils en soient conscients ou non. Ils ont rapidement découvert que les GI américains ne brûlaient pas les maisons des civils, ne tuaient pas leurs enfants et n'instituaient pas un régime de terreur. Non, tout ce que les soldats américains souhaitaient, c'était de la nourriture bonne et chaude, des lits douillettes et de pouvoir ranger leurs fusils M-1 une fois pour toutes.

Vernon était reconnaissant de recevoir non seulement ces commodités du quotidien mais en fait bien plus encore. Il avait un vrai bureau, dans un vrai bâtiment du centre-ville, et le fait d'être à l'abri pour une raison autre que celle d'échapper aux tirs ennemis était un changement incomparable entre sa vie d'hier et celle de maintenant. Il dormait dans des baraquements qui lui semblaient luxueux comparés aux buissons couverts de neige et aux trous individuels humides qui avaient été son lit pendant tant de mois.

Ses supérieurs étaient sans doute encore meilleurs que son logement ; son capitaine et son adjudant étaient des « gentlemen » qui le traitaient avec décence et respect. Tout ce qu'ils lui demandaient, c'était d'être prêt avec la jeep lorsqu'ils avaient besoin d'être conduits à leurs quartiers, à des événements ou à des repas, ce qu'il faisait sans faute. Après des heures passées ensemble dans la jeep, les trois hommes sont devenus rapidement amis. En cette nouvelle ère de paix, le grade semblait s'effacer entre les soldats qui privilégiaient la camaraderie à la supériorité. C'était certainement le cas de Vernon, du capitaine et de l'adjudant. Les chefs reconnaissaient en lui sa sincérité, son intégrité et le dévouement à son travail, et il est rapidement devenu un de leurs préférés.

Un soir, Vernon et ses copains se détendaient dans leur casernement, échangeant des histoires de gloire et de quasi-évasions. À la grande surprise de tous, Vernon a plongé la main dans sa veste et en a sorti un pistolet allemand de petit calibre qu'il t avait caché. Ses amis l'ont regardé l'objet volé avec des yeux écarquillés. Personne ne s'était douté qu'il le portait sur lui ; il avait aussi sur lui le holster, un étui d'épaule qui le dissimulait complètement. Ce pistolet ne servait certainement plus à rien pour les Allemands maintenant et Vernon avait pensé que ce serait le souvenir parfait.

Les copains de Vernon étaient impatients de tenir l'arme précieuse entre leurs mains et Vernon était impatient de les laisser faire. Les assurant qu'elle n'était pas chargée – après tout, il l'avait transportée en toute sécurité depuis un bon moment – il l'a faite circuler dans la pièce. Chacun à son tour, chaque homme a joué avec la détente, a inspecté le canon et a soupesé l'arme pour en estimer le poids. Vernon a souri, tout heureux d'avoir pu apporter un peu de joie à ces copains GI.

Puis, une explosion bien trop familière a fait trembler les murs de leur baraquement. Vernon eut un coup au cœur. Le pistolet « déchargé » fumait encore et il y avait du sang par terre.

Un de ses camarades se tenait l'avant-bras en faisant la grimace. Vernon craignait le pire, mais il a été soulagé de découvrir que son bras n'avait été que légèrement écorché. L'homme avait probablement souffert davantage des fessées de sa mère dans son enfance que de sa blessure. Néanmoins, un coup de feu à l'intérieur d'une enceinte militaire était impossible à garder secret et il se préparait à une punition sévère.

Après avoir été convoqué devant ses supérieurs, Vernon a reçu un énorme savon et a été menacé de passer en cour martiale. Comme il s'agissait de la première et unique infraction de Vernon, ils ont décidé de simplement le cantonner sur la base. Heureusement pour lui, il était très apprécié du commandant de la compagnie, qui n'était pas prêt à laisser quelqu'un d'autre lui servir de chauffeur et c'est ainsi que la punition de Vernon a été rapidement annulée et le tir accidentel tout aussi vite oublié.

Neuf mois après la fin de la guerre, Vernon était passé du grade de soldat de première classe à celui de sergent, puis à celui de sergent-chef et enfin à celui de sergent-major, le grade le plus élevé auquel un soldat pouvait prétendre. Pour la plupart des GI, chacune de ces promotions aurait pris de six à neuf mois. Mais Vernon n'était pas un GI ordinaire, il était déterminé à bien faire son devoir chaque jour et naturellement son éthique de travail n'était pas passée inaperçue auprès de ses supérieurs. De plus, la plupart des officiers en charge du 2^{ème} Régiment de Cavalerie n'y étaient qu'en transit, commandant simplement le groupe jusqu'à ce qu'un navire soit disponible pour assurer leur retour aux Etats-Unis. Intérimaires le plus souvent, ils ne savaient souvent pas comment commander ces hommes et ils se tournaient vers Vernon pour obtenir de l'aide. Même s'ils étaient d'un grade supérieur au sien, en pratique Vernon prenait régulièrement le commandement à leur place.

Vernon aimait la responsabilité de son travail et il appréciait chaque instant de sa mission, même s'il n'avait eu droit qu'à une seule permission de trois jours pendant ses neuf mois de service.

Il a demandé plusieurs fois une permission pour rendre visite à des amis et à des parents dans les environs, et même une fois pour se rendre à Paris, mais elle lui a été refusée chaque fois sauf une. Pourtant, il ne s'est jamais plaint.

Lorsque Vernon a gravi les échelons pour devenir sergent-chef, il a été chargé de nourrir et d'habiller toute la base, soit environ 800 GI et officiers. Presque tous les jours, Vernon envoyait ses hommes dans les villes environnantes pour aller y chercher des rations, des vêtements et tout autre matériel dont la caserne avait besoin. L'une de ces villes était Nuremberg où se sont déroulés les célèbres procès du même nom. À Nuremberg, Vernon ne s'est pas contenté de récupérer des rations et des vêtements pour sa propre caserne mais il a aussi assuré l'intendance et la livraison de toutes les fournitures nécessaires aux procès eux-mêmes.

Les procès de Nuremberg qui se sont déroulés du 20 novembre 1945 au 1^{er} octobre 1946, ont été les premiers de ce type : la Grande-Bretagne, la France et l'Union soviétique étaient chacune représentée par deux juges, sauf pour les États-Unis, qui en comptaient trois. Jamais auparavant un

tribunal n'avait vu siéger des juges de tant de pays différents. Destiné à traduire en justice les auteurs de crimes de masse contre l'humanité, le procès a vu comparaître 199 accusés nazis qui ont été jugés et dont 161 ont été condamnés au cours de ses 11 mois. Selon la Charte de Londres du Tribunal militaire international, les Alliés y ont recherché les preuves des crimes contre la paix, des crimes de guerre et des crimes contre l'humanité.



*Bureau du gouvernement militaire pour l'Allemagne, États-Unis (OMGUS). (1er décembre 1946).
Procureurs et adjoints du brigadier général Telford Taylor au sein du bureau du chef du conseil pour les crimes de guerre.*

Les trois Grands étaient en désaccord sur la méthode à utiliser pour traduire les dirigeants nazis en justice. Staline avait proposé l'exécution massive de 50 000 à 100 000 officiers d'état-major allemands. Churchill lui pensait que seuls les dirigeants de premier plan devaient être exécutés mais convenait qu'aucun procès n'était nécessaire. Roosevelt, cependant, s'en tenait fermement à la valeur fondamentale de l'Amérique, qui est d'offrir à tous les criminels un procès équitable, quel que soit leur crime. Il a réussi à convaincre les autres alliés de juger les responsables nazis car un tribunal officiel exigerait la rédaction des procédures, consolidant ainsi les preuves de la culpabilité des criminels. Les générations futures ne pourraient pas revenir sur la condamnation de ces dirigeants et douter de l'indépendance de la justice.

Le 1er octobre 1946, douze accusés ont été reconnus coupables et condamnés à mort. Leurs noms ont été lus à voix haute, chacun étant suivi de « condamné à mort par pendaison ». Göring a remonté son col comme s'il sentait déjà l'étau du nœud coulant se resserrer. Von Ribbentrop a regardé fixement, les yeux écarquillés, comme s'il faisait déjà face à la mort elle-même. La bouche de Sauckel s'est crispée. Keitel s'est rongé les ongles.



(1945-1946) Le banc des accusés lors du procès de Nuremberg :

Rangée supérieure, de gauche à droite : Karl Dönitz, Erich Raeder, Baldur von Schirach, Fritz Sauckel.

Rangée inférieure, de gauche à droite : Hermann Göring, Rudolf Hess, Joachim von Ribbentrop, Wilhelm Keitel.

Le 16 octobre, les douze condamnés ont été exécutés, à l'exception de Göring, qui s'était suicidé la veille au soir en avalant une capsule de cyanure. Ceux qui n'avaient pas été condamnés à mort ont été envoyés à la prison de Spandau, à Berlin. Les procès qui ont suivi ont eu lieu peu après et se sont poursuivis jusqu'en avril 1949, impliquant 177 accusés dont 24 ont été condamnés à mort. Cette fois, cependant, les procès ne se sont pas déroulés devant le tribunal international mais devant des tribunaux militaires américains. Les responsables des procès se sont rapidement rendu compte que les juges des différents pays alliés étaient en désaccord au point de rendre impossible le déroulement des autres procès alors qu'un seul pays pouvait continuer à présider les procédures.

Mais les personnes impliquées dans les procès de Nuremberg n'étaient pas les seules à être entourées d'étrangers. Lors de ses déplacements entre Nuremberg et la caserne, Vernon s'arrêtait pour manger dans des « mess de transit », des restaurants de fortune pour les fonctionnaires en déplacement comme lui. Il se retrouvait souvent à dîner avec des soldats russes, français et britanniques et parfois même il était servi par d'anciens soldats allemands sous la supervision des Américains. À l'une de ces occasions, il dégustait tranquillement une assiette de purée de pommes de terre à une table avec plusieurs soldats russes, il avait à peine commencé à manger quand il a entendu un bruit étrange de l'autre côté de la table. Il a levé les yeux et là son appétit s'est immédiatement envolé. Les Russes se gavaient, se remplissant la bouche de purée humide et grasse directement avec leurs mains, semblant ignorer les fourchettes à côté de leurs assiettes. Les yeux de Vernon se sont agrandis comme des soucoupes, il a lutté contre l'envie de repousser son assiette mais la nourriture était trop précieuse et il travaillait trop dur pour renoncer à la moindre miette. Il s'est fait la promesse de trouver la prochaine fois une table avec des Britanniques ou des Français plus raffinés et plus polis...

En juillet 1946, après 14 mois de service, Vernon a enfin appris qu'il allait être rapatrié. Lorsqu'il a reçu la nouvelle tant attendue, il se trouvait à Lenggries, en Allemagne, au sud-est de Munich et près des frontières suisse et autrichienne. Quelques jours avant son départ, la caserne a décidé d'organiser une célébration de l'Independence Day, le 4 juillet, aux proportions monumentales. Vernon a fait partie des quelques soldats choisis pour s'occuper des feux d'artifice. Ils ont placé d'énormes feux d'artifice - du genre de ceux qui auraient probablement été interdits aux États-Unis-

sur le flanc d'une colline pour des raisons de sécurité et ils ont laissé les explosions embraser le ciel. En fêtant ce jour de l'Indépendance, ils n'ont pas seulement célébré la liberté des États-Unis mais ils ont aussi célébré la liberté de la France, de la Belgique, des Pays Bas, de l'Italie, de l'Allemagne et de tous les autres pays d'Europe qu'ils avaient libérés. Pour la première fois, ils ne commémoraient pas seulement la liberté qui leur avait été donnée mais la liberté qu'ils avaient donnée aux autres.

Quelques jours après la célébration, Vernon a chargé ses affaires à l'arrière d'un camion militaire et il est monté sur la banquette arrière pour rentrer chez lui. Il a réalisé en riant que le véhicule dans lequel il se trouvait était l'un de ses camions et il s'est remémoré les heures passées à conduire les officiers. Alors que la caserne disparaissait derrière lui, il a ressenti une surprenante pointe de tristesse à l'idée qu'il ne conduirait plus jamais l'un de ces camions... Puis, se souvenant de son grade, il a demandé au jeune GI au volant de se garer sur le côté, de sortir de la cabine et de monter à l'arrière. C'est Vernon qui a conduit pour se rendre à la gare.

À son arrivée à la gare de Munich, Vernon est monté à bord d'un train de voyageurs à destination d'un port aux Pays Bas. Son voyage de retour à travers l'Europe contrastait fortement avec son premier voyage il y a plus d'un an ; le confort d'un train de voyageurs était luxueux comparé aux vieux wagons en bois « 40 & 8 » glacés et sombres. Une fois arrivés au port, Vernon est monté à bord du S.S.¹⁹ Pittston Victory avec 300 autres soldats impatients de rentrer enfin chez eux. Comparé aux 15 000 passagers du Queen Mary, le voyage de retour était spacieux. Cette fois, au lieu de foncer vers un pays déchiré par les coups de feu et les explosions, il le quittait libéré. Au lieu de sauter aveuglément dans l'inconnu, il se dirigeait droit vers les bras de sa famille et son sourire ne tremblait pas de nervosité. Une nouvelle vie, remplie de bien-être et de rêves à réaliser, l'attendait juste de l'autre côté de l'Atlantique.

Lorsque le Victory a accosté à New York, les hommes ont été triés selon leur destination et envoyés dans un autre train. Vernon, ainsi que les autres militaires se dirigeant vers la côte Ouest, ont débarqué au Camp Beale à Sacramento. Là, Vernon a été pris en charge avant d'être déposé à une gare routière de la compagnie Greyhound pour la dernière étape de son voyage de retour.

Nous étions alors en août 1946. Il n'avait pas vu sa famille ni Dona depuis 19 mois. Seraient-ils les mêmes que lorsqu'il les avait quittés ? Le trouveraient-ils changé ? L'océan et la guerre avaient-ils créé entre eux une distance compliquant la réconciliation ?

Mais dès qu'il a vu leurs visages rayonnants Vernon a trouvé la réponse à tous ses doutes.

¹⁹ Steam Ship : Littéralement bateau à vapeur dû à leur mode de propulsion avant l'arrivée du diesel.

Chapitre 10 : DE RETOUR À LA MAISON À REEDLEY

« La vie devant soi »

M. et Mme Schmidt, Violet, Glenn et Dona l'attendaient à la gare routière. Il avait du mal à croire qu'après presque deux ans sans les voir, ils se tenaient à quelques mètres de lui, rayonnants.



*La famille de Vernon vient l'accueillir à la gare routière de Sacramento.
De gauche à droite : Glenn, Violet, Dona, Vernon, Mme Schmidt et M. Schmidt.
Avec l'aimable autorisation de V. N. Schmidt*

À quel moment sa petite sœur Violet avait-elle autant grandi ? Elle était déjà plus grande que leur mère. Il s'est demandé comment elle avait pu rester à la maison tout ce temps, seule enfant alors que ses frères étaient partis à la guerre. Sans aucun doute, leurs parents devaient la protéger farouchement. Incapables de protéger leurs garçons à l'étranger, M. et Mme Schmidt avaient probablement reporté toute leur protection parentale sur leur fille.

Était-elle fière de ses frères ? Avait-elle beaucoup pensé à eux au cours des deux dernières années ? Vernon s'est demandé comment elle s'était adaptée au fait d'être pratiquement enfant unique. Et si elle préférerait ça ?

Et puis il y avait Glenn. Vernon pouvait voir la fierté dans les yeux de son grand frère. Tous deux étaient revenus vivants - ils l'avaient espéré bien sûr mais les chances étaient plutôt contre eux à leur départ. Vernon s'est également demandé comment Glenn et sa femme s'étaient adaptés à leur nouvelle vie à Sacramento. Ses blessures physiques semblaient en voie de guérison mais son séjour dans le camp de prisonniers de guerre allemand avait-il définitivement altéré son esprit ? Après tout il était presque sur le point de mourir lorsqu'il avait été libéré. Il avait souffert de graves blessures, de la faim, de traitements brutaux... Que pensait-il du retour de Vernon à la maison avec à peine une égratignure ?

Mme Schmidt elle débordait de fierté et de soulagement. Son petit garçon était enfin rentré à la maison ; la guerre lui avait enlevé ses deux fils mais le Seigneur dans sa bonté les lui avait ramenés tous les deux. Elle pouvait enfin dormir la nuit sans être perturbée par des cauchemars et la vision de ses garçons gisant sur un champ de bataille, dans un camp de prisonniers de guerre ou sur un lit d'hôpital et l'appelant « maman » de leurs derniers souffles. Dorénavant chaque télégramme, chaque coup frappé à la porte, chaque lettre n'était plus synonyme d'angoisse pour les condoléances de la mort honorable de ses fils au service de leur pays. Son cœur débordait de fierté et Vernon pensait qu'elle ne le laisserait peut-être plus jamais partir de la maison...

M. Schmidt n'avait plus de boule dans sa gorge. Lorsqu'il avait dit au revoir à ses fils quelques années auparavant, il les avait confiés aux mains du Seigneur, mais il ne pouvait s'empêcher de craindre pour eux. Ils n'avaient connu que la gentillesse et la sécurité de leur foyer toute leur vie. Comment allaient-ils gérer la sauvagerie et la brutalité de la guerre ? Il ne connaissait que trop bien les horreurs du champ de bataille pour avoir lui-même servi pendant la Première Guerre mondiale. Pourtant, malgré son anxiété, il a continué de prier le Seigneur pour la protection de ses garçons et sa foi a été récompensée. Les deux frères avaient vu le Psaume 91, le psaume que leur père récitait chaque jour pour eux, se réaliser à plusieurs reprises pendant leur service. Maintenant que la famille était à nouveau réunie, Vernon pouvait voir le soulagement inonder les yeux de son père.

Enfin, les yeux de Vernon ont rencontré ceux de Dona. Après avoir porté sa photo autour du cou pendant près de deux ans, il ne pouvait pas s'empêcher de rayonner intérieurement en la voyant à nouveau en chair et en os à ses côtés. Son sourire avait-il jamais été aussi éclatant ? Il espérait le voir tous les jours pour le reste de sa vie et il savait qu'il ne s'en lasserait jamais. Entendre sa voix était comme écouter de la musique ; il l'avait imaginée en lisant et relisant ses lettres, mais au fil des mois, il avait eu de plus en plus de mal à s'en souvenir. Maintenant, après tant de plans imaginés et de rêves partagés au travers de l'océan, il était enfin temps de les réaliser tous. En l'enlaçant pour la première fois depuis des années, il a réalisé qu'il était enfin chez lui et qu'une seule chose comptait : être avec Dona. Il avait hâte de l'épouser.

Une fois les premières étreintes larmoyantes terminées, la famille a décidé de se faire prendre en photo pour commémorer le retour de Vernon. Mme Schmidt et Dona se sont serrées contre lui, sa mère lui saisissant le bras et Dona posant sa tête sur son épaule. Violet a souri à la caméra, heureuse de ne plus être la seule enfant sous la surveillance surprotectrice de ses parents. Glenn n'a pas pu s'empêcher de regarder fièrement son petit frère, qui avait tellement grandi depuis la dernière fois qu'il l'avait vu. M. Schmidt lui se tenait debout, les épaules bien droites et adressait silencieusement une prière de remerciement au Seigneur pour avoir réuni sa famille sans qu'aucune étoile d'or ne vienne apparaître à leur fenêtre.

Vernon rayonnait. Entouré de ceux qui l'aimaient le plus, il sentait que chaque tranchée et chaque nuit glaciale avait valu la peine d'y souffrir pour pouvoir vivre ce moment. Il ne lui restait plus qu'à épouser la femme de sa vie et à fonder sa propre famille dans la petite ville ensoleillée et sans problème de Reedley.

Mais les plans qu'il avait soigneusement élaborés pour son retour à la vie civile se sont vite effondrés. Il pensait qu'il allait facilement trouver une maison, une voiture et un emploi, mais à son arrivée à Reedley, il a été déçu. Son père, qui travaillait comme contremaître dans plusieurs fermes locales, avait trouvé une maison vacante pour Vernon et Dona sur les terres qu'il gérait mais au moment où Vernon est revenu, elle était déjà occupée. Il a rencontré la même difficulté pour l'emploi qu'il pensait avoir obtenu. Comble de malchance, le propriétaire du concessionnaire automobile chez qui Vernon avait prévu d'acheter une voiture n'avait plus de véhicules à lui vendre. Les constructeurs automobiles avaient arrêté toute production de voitures civiles pendant la guerre

pour construire des tanks à la place et ils venaient de juste de reprendre la production normale un peu plus tôt cette année-là. De ce fait les possibilités pour Vernon d'avoir un véhicule étaient plutôt limitées et pour bien faire le propriétaire du concessionnaire avait réservé toutes ses voitures disponibles pour ses amis, qui étaient des objecteurs de conscience. Ces hommes avaient refusé de se battre pendant la guerre pour des raisons religieuses ou de conscience, ce qui les avait maintenus en sécurité chez eux.



*Texte de la main de Vern sous la photo :
« Shopping sur Fulton Street, Reedley CA,
quelques jours avant notre mariage.
Cliché pris par un photographe de rue ».
Avec l'aimable autorisation de V.N. Schmidt*

Comment pouvait-il épouser Dona sans un toit pour les abriter, sans un moyen de transport et sans une source de revenus ? Mais ayant appris à relativiser, il s'est souvenu que ce n'étaient que des détails. Selon Vernon, ils avaient décidé que « tout ce qu'ils voulaient maintenant, c'était d'être ensemble. Tout le reste était secondaire ».

Malheureusement, les difficultés de Vernon à son retour n'ont pas été un cas unique. Les GI avaient passé des mois, voire des années, en service à l'étranger et beaucoup n'avaient pas d'emploi qui les attendait à leur retour. Ils ont constaté que leurs compétences de fantassin, de marin, de bombardier ou de conducteur de char n'avaient pas beaucoup plus de valeur en temps de paix que la reconnaissance des civils. Les garçons qui étaient trop jeunes pour aller combattre occupaient maintenant les postes et emplois que les soldats avaient revendiqués avant la guerre. Le même pays qui avait connu une pénurie de main-d'œuvre en raison du départ de tant de ses hommes pour l'Europe et pour le Japon se retrouvait maintenant avec un trop-plein d'anciens militaires à la recherche d'un emploi...



Samuel Goldwyn Company. (1946)

Harold Russell - Un vétéran de la Seconde Guerre mondiale qui a perdu ses deux mains pendant la guerre.

Pour d'autres vétérans, l'emploi était le cadet de leurs soucis. Les hommes qui avaient été gravement blessés au combat étaient maintenant confrontés au regard rempli de pitié de leurs amis et de leurs proches, ceux-là mêmes chez qui ils espéraient inspirer le respect et l'admiration. Les nouveaux vétérans handicapés se sont souvent retrouvés traités comme des invalides plutôt que comme des guerriers ce qui entamait leur fierté et rendait quasiment impossible leur réadaptation à la vie civile. Selon la gravité de leur handicap, certains ont dû compter sur des soignants pour le reste de leur vie. Les GI qui avaient perdu un bras, une jambe ou les deux ont dû faire face aux regards horrifiés des enfants du voisin d'en face et au besoin apparemment compulsif de ceux qui les entouraient de vouloir tout faire à leur place. Pourtant, beaucoup de ces hommes courageux ont refusé de s'avouer vaincus. Ils ont persévéré et ils ont appris à mener une vie pratiquement normale, avec des prothèses leur permettant d'accomplir aussi bien les tâches quotidiennes que celles nécessitant une grande dextérité.

Une fois enfin rentrés chez eux, que ce soit après avoir combattu sur le champ de bataille ou après avoir été hospitalisés, de nombreux soldats ont ressenti une soudaine angoisse avant de retrouver leurs proches. La famille les trouverait-elle changés ? Pourraient-ils retrouver une « vie normale » après tout ce qu'ils avaient vu et vécu ? S'ils étaient blessés, leur difformité allait elle effrayer les gens ?

Heureusement, Vernon n'a pas eu à se débattre avec ces questions. Pourtant, la réadaptation à la vie civile lui était quand même étrange et son chômage forcé et soudain devait être rapidement réglé. Vernon et Dona n'ont pas perdu espoir et leur foi a été récompensée. Peu après leur mariage, le 27 septembre 1946, chacun de leurs besoins a finalement été satisfait, même si ce n'était pas de la manière dont ils l'avaient initialement prévu : le frère de Dona leur a prêté gracieusement sa voiture, et M. et Mme Schmidt les ont accueillis tous les deux chez eux après leur mariage. Il ne restait plus à Vernon qu'à trouver du travail.

Les jeunes mariés n'ont pas eu longtemps à attendre pour que ce problème soit résolu, lui aussi. Un ancien copain de l'armée du 2^{ème} de Cavalerie a contacté Vernon et lui a dit qu'un poste était devenu disponible chez Growers Supply Company, une ferme et quincaillerie locale à Reedley. Vernon a vite postulé avec enthousiasme pour le poste et a été embauché avec un salaire mensuel de 185 Dollars. Avec son nouveau salaire, lui et Dona ont pu s'offrir une voiture d'occasion, une berline Pontiac de 1936 et une petite maison que le frère de Dona leur a construite. Vernon avait enfin un emploi stable et ils étaient installés chez eux, avec leur propre voiture. Les rêves se réalisaient à nouveau.

La Growers Supply Company (qui devint plus tard la Pioneer Equipment Company) s'est rapidement développée, passant d'un seul petit magasin à Reedley à 11 magasins répartis dans trois États. Après avoir travaillé quelque temps sur le site de Reedley, Vernon a été muté à l'atelier de Fresno, puis finalement à la ville de Five Points. La même éthique de travail qui l'avait fait gravir les échelons du 2^{ème} de Cavalerie lui a de nouveau été utile ; lui et un autre collègue du magasin de Five Points ont rapidement été nommés les meilleurs vendeurs de l'entreprise, tous sites confondus. Lors des réunions du personnel, Vernon et son ami étaient cités en exemple pour montrer comment les autres employés devaient travailler. Il était clair que son dévouement au travail ne se limitait pas à l'armée ; il faisait partie intégrante de sa personnalité. Il s'engageait à faire du bon travail, quoi qu'il en coûte. Vernon est resté dans la même entreprise pendant 41 ans, et pas un seul jour n'a vu son éthique professionnelle vaciller.

En août 1950, deux mois seulement après le début de la guerre de Corée, Vernon et Dona ont accueilli leur premier enfant, un petit garçon qu'ils ont prénommé Keith. En regardant son fils dans les yeux, Vernon a remercié Dieu d'avoir survécu à la guerre, ne serait-ce que pour pouvoir se dire que ce précieux petit garçon était le sien.

Ce jour-là, alors que le cœur de Vernon était encore tout rempli de fierté et de joie depuis ses premiers instants de paternité, le facteur s'est présenté avec un courrier qu'il ne pensait plus jamais recevoir. L'homme lui a déposé en main propre, et même s'il ne s'agissait que de papier, il lui a semblé que le contenu était déjà presque trop lourd à porter. Tout comme six ans auparavant.

C'était une autre grande enveloppe brune.

Il a ouvert le paquet et il y a trouvé un ordre de mission pour se présenter au Fort Lewis, à Washington, le 9 septembre, pour le service actif en Corée. Vernon s'était engagé pour quatre ans dans la réserve, mais il ne s'attendait pas à être rappelé sur le front. Soudain, tous les projets de Vernon et Dona se sont effondrés. La joie pour la vie de leur fils s'est vite transformée en peur pour la vie de son père. Ils avaient pensé que Vernon était à l'abri du champ de bataille une fois pour toutes, mais ils avaient manifestement tort.

Pour Dona, avec un nouveau-né dans les bras, l'idée que Vernon reparte à la guerre la faisait trembler. Il avait déjà donné près de deux ans de sa vie à l'armée, pourquoi cela ne suffisait-il pas ? Il avait gagné une guerre, le pays ne pouvait-il pas le laisser auprès de sa famille pour la suivante ? Quelle que soit l'issue de la situation, Dona a décidé de retarder leurs adieux le plus longtemps possible. Elle s'est rendue en voiture avec Keith à Fort Lewis et elle y a attendu les ordres pour Vernon avec lui.

Vernon était convaincu qu'il allait partir à nouveau à l'étranger, mais cette fois dans la direction opposée, coté Pacifique. Mais pour cette guerre, il n'était plus un adolescent fraîchement diplômé du lycée, sans emploi, sans pelouse à tondre et sans famille à entretenir. Il était maintenant un homme adulte, avec une femme et un enfant qui dépendaient de lui et de sa protection. Keith était né quelques semaines plus tôt et ils venaient à peine de faire connaissance. L'idée de se battre pendant des mois, voire des années, sans tenir son fils dans ses bras lui était insupportable. Partir n'était plus aussi simple qu'avant...

Au fort, un soldat entraînait périodiquement dans chaque casernement et lisait la liste des noms de ceux qui allaient être immédiatement envoyés au front. Les appelés rassemblaient alors leurs affaires, montaient dans un bus qui les emmenait directement sur la côte où ils embarquaient sur un navire à destination de la Corée. Lorsqu'un soldat qui tenait la liste tant redoutée a franchi la porte de la baraque de Vernon, lui et les autres sous-officiers de son unité ont écouté leur futur

destin avec résignation pensant devoir retourner dans les tranchées de la guerre. Ils avaient déjà survécu à une guerre, quelles étaient les chances de survivre à une autre ?

Quatre-vingt-huit noms ont été lus ce jour-là et Vernon Schmidt était parmi eux. Vernon a commencé à se préparer mentalement pour retourner au combat même s'il n'avait reçu aucune formation militaire depuis son retour de la Seconde Guerre mondiale. À la surprise générale, cependant, le soldat n'en avait pas fini et il a expliqué que cette unité avait une destination spéciale.

Vernon a été renvoyé au Camp Roberts, l'endroit même où son parcours militaire avait commencé six ans plus tôt. Sa mission de base consistait à aider à la formation des jeunes garçons qui partaient en Corée, mais ses fonctions ont rapidement repris une tournure familière. En effet, il n'a pas tardé à se retrouver de nouveau au volant, servant de chauffeur personnel à un colonel de la base. Non seulement Vernon était resté à quelques kilomètres de chez lui, mais il faisait ce qu'il aimait. Pour lui, la bénédiction de cette affectation était totalement imprévisible : « Comment cela s'est-il produit, je n'en ai aucune idée » dira Vernon plus tard.



De gauche à droite, au fond : Iris et Lonnie (les enfants de Glenn), Glenn, Violet, Vernon. Au premier rang : Patti et Bruce (les enfants de Glenn), Wanda Lee (la femme de Glenn), M. Schmidt, Mme Schmidt (tenant Chris dans ses bras), Keith, Audrey et Dona.

Avec l'aimable autorisation de V. N. Schmidt.

Apparemment, le président Truman s'était trompé ; au lieu de choisir les réservistes actifs pour les envoyer à la guerre, il avait choisi les réservistes inactifs. Le gouvernement s'est rendu compte de son erreur et a lentement commencé à démobiliser les GI injustement enrôlés. Néanmoins, les hommes ont dû continuer à servir jusqu'à ce qu'ils soient officiellement démobilisés, ce qui a pris près d'un an dans le cas de Vernon.

Vernon a servi au Camp Roberts pendant 11 mois. Pendant cette période, lui et Dona ont rencontré le lieutenant Fred Cottriel et sa femme, Lucile. Les deux couples sont rapidement devenus amis et ils se sont impliqués dans le service hebdomadaire de la chapelle et à l'émission de radio du camp. Le lieutenant et Mme Cottriel fournissaient la musique pour l'émission de radio, et Vernon est

devenu l'animateur et le disc-jockey. Depuis ce jour d'août où le cœur de Vernon s'était rempli de terreur à l'idée de partir faire la guerre dans le Pacifique, il n'aurait jamais pu imaginer que peu de temps après, il conduirait à nouveau et qu'il s'occuperait des GI américains à seulement quelques kilomètres de chez lui. Ses futurs voyages de l'autre côté de l'océan se feraient uniquement par choix - et en temps de paix.

Vernon est retourné pour la première fois en Europe en 1964, après la naissance de ses trois enfants. Keith, Audrey et Chris sont restés à la maison tandis que Dona et lui sont retournés dans les régions où Vernon avait combattu. Ils ont retrouvé la petite église de Habscheid, Sainte-Lucie et Donatus, où lui, Wigton et Roper avaient attendu ensemble la nuit où ils avaient été emmenés dans leur premier blockhaus. L'église était en cours de rénovation à l'époque, et lorsque Vernon a demandé à un ouvrier si la casemate était toujours intacte, l'homme lui a assuré que non. Mais Vernon ne l'a pas vraiment cru et comme il se souvenait précisément de l'endroit où elle se trouvait, il a conduit Dona sur le site, il s'est glissé sous une clôture et il a gravi une petite colline pour l'atteindre. Et le bunker se trouvait toujours exactement là, au même endroit que dans ses souvenirs.

Vernon est entré à nouveau à l'intérieur après presque vingt ans. Il est redevenu instantanément un adolescent, anticipant nerveusement son premier jour de combat. De mémoire, il pouvait presque encore voir les ombres des dix autres GI que la lampe de fortune avait projetées sur les murs humides. Il pouvait entendre les explosions, il pouvait voir les visages de Wigton et de Roper et il pouvait encore entendre le son des rafales qui les avaient tués.

Mais il n'était pas là pour se battre, il était là juste pour se souvenir. La charmante jeune femme dont la photo avait été accrochée à son cou il y a tant d'années se tenait maintenant juste à côté de lui. Il n'y avait pas de coups de feu, pas d'explosions et pas d'appels au secours pour un médecin. Il n'y avait plus qu'un pays en paix et les souvenirs de ceux qui avaient sacrifié leur vie pour le délivrer.

Vernon a revisité l'Europe à huit reprises. Pour chaque voyage, sauf le premier, au moins un de ses enfants l'a accompagné et à chaque fois, Vernon a emmené sa famille sur les traces du parcours qu'il avait effectué avec au sein de la 90^{ème} Division d'Infanterie il y a tant d'années, revisitant à chaque fois les bunkers dans lesquels il s'était réfugié et les villes qu'il avait capturées.



*Vernon au bord du Rhin, 1964.
Avec l'aimable autorisation
de V. N. Schmidt.*

Lors de ses voyages ultérieurs en Europe, il s'est rendu à plusieurs reprises sur la tombe de Roper au Luxembourg. Wigton, en revanche, a été plus difficile à trouver. Après des années d'efforts inlassables, Vernon a réussi à retrouver le frère de Wigton, se rendre sur sa tombe à Pueblo, dans le Colorado, et à pouvoir enfin tourner la page de la mort de son ami survenue plus de 60 ans auparavant. À ce jour, Vernon pense toujours que Wigton est mort à sa place...

Estep s'est avéré encore plus difficile à trouver. Vernon avait découvert le nom de son fils, Denward Ferrel Estep, mais il n'en savait guère plus sur lui. Quelques mois plus tard, lors d'une réunion de l'Air Force Association à Clovis, en Californie, Vernon s'est lié d'amitié avec une femme nommée Patti Cline. Après avoir découvert qu'elle était généalogiste, il lui a raconté l'histoire d'Estep et lui a demandé si elle pouvait l'aider à localiser Denward. Quelques jours plus tard, Patti avait les coordonnées de Denward et Vernon a pu lui parler au téléphone. Denward était bouleversé ; personne ne l'avait jamais contacté à propos de l'engagement de son père. Bien que ce ne soit pas une tâche facile mais parce qu'il était témoin de première main Vernon a pu raconter à Denward le récit du courageux sacrifice de son père, une histoire que le fils n'avait jamais entendue auparavant. Non seulement Vernon a pu apporter un peu de réconfort au fils de son camarade tombé au combat, mais il a pu lui-même tourner aussi la page sur la mort d'un membre de la 90^{ème} Division.

Vernon a assisté à sa première réunion de l'association de la 90^{ème} Division d'Infanterie en 1983 à Sioux Falls, dans le Dakota du Sud. C'est là que Dona et lui ont rencontré Linda Goldberg, une Allemande qui vivait à quelques kilomètres de Flossenbürg lorsqu'il a participé à sa libération. Plus incroyable encore, son mari, Heny, avait été détenu dans le camp de concentration et avait participé à la marche de la mort que Vernon avait secourue...

Lorsque deux GI américains bien costauds se sont garés devant la maison de Linda ce jour-là pendant la guerre, elle s'est cachée derrière la porte de peur qu'ils ne la tuent. Au lieu de cela, ils sont entrés et lui ont dit qu'ils étaient venus pour la libérer. Depuis ce jour, elle a toujours appelé la 90^{ème} ses libérateurs et elle n'a jamais cessé de les remercier pour leur sacrifice.

Lorsque Vernon et Dona ont rencontré Linda à Sioux Falls, elle racontait son histoire à tous les anciens membres de la 90^{ème} Division et à leurs familles pendant la réunion. Ensuite, Vernon et Dona se sont présentés et ont conduit Linda jusqu'aux chutes sur la rivière où ils se sont assis ensemble pendant des heures et où ils l'ont tranquillement écoutée raconter son histoire. Les trois sont vite devenus de grands amis, se rendant mutuellement visite les uns chez les autres pendant les années suivantes et se considérant tous comme une seule famille. Linda n'a jamais cessé de remercier Vernon de l'avoir libérée.

Vernon a continué à assister aux réunions de l'association de la 90^{ème} au cours des décennies suivantes. Lors de ces événements, il y a retrouvé Bruno Ehlich, le membre des Jeunesses hitlériennes âgé de neuf ans qui avait été appelé à défendre son village. Il a également retrouvé Jack Terry, le jeune garçon qui avait été libéré de Flossenbürg ainsi que de nombreux autres survivants des camps de concentration. Chacun d'entre eux avait le même objectif en participant aux réunions : remercier Vernon et le reste de la 90^{ème} de les avoir libérés alors que leur propre pays les traitait comme une espèce à effacer.

Bien que Vernon ait survécu à deux guerres, pratiquement indemne, lui et sa famille n'ont pas été épargnés par le chagrin au cours des années suivantes. Le 8 mars 2015, Vernon a perdu l'amour de sa vie. Lui et Dona avaient célébré près de 70 ans de mariage et c'est le cœur lourd qu'il a dû la laisser partir. Bien que sa photo ne soit plus accrochée à son cou, il gardera à jamais le souvenir de son sourire et de son amour indéfectible.



Vernon et Dona célèbrent leur 50ème anniversaire de mariage le 27 septembre 1996.

De gauche à droite : Keith, Vernon, Dona, Audrey et Chris.

Avec l'aimable autorisation de V. N. Schmidt.

Trois ans plus tard, il a dit aussi au revoir à Glenn. Les deux frères avaient enduré l'inimaginable ensemble bien qu'ils aient été séparés par des kilomètres pendant leur engagement. Dire au revoir à un autre pilier de sa vie a déchiré le cœur de Vernon alors qu'il avait encore en tête les souvenirs des jours simples à Reedley, quand ils étaient encore des garçons insoucients qui chassaient ensemble les écureuils sans penser à la guerre ou à la mort.

Pourtant, la tragédie n'en avait pas fini avec lui. Un mois après la mort de Glenn, Vernon a perdu son petit garçon, Chris. Il semblait maintenant que la famille qui était miraculeusement restée unie pendant les deux guerres était en train de disparaître. Bien que son cœur soit brisé par un tel chagrin, Vernon a continué de compter sur la force du Seigneur et à lui faire confiance pour apporter une nouvelle lumière dans sa vie.

Et le Seigneur l'a fait. Un dimanche après le décès de Dona, Vernon est venu à l'église comme il le faisait toujours et il a retrouvé le banc que Dona et lui occupaient régulièrement. Sur ce même banc, Vi, une bonne amie de Vernon et Dona, s'y asseyait avec eux tous les dimanches. Dona et elle avaient été inséparables pendant leur enfance et étaient restées proches à l'âge adulte. Ayant tous grandi ensemble à Reedley, Vernon, Dona, Vi et son mari étaient restés amis jusqu'au décès de Dona et celui du mari de Vi.

Voyant Vernon assis seul sur le banc, Vi s'est approchée avec un sourire et lui a dit : « Hé, Vern, tu es assis à ma place ! » Comme Vernon le rappelait avec ironie, « l'église ne comptait que 3 000 places » ... Alors il s'est déplacé pour faire de la place à Vi et il s'est senti un peu moins seul sur le long banc.



*Vi et Vernon lorsqu'ils étaient amis dans leur jeunesse.
Avec l'aimable autorisation de V. N. Schmidt*

Après la messe, le beau-frère de Vi les a invités tous les deux à se joindre à lui avec plusieurs autres couples pour le dîner. Ils ont accepté et, alors qu'ils quittaient le restaurant, Vi s'est rendu compte qu'elle n'avait pas reçu d'addition. Vernon lui a expliqué que, comme leur table était pleine de couples, la serveuse avait supposé qu'ils étaient également en couple et lui avait donné la note à régler. En homme galant, il a payé l'addition à sa place sans un mot. « Je m'occuperai de la prochaine », a-t-elle dit. Vernon a été surpris car il ne savait pas alors qu'il y en aurait une autre...

Une chose en entraînant une autre, les deux amis de toujours se sont mariés en 2016. Ensemble, ils sont retournés en Europe, où Vernon a emmené sa nouvelle femme sur le même chemin qu'il avait parcouru avec la 90^{ème} Division. Ils vivent toujours ensemble aujourd'hui²⁰, partageant leurs souvenirs de la guerre avec leurs descendants et avec tous ceux qui souhaitent connaître le véritable prix de la liberté.



*Vernon et Vi à Sainte-Lucie-et-Donatus, sur le banc même où Vernon, Wigton et Roper étaient assis.
Avec l'aimable autorisation de V. N. Schmidt*

²⁰ Vi est malheureusement décédée en mai 2025

Bien que Vernon soit éternellement reconnaissant d'avoir survécu à la guerre, il n'a jamais oublié les personnes qui n'ont pas eu cette chance. Soldats, civils, hommes, femmes, enfants, juifs, non-juifs, tous ont perdu la vie pendant la guerre, volontairement ou non et Vernon a consacré sa vie à perpétuer leur mémoire. Aujourd'hui, il est un ambassadeur de la Seconde Guerre mondiale, et partage son histoire et celles de ceux qui ne peuvent plus la raconter. Grâce à de nombreux entretiens avec des institutions telles que le National WWII Museum à la Nouvelle Orléans et l'Arizona Jewish Historical Society, Vernon continue à faire vivre ces histoires. Il a reçu de nombreuses distinctions, dont une médaille commémorative honorifique du ministère de la Défense de la République tchèque, il a participé au défilé de la Journée des anciens combattants de Fresno et il a figuré dans le court métrage « Sixth of June ».

Au moment où nous écrivons ces lignes, Vernon a 98 ans²¹, il conduit toujours et se souvient encore de chaque détail de son histoire militaire comme si c'était hier. Il va encore fidèlement à l'église tous les dimanches et continue à faire confiance à la protection du Seigneur comme pendant la guerre. Il se souvient des balles qui auraient dû le tuer mais qui l'ont complètement manqué. Des obus qui ont atterri à côté de lui à plusieurs reprises, l'un d'eux ayant même tombé suffisamment près pour le recouvrir de terre mais heureusement sans exploser. Quiconque le qualifierait simplement de « chanceux » aurait tort. Selon lui, sa sécurité, et celle des soldats inscrits sur la liste de prière du Full Gospel Tabernacle et qui sont tous rentrés chez eux vivants, était entièrement due à l'intercession d'autres personnes par la prière.



Vernon avec Esther Basch, survivante d'Auschwitz, lors d'une conférence dans le cadre de la série Lifelong Learning Speaker Series à Goodyear, en Arizona – octobre 2023. Avec l'aimable autorisation d'Anthony Fusco.

Vernon continue de partager sa vie et celle d'autres héros de la Seconde Guerre mondiale, car il estime que chaque Américain devrait savoir combien leur liberté a vraiment coûté. Le moment où nous l'oublions ainsi que le moment où nous la tenons pour acquise, c'est certainement le moment où nous risquons le plus de la perdre. Avec humilité et gratitude, il œuvre sans relâche pour continuer à éduquer les jeunes générations, ne cherchant la gloire que pour ses camarades tombés au combat et jamais pour lui-même.

²¹ Ce texte fut écrit en 2024

Selon Vernon, les « vrais » héros sont ceux qui ont sacrifié leur vie pendant la Seconde Guerre mondiale et il s'empresse de l'expliquer à quiconque le qualifie de héros. Son engagement au service des États-Unis, cependant, est allé bien au-delà du simple appel du devoir. Il a commencé à l'instant où il a mis les pieds pour la première fois à Camp Roberts et il se poursuit encore aujourd'hui ; au lieu de laisser les horreurs de la guerre derrière lui, il les a emportées avec lui pendant toutes ces années et il les a partagées avec quiconque voulait bien l'écouter. Il le fait dans l'espoir que son histoire, et celles de ceux qui ont souffert des atrocités du régime nazi, ne sombreront pas dans l'oubli ou ne deviendront pas de simples pages jaunies dans de vieux livres d'histoire.

Même si Vernon n'est pas d'accord, il est un pur héros américain. Sa joie, sa gratitude et son humilité sont contagieuses pour tous ceux qu'il rencontre. Grâce à lui, l'histoire de la Seconde Guerre mondiale continue d'exister, incitant les générations futures à défendre farouchement leur liberté et à restaurer celle des autres lorsqu'elle est perdue.

Tout comme il l'a fait lui.

ÉPILOGUE

Écrit par Audrey Tarvin (fille de Vernon Schmidt)

En grandissant, j'ai vécu de nombreuses expériences qui avec le recul sont devenues de bons souvenirs avec ma mère et mon père. Voici quelques-unes d'entre elles.

L'été était généralement synonyme de camping sous la tente dans les Sierras. Mon jeune frère, Chris, et moi on montait souvent avec tout notre matériel à l'arrière du pick-up pour traverser les contreforts jusqu'au terrain de camping de Stoney Creek à 1 949 mètres d'altitude. Papa savait comment monter la tente et installer le campement avec ma mère. Nous, les enfants, nous étions envoyés à une source locale pour aller y chercher de l'eau pour cuisiner et pour boire. Je ne sais pas comment papa avait su où se trouvait la source, mais quand la nuit tombait, je dormais à la belle étoile. Ma vie était parfaite.

En camping, maman et papa travaillaient toujours en équipe, ils allumaient le feu ensemble, préparaient des repas simples ensemble et ils nous offraient des activités sympas. Je me souviens qu'un jour on a fait une randonnée jusqu'à un lac, tous les quatre avec notre petit chien, Bubbles. Le chemin à parcourir nous a semblé long à l'aller et encore plus long au retour. Papa pêchait pendant que mes frères et moi on suivait le rivage autour du lac. Maman et papa étaient toujours partants pour nous emmener camper. Maintenant que je suis adulte, je sais à quel point cela a dû être difficile parfois pour nous y emmener.

L'été c'était aussi le moment de voir mes cousins. Le frère de mon père, mon oncle Glenn et sa femme, ma tante Wanda arrivaient avec mes cinq cousins. Tous aidaient à préparer le repas. Papa installait la table de ping-pong (qu'il avait construite et peinte lui-même) pour les tournois familiaux. Les enfants tournaient à tour de rôle la manivelle de la sorbetière. Il y avait toujours beaucoup de sodas Shasta dans la glacière. Mes grands-parents paternels se joignaient à nous pour le repas et pour discuter avec tout le monde. La vie était belle !

Comme je l'ai déjà dit, maman et papa formaient une équipe. Pour le jardin, papa tondait et coupait les bordures tandis que maman balayait ou installait les arroseurs. Nous, les enfants, nous courions partout en faisant autant de bruit que la tondeuse, juste pour le plaisir. Plus tard, mon frère aîné Keith s'est chargé de la tonte. Nous faisions semblant d'être Zorro, le célèbre justicier de l'époque jusqu'au jour où on a eu des ennuis pour avoir gravé la lettre Z sur la clôture...

Papa a toujours su établir des liens avec les gens. C'est sans doute son sourire toujours présent et son sens de l'humour qui facilitaient la conversation. Il aime raconter des histoires et partager ses expériences de vie avec les autres. J'aime bien dire qu'avec papa il n'y a jamais d'étranger.

Je ne me souviens pas d'une époque où papa n'a pas été diacre et trésorier à l'église que nous fréquentions. Nous nous asseyions tous ensemble pour la messe du dimanche matin qui suivait le catéchisme du dimanche. Après le service du soir, papa comptait l'offrande pendant que nous écoutions des quatuors chrétiens (les préférés de papa) à la radio dans la cuisine. Parfois, maman faisait du pop-corn ou servait de la glace pour nous tous. Bien plus tard, j'ai découvert que papa avait été DJ et animateur pour une station de radio locale lorsqu'il était au Camp Roberts dans les années 1950.

À l'âge de onze ans, papa a accepté le Christ et a été baptisé dans la Kings River, la rivière qui coule près de Reedley. Il a continué toute sa vie à être guidé par sa foi inébranlable en Jésus-Christ. Tôt le matin, il lisait sa Bible et priait à genoux dans notre salon. Souvent, pendant les mois d'hiver, je

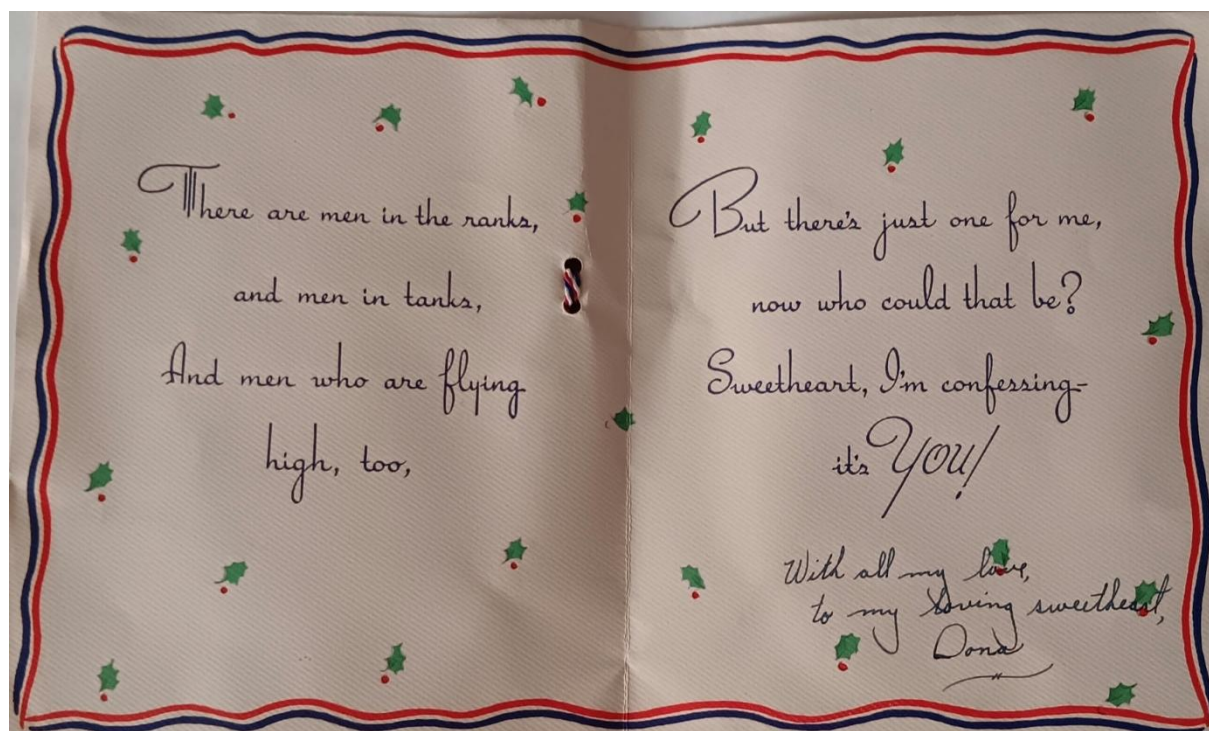
le trouvais en train de prier. Pensant que ses jambes devaient être froides, je lui trouvais une couverture pour bébé pour les couvrir.

On peut dire que le service militaire faisait partie de notre famille. Le frère de papa, Glenn, était déjà en Allemagne lorsque papa a embarqué pour l'Europe sur le Queen Mary en 1945. Papa et l'oncle Glenn ont été tous les deux dans l'armée. Mon frère, Keith, a été dans l'armée. Mon mari, Harold, a servi au Vietnam. Harold et Keith étaient dans l'armée de l'air. Il n'était donc pas surprenant qu'à seize ans, notre plus jeune fils, Kyle, dise à son père que c'était à son tour de servir. Nous avons été très fiers lorsque, en 2003, Kyle a satisfait aux rigoureuses exigences d'entrée de l'Académie militaire des États-Unis à West Point. En 2007, il a été nommé sous-lieutenant dans l'armée de terre. Inutile de dire que mon père était très fier de notre fils, Kyle.

Après que mes parents aient assisté pour la première fois à la réunion de l'Association de la 90^{ème} Division en 1975, mon père y a retrouvé un groupe important (et dynamique) composé de vétérans de la Seconde Guerre mondiale, de leurs épouses et de leurs familles. Ces soldats étaient des « Tough 'Ombres », tout comme mon père et quelque chose a fait tilt chez lui.

Les expériences partagées par les anciens combattants présents ont trouvé un écho en lui et peu de temps après, mon père s'est intéressé de plus près à sa période militaire en organisant des « mini-réunions » pour un petit groupe d'anciens combattants californiens. Mes parents ont alors commencé à assister régulièrement aux réunions de la 90^{ème} et plus tard, Harold et moi avons été invités à les rejoindre avec mon frère Chris et sa femme Sandy. Nous avons tous appris beaucoup de choses sur le passé militaire de papa.

CORRESPONDANCE PERSONNELLE ENTRE VERNON ET DONA
PENDANT LA GUERRE
Témoignage de leur fille, Audrey Tarvin



Jan. 8, 1944
Mon. evening

Dearest sweetheart

Darling I've been thinking of you all through the day. wondering just where you were right at the time.

Sweetheart I got an unexcused absence slip. But I told old Goodwin I didn't care what he gave me - because I thought I had a good enough reason.

Darling I sure hope you have some mail when you get to Maryland. Honey with you please write all the words out in your address so I know what all those letters stand for.

Sweet what does H. G. S. stand for and darling is it Lieutenant or Fort George G. Meade. Sweetheart, you might laugh but I'm not the only one you're laughing at, because I've asked different people what they meant.

Sweet I sure get alot of compliments on my ring. Darling, it seems like it sure is alot of company - in fact it is

for every time I look at it, I just think, Darling I'm going to be good and wait for you and you only. and sweet it proves to me every time you love me and I try not to worry at times when different things come up.

Sugar I love you and you know I do and sweetheart I wouldn't give you up for the world. Darling I'm trusting in the Lord to bring you back for me and sweetheart I'm going to pray hard for you and sweet you pray for me too. for I know I need his comfort. Sweet what would we do without the Lord and his keeping power.

Sweetheart I've written two letters all ready and this is the third one. today and I plan on writing one more. I wrote to Harley and Vada and maybe to Mae.

Darling Miss McElroy really gave me a good complement on you. Sweet, she really liked my ring and she, and you really had a good eye for

beauty. And darling she said you
sure were a nice boy and she wished
us alot of luck in the future.

Quite a few of the teachers have
looked at my ring and they thought
it really looked nice. Sweetheart I
told Mr. Smith today that you were
my future and your Uncle Oscar too
and ~~the~~ he thought that was alright.

Sugar, there is a Rally tonight, but
I thought I'd stay home for one night
for once. Sweet I hadn't been
~~home for over a week for supper~~
and darling it seemed so different
to be home. But I'm not sorry for
not being home, for darling I had
the best time in the world while
you were home.

Sweet, I recieved a V mail from
Harley today, he had written it day after
Christmas.

Well, sweetheart I love you and I'll
be praying for you. - Goodnite - darling
Loads of love from your darling
Lona - xxx



NOTES D'AUDREY

- Erreur sur l'année écrite, ce devrait être 1945
- M. Goodwin était le directeur du lycée, je ne sais pas pourquoi maman était absente.
- Oncle Oscar est l'un des oncles de papa (le frère de sa mère)
- Harley est le frère aîné de ma mère.

Vous trouverez les traductions de ces lettres dans les pages suivantes :

DONA À VERNON
8 janvier 1944

Mon chéri,

Mon amour, j'ai pensé à toi toute la journée, me demandant où tu étais à ce moment-là.

Mon chéri, j'ai reçu un billet d'absence justifiée. Mais j'ai dit à ce vieux Goodwin que je me fichais de ce qu'il me donnait, car je pensais avoir une bonne raison suffisante.

Chéri, j'espère que tu auras du courrier quand tu arriveras dans le Maryland. Pourrais-tu s'il te plaît m'écrire en entier toutes les abréviations de ton adresse pour que je sache ce que ces lettres signifient ? Que signifie A.G.F. et s'agit-il du lieutenant ou du fort George G. Meade ? Chéri, tu peux bien rire de moi mais tu ne seras pas le seul car j'ai déjà demandé à d'autres personnes ce que ces abréviations voulaient dire.

Mon amour, je reçois beaucoup de compliments sur ma bague. C'est un peu comme si tu étais proche... C'est vrai, à chaque fois que je la regarde, je me dis, chéri, je vais être gentille et t'attendre, toi et toi seulement, et voir si elle me rappelle à chaque fois que tu m'aimes et que je dois essayer de ne pas m'inquiéter quand il y a du changement.

Mon chéri, je t'aime et tu le sais et jamais je ne renoncerai à toi pour rien au monde. Je fais confiance au Seigneur pour qu'il te ramène à moi. Mon amour, je vais prier très fort pour toi mais chéri, prie pour moi aussi, car tu sais que j'ai besoin de son réconfort. Que ferions-nous sans le Seigneur et son pouvoir protecteur ?

Chéri, je t'ai déjà écrit deux lettres et c'est la troisième aujourd'hui et j'ai bien l'intention de t'en écrire une de plus. J'ai écrit à Harley et à Vada et je vais peut-être écrire à Mae.

Mon chéri, Mlle McElroy m'a fait un compliment sur toi. Elle a vraiment aimé ma bague et elle m'a dit que tu avais vraiment un bon coup d'œil pour choisir les belles choses. Et chéri, elle a ajouté que tu étais un gentil garçon et elle nous a souhaité beaucoup de chance pour l'avenir.

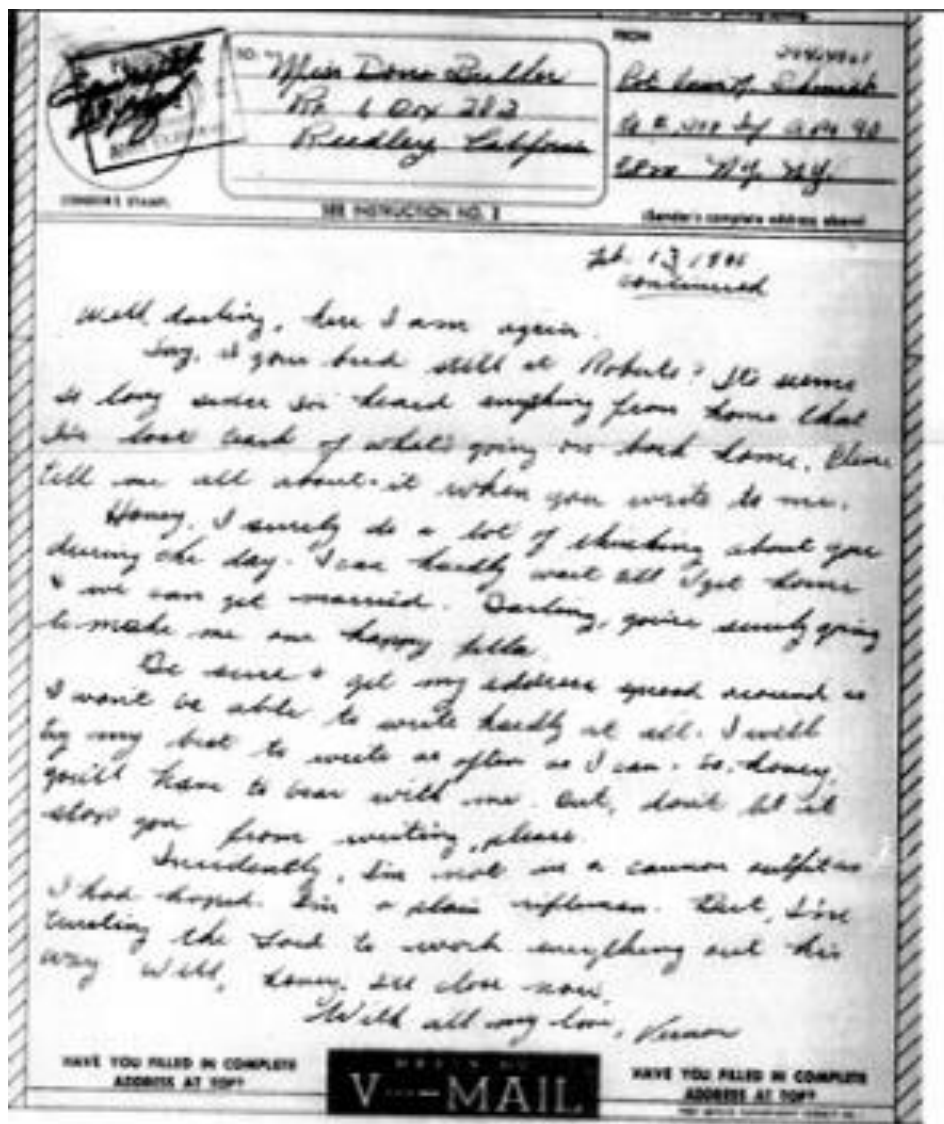
Plusieurs enseignants ont regardé ma bague et ils ont trouvé qu'elle était vraiment jolie. Chéri, j'ai dit au Dr Smith aujourd'hui que tu étais mon avenir comme je l'avais déjà dit à ton oncle Oscar et il a trouvé que c'était bien.

Chéri, il y a un rassemblement ce soir, mais je pense plutôt rester à la maison pour une fois car je ne suis pas rentrée pour le dîner depuis plus d'une semaine et ça me fait tout drôle d'y être à nouveau. Mais je ne regrette pas du tout de ne pas avoir été à la maison, car mon chéri, j'y ai passé les meilleurs moments du monde quand tu étais là.

J'ai reçu un courrier militaire de Harley aujourd'hui, il l'avait écrit le lendemain de Noël.

Chéri je t'aime et je vais prier pour toi. Bonne nuit, mon chéri.

Avec tout l'amour de ta Dona chérie



13 février 1944 - suite

Eh bien, chérie, me revoilà.

Dis-moi, ton frère Bud est-il toujours au camp Roberts ? Il me semble qu'il y a si longtemps que je n'ai pas eu de nouvelles de chez moi que j'ai perdu le fil de ce qui s'y passe. S'il te plaît, raconte-moi tout quand tu m'éciras.

Ma chérie, je pense beaucoup à toi pendant la journée. J'ai tellement hâte de rentrer à la maison et qu'on puisse se marier. Ma chérie, je te jure que tu vas faire de moi un homme heureux.

Fais passer mon adresse car je ne pourrai presque pas écrire mais je ferai de mon mieux pour écrire aussi souvent que possible. Alors, ma chérie, il va falloir que tu sois patiente avec moi. Mais surtout ne t'arrête pas d'écrire, s'il te plaît.

Au fait, je ne suis pas dans une unité d'artilleurs comme je l'espérais. Je suis un simple fantassin. Mais je fais confiance au Seigneur pour qu'il fasse en sorte que tout se passe comme il l'entend. Eh bien, chérie, je vais maintenant devoir te quitter.

Avec tout mon amour,
 Vernon

HOMMAGES À VERNON

J'ai rencontré Vern Schmidt pour la première fois en 2022. J'aurais aimé que ce soit plus tôt. Il y a tant à apprendre de cet homme. Parmi ses nombreuses réalisations, le fait d'avoir servi dans le 2^{ème} Bataillon du 358^{ème} Régiment de la 90^{ème} Division d'Infanterie, pendant la Seconde Guerre mondiale, m'a particulièrement intéressée. Mon père était dans la même unité, dans la compagnie G, tandis que Vern lui était dans la compagnie E. Le rencontrer m'a tellement apporté. Son sourire, son approche amicale, son honnêteté, tout en lui est sincère. Il est humble, ne voulant jamais s'attribuer le mérite de son rôle dans la lutte pour la liberté. Il veut toujours faire passer aux autres les éloges qui lui sont adressés, en particulier à ceux qui ne sont pas rentrés chez eux. Son amour pour sa famille, ses amis et son pays témoigne de l'homme qu'il est.

Il donne de son temps pour parler de ses expériences de guerre, éduquant les jeunes d'aujourd'hui sur ce que signifie la liberté et sur ce qu'il faut faire pour la conserver. Lui et tous ceux qui ont servi doivent être traités avec amour et remerciés pour leur service. Ce livre raconte son histoire, tirée de ses propres témoignages et écrite dans un récit facile à comprendre. Je l'applaudis des deux mains comme il le ferait pour les autres ... et je dis... Vern c'est un sacré mec !

Kathy Bibey
Gibsonville, Caroline du Nord

J'ai eu le plaisir, ces sept dernières années, d'être le pasteur en charge de la chapelle G. L. Johnson pour notre rassemblement traditionnel du dimanche matin. Vern y assiste et s'assoit toujours au deuxième rang à partir de l'autel. Lui et Vi sont des membres fidèles.

Vern est l'une des personnes les plus positives que je connaisse et il a en permanence montré un amour pour le Seigneur qui est une source d'inspiration pour tous ceux qu'il rencontre. L'un de mes souvenirs préférés de Vern s'est déroulé juste après une quête spéciale appelée « croyance ». Vern et Vi ont fait une promesse de dons pour une durée de trois ans et, environ un an après le début, Vern a déclaré : « Je prie pour vivre assez longtemps pour tenir ma promesse ». Cela vous donne une idée de son engagement et de son amour pour le Seigneur et de son soutien à son église, l'église du peuple.

Il y a un autre lien qui nous unit : Vern connaît ma mère, qui a fêté ses 100 ans cette année, et il lui exprime régulièrement son admiration. Il cherche toujours à encourager les autres et il est toujours le premier à répondre « Amen » lors du sermon du pasteur Dale Oquist le dimanche. En bref, Vern est un trésor pour notre église et d'une influence remarquablement positive pour tous ceux qui la fréquentent. Nous l'aimons !

Larry L. Powell
Pasteur en charge des relations communautaires à l'église du peuple

Je n'ai pas de date précise pour notre première rencontre avec Vern Schmidt, mais c'était probablement au début des années 2000. Lui aussi était un vétéran de la 90^{ème}, mais chose étrange pour nous à l'époque, il n'avait pas combattu en Normandie.

Depuis la fin des années 60, ceux que nous rencontrions nous parlaient de batailles dans des lieux familiers, d'Utah Beach à Périers, en passant par Gourbesville, le Mont Castre (Hill 122), Saint-Germain sur Sèves (Seves Island) et le chemin de l'hôpital (Hospital lane).

Vern nous parlait de sa propre guerre, avec les noms des villes et villages allemands, la destruction des casemates de la ligne Siegfried, la traversée de la Moselle et surtout la libération du camp de concentration de Flossenbürg.

Vern était un homme gentil et souriant qui aimait communiquer. Il était facile de discuter avec lui. Lorsqu'il voyageait en Europe, c'était naturellement pour redécouvrir ses zones de combat en Allemagne et jusqu'en Tchécoslovaquie, mais il venait souvent d'abord en Normandie pour passer quelques jours à découvrir l'histoire de la 90^{ème} en juin et juillet 1944.

Vern voyageait le plus souvent avec sa famille, sa première femme Dona, sa fille Audrey et son fils Chris. Helen Patton, notre amie commune, était souvent avec eux, et parfois il y avait un compagnon comme Norm Richards pour servir de garant historique. De mémoire, je pense que Vern et son fils Chris ont fait le pèlerinage de 1945 ensemble une ou deux fois.

Chris et moi avions à peu près le même âge et nous nous entendions bien. Il faisait tout son possible pour que le voyage de son père se passe le mieux possible, et une ou deux fois, nous avons résolu ensemble de petits problèmes logistiques. J'ai été très triste lorsque Chris est décédé.

En 2012, je venais de prendre ma retraite de l'armée de l'air et je travaillais comme guide saisonnier au musée d'Utah Beach. Lorsqu'il m'a reconnu lors d'une visite familiale, Vern s'est mis à haranguer la foule pour expliquer que, depuis mon enfance, comme mon père, je consacrais beaucoup de temps à l'histoire de la 90^{ème} et au sort de ses hommes. J'étais à la fois fier et gêné.

Près de Mont-de-Marsan, où j'habite, il y a un petit musée sur la Résistance dans un village des Landes qui a subi les représailles des Allemands en juin 1944. Plusieurs membres du réseau clandestin ont été déportés à Flossenbürg, et les photos fournies par Vern sont aujourd'hui celles qui illustrent les vitrines et les panneaux explicatifs.

Les circonstances ont fait que nous n'avons jamais pu rendre visite à Vern et à sa nouvelle épouse Vi à Fresno, en Californie, mais nous avons passé du temps ensemble en 2022 lors de la réunion de l'Association de la 90^{ème} Division d'infanterie à San Antonio, et j'espère que nous pourrions nous revoir lors de la prochaine à Fort Worth en octobre prochain.

Peu importe où, quand ou pendant combien de temps il a combattu dans les rangs de la 90^{ème} Division d'infanterie, un vétéran est un vétéran et j'ai le plus grand respect pour lui.

Un peu plus jeune que les autres, Vern est l'un des derniers, et je lui souhaite une longue vie. C'est un gars formidable, un grand 'Tough' Ombres, et je le salue.

Christian Levaufre

Président de l'Association Normandie 44-90e Division d'infanterie US

Qu'est-ce que c'est ? Du chewing-gum Dentyne. Vern aime se rappeler à quel point il était naïf à 18 ans lorsqu'il est parti au combat. Lorsque le sergent lui a dit qu'il était temps de sortir du bunker où il venait d'arriver comme remplaçant, il a supposé qu'ils y reviendraient après la bataille de la journée, alors il a laissé derrière lui une boîte de chewing-gum Dentyne que ses parents lui avaient envoyée et quelques autres objets, peut-être une brosse à dents, dont il ne pensait pas avoir besoin au combat. Le père de Vern était un entrepreneur de travaux agricoles à Shafter, en Californie, où il a rencontré sa femme Ethel, qui, à l'âge de 12 ans, était venue avec sa famille du Texas pendant la Grande Dépression. Son histoire sortait tout droit du roman de Steinbeck « Les Raisins de la colère », et j'ai eu la chance de les interviewer tous les deux ensembles lors des retrouvailles à la réunion de la 90^{ème} Division d'Infanterie en 1993. Je n'ai jamais rencontré Glenn, le frère de Vern, mais il était un vétéran de la 42^{ème} Division « Rainbow » et il a été capturé lors de la bataille de Hatten, l'une des plus féroces batailles de l'opération Nordwind, la contre-attaque allemande en Alsace-Lorraine souvent appelée « l'autre bataille des Ardennes ».

Glenn est retourné avec son fils à Hatten et il a localisé le bunker où il avait été capturé. Son casque, avec un trou bien visible, était toujours à l'intérieur. Je n'ai pas non plus jamais rencontré Bruno Ehlich, car j'étais souvent dans l'impossibilité d'assister à la fois à la réunion du 712^{ème} Bataillon de chars, dans lequel mon père avait servi, et à celle de la 90^{ème} division, à laquelle le 712^{ème} était rattaché. Mais Vern savait que j'avais un site web populaire et un jour, il m'a envoyé l'histoire de Bruno sur sa recherche du tankiste noir qui l'avait capturé alors qu'il était un jeune garçon âgé de 9 ans, membre des jeunesses hitlériennes. Grâce aux recherches acharnées de Vern pour trouver une conclusion à l'histoire, Bruno a pu apprendre le nom du tankiste du 761^{ème} Bataillon de chars, bien qu'ils ne se soient jamais rencontrés.

Aaron Elson
Auteur et historien

La joie de vivre contagieuse de Vern m'a captivé dès notre première rencontre il y a plus de dix ans lors d'une réunion de la 2^{ème} Division de cavalerie. Son enthousiasme et son patriotisme m'émerveillent à chaque fois que nous parlons ensemble. Vern est un grand conteur et j'admire sa mémoire des souvenirs et sa volonté de les partager avec tous ceux qui veulent bien l'écouter. L'exemple de Vern est un modèle que nous pouvons tous suivre ; c'est un cadeau que nous devons chérir, il est l'incarnation de la bonté de notre pays. Je remercie Vern pour ses efforts et ses sacrifices pendant et après la Seconde Guerre mondiale, ainsi que pour sa contribution à l'association du 2^{ème} de Cavalerie. Il a donné généreusement de son temps et de son argent, et il a toujours été une source d'énergie inépuisable à chacune de nos réunions. Vern restera dans mon cœur jusqu'à la fin de mes jours.

Je ne peux pas parler de Vern sans ressentir la chaleur qui émane de sa merveilleuse équipe de soutien. Sa famille entoure Vern d'amour et d'affection et elle déborde de fierté et d'affection pour leur patriarche. Nous devrions tous être aussi chanceux que lui.

« Toujours Prêt »

Timothy P. White
Président de l'association du 2^{ème} de Cavalerie

Très peu de gens peuvent prétendre avoir eu un effet aussi important sur ma vie que Vern Schmidt. Peu d'adolescentes peuvent prétendre que leur héros est un vétéran de la Seconde Guerre mondiale... Lorsqu'il a fait une présentation lors d'un déjeuner pendant la réunion de l'association de la 90^{ème} Division d'Infanterie il y a plus de dix ans, je suis sûre qu'il ne se doutait pas qu'une discussion de vingt minutes sur son expérience de la guerre aurait un impact aussi fort sur moi que ce soit, et encore moins sur une fillette de sept ans, mais ce jour-là a fondamentalement changé le cours de ma vie. Son engagement passionné pour préserver la mémoire des sacrifices consentis pendant la guerre m'a immédiatement influencée et m'a amenée à m'impliquer dans la commémoration de la Seconde Guerre mondiale à chaque occasion. Grâce à la capacité magnétique de Vern pour connecter les gens, j'ai eu des occasions inattendues d'apprendre, d'écrire et de parler de la 90^{ème} Division d'infanterie et de la guerre.

Vern m'a encouragée tout au long de mes aventures, m'a présentée à d'autres personnes essentielles dans mon parcours et il m'a personnellement raconté plus d'histoires que je ne peux en compter. Il m'a appris l'emplacement des bunkers, l'holocauste, la bonté de Dieu, et n'a jamais manqué de me rappeler de dire que j'étais bénie plutôt que chanceuse. Il est mon héros, mon mentor et, surtout, mon ami. Je suis profondément bénie de l'avoir dans ma vie.

Amelia Abney

Arrière-petite-fille de William Leonard « Pappy » Faulk - Compagnie anti tank - 357^{ème} Régiment - 90^{ème} Division d'Infanterie

Spectateur de l'histoire tout au long de ma vie, j'ai toujours eu une place au premier rang, scrutant consciencieusement la fenêtre du passé pour mieux comprendre les jours les plus sombres de l'histoire mondiale : l'Holocauste. Ce fut un honneur de pouvoir me documenter directement à la source primaire, celui du témoignage personnel d'un combattant de la Seconde Guerre mondiale. Et maintenant, alors que le temps passe et que le souvenir de l'événement s'estompe rapidement de la mémoire actuelle, c'est aujourd'hui encore plus un privilège de que de connaître ceux de la plus grande génération ; les vétérans de la Seconde Guerre mondiale qui ont combattu l'Allemagne nazie et qui ont libéré les camps de concentration.

Vernon Schmidt était l'un de ces soldats de l'armée américaine originaire de Reedley, en Californie, qui est entré en guerre en 1944 à l'âge de 18 ans. Vernon a été envoyé au front en sachant à quoi s'attendre. Un individu altruiste et désintéressé qui a voyagé en wagon jusqu'en Allemagne, qui a été affecté dans la 90^{ème} Division d'Infanterie et qui a perdu deux de ses camarades, tués par l'artillerie allemande. Il a été le seul survivant de son unité qui a ensuite participé à la capture de Mayence puis à la libération du camp de concentration de Flossenbürg et au sauvetage d'autres personnes lors d'une marche de la mort.

Vernon est un vrai héros dont l'histoire doit être entendue ou lue, c'est pourquoi il était important de travailler avec lui sur un certain nombre de projets significatifs, notamment sa participation à un symposium pour les jeunes en 2022 où il a été l'orateur principal, sa participation à une conférence avec Esther Basch, survivante de l'Holocauste, ou son inclusion dans la collection d'art Robert Sutz « We Remember Holocaust ». Je suis vraiment une meilleure personne depuis que j'ai rencontré Vernon Schmidt et je continuerai à transmettre son expérience pendant le reste de ma vie.

Anthony D. Fusco Jr., M.Ed., M.S.

Directeur de l'éducation, AZJHS. Membre du conseil d'administration, PHA. Instructeur d'histoire, EMCC

Vern Schmidt, mon beau-père, est une merveilleuse source d'inspiration pour moi.

Je suis si fière de toutes ses réalisations pendant et après la Seconde Guerre mondiale. Il sait garder vivants ses souvenirs de la Seconde Guerre mondiale à travers ses présentations, ses photos, ses interviews et ses discours. Grâce à des personnes comme Vern, nous sommes libres. Je le remercie, ainsi que tous ceux qui ont servi et se sont sacrifiés pour que nous puissions profiter de la liberté.

Vern est aussi l'une des personnes les plus gentilles que je connaisse. Il est toujours prêt à aider les autres, c'est un homme d'une grande foi et c'est quelqu'un que j'essaie d'imiter. Il a enrichi ma vie de multiples façons. Vern est la MEILLEURE personne que l'on puisse trouver dans ce monde.

Sandy Brechmann - Belle-fille, épouse de Chris

Je m'appelle Pascal Kremer. Je viens du Luxembourg, un petit pays d'Europe centrale situé entre l'Allemagne, la Belgique et la France. Notre pays a été libéré par les troupes américaines à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Mon père, qui était un jeune garçon pendant la guerre, partageait souvent ses souvenirs de cette époque et nous emmenait chaque année à des commémorations. J'ai donc grandi avec le sentiment profond d'honorer l'héritage des troupes américaines. J'ai rencontré Mme Helen Patton, la petite-fille du général George S. Patton, Jr, et j'ai décidé de me joindre à ses efforts de commémoration. C'est ainsi que je me suis impliqué dans les commémorations du Jour J en Normandie. J'y ai participé année après année pour garder les souvenirs vivants.

Je suis propriétaire d'un Vultee BT13A de 1943. Le Vultee est un avion d'entraînement biplace datant de la Seconde Guerre mondiale. En 2019, j'ai emmené le Vultee en Normandie pour faire des balades avec des vétérans. Je l'ai fait pour offrir quelque chose à ces hommes courageux. C'est ainsi que j'ai rencontré Vern Schmidt. Il était en train de filmer avec Helen Patton en Normandie. Un ami commun à Helen et moi, Jean-Marc Braun, a établi le contact entre Vern et moi. Et devinez quoi, il était vraiment impatient de survoler les plages dans un avion d'origine. Il est venu à l'aérodrome de Lessay où il a reçu un bref briefing sur la sécurité et nous sommes partis pour un vol merveilleux. Après ce moment mémorable, nous sommes devenus amis.



C'est un honneur pour moi de considérer Vern comme un ami. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi en paix avec lui-même et avec le monde. Vern a traversé des moments très difficiles pendant la Seconde Guerre mondiale et pourtant, il n'y a ni haine, ni dégoût dans son discours ou son comportement. Il est très humble, il m'a dit un jour : « Oh, j'ai rencontré le général Patton, mais je ne pense pas qu'il m'ait rencontré ». Il est l'archétype de ce héros que mon père m'a décrit à tant d'occasions. Vern a participé à la libération du Luxembourg et il a été l'un des nombreux soldats qui se sont battus pour notre liberté. Nous lui devons tant, à lui et à ses camarades. Nous n'oublierons jamais. »

Pascal Kremer – Luxembourg
Pascal et Vern - 2019

Une amitié éternelle

Mon cher ami Vern, C'est pour moi un grand honneur que de pouvoir t'écrire ces quelques mots et te remercier pour notre amitié. Je me souviens de notre première rencontre en Normandie avec Dona, Chris, Sandy et Audrey. Depuis ce jour, nous sommes devenus proches et chacune de nos rencontres a été un moment fort et important de ma vie.

Nous nous sommes rencontrés pour la dernière fois en mars, à Fresno, avec Vi et ma famille. Vous ne changez pas, vous ne vieillissez pas. Ce fut un privilège d'assister à la réunion des vétérans de Fresno. Merci beaucoup pour l'invitation.

Vous êtes venu en Europe en 1945, comme des millions de vos camarades. Vous avez souffert pendant le terrible hiver 1944-1945 avec la 90^{ème} Division d'Infanterie, en Belgique, au Luxembourg, en Allemagne et vous êtes finalement arrivé en République tchèque. Vous avez participé à la libération du sinistre camp de concentration de Flossenbürg. Cette terrible épreuve vous a marqué à jamais. Et aujourd'hui, vous êtes parmi les derniers témoins, les derniers porteurs de la mémoire et vous honorez chaque jour celle de ceux qui sont tombés.

Ce fut un honneur et un privilège de pouvoir être à tes côtés. Tu es devenu une source d'inspiration dans ma vie, un membre à part entière de notre famille des Tough Ombres qui ne pouvait pas avoir de meilleur représentant.

Par ces quelques mots, je te remercie mon ami Vern pour tous ces moments passés ensemble, et j'espère que nous en passerons encore beaucoup d'autres.

Mes sincères salutations « Tough Ombres »

Ton ami Vincent Orrière et toute la famille.



HOMMAGE PHOTOGRAPHIQUE PAR JOSEF CHALUPNÝ

Horazdovice, République tchèque

De gauche à droite – La famille de Vernon – Horazdovice, République tchèque – Août 2014
Chris Schmidt, Sandy Brechmann, Harold Tarvin, Audrey Tarvin, Vernon et Dona Schmidt

Mai 2015 – Cachrov - République tchèque







MÉDAILLES ET CITATIONS



Médaille de tireur d'élite et insigne de fusilier



Insigne d'infanterie de combat

Les 7 médailles sont représentées par les 7 barrettes.

Médaille de l'étoile de Bronze	
Bonne conduite	
Service de la défense nationale	
Campagne Europe-Afrique-Centre Est (avec agrafes pour 2 batailles)	
Armée d'occupation	
Campagne américaine	
Victoire Seconde Guerre mondiale	

Cet ouvrage a été traduit avec les autorisations de Vernon Schmidt, ainsi que celles des trois autrices américaines.

Toute utilisation totale ou partielle de cette publication doit être soumise à l'autorisation de l'association Normandy 44-90^{ème} Division US via le contact du site : www.normandy44.fr

Périers, le 10 janvier 2026